

**Contes et légendes
de tous pays [000]
– Contes et
Légendes du**

Dimitri Sorokine

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

D. SOROKINE

CONTES ET LÉGENDES DU CAUCASE



FERNAND NATHAN

CONTES ET LÉGENDES DE TOUS PAYS

CONTES ET LÉGENDES DU CAUCASE

par
Dimitri Sorokine

Illustrations : Reschofsky

Éditeur : Nathan

Année de parution : 1965

À
MES
NEVEUX
ET NIÈCES

AVANT-PROPOS

Caucase... nom prestigieux dont on ignore l'origine exacte. On le rencontre pour la première fois dans une tragédie d'Eschyle – « Prométhée enchaîné » – composée cinq siècles av. J.-C.

Les débuts de l'histoire du Caucase se confondent avec la légende comme les cimes de ses montagnes se perdent dans les nuages. Pour le monde antique, le Caucase faisait déjà partie de l'histoire ancienne car il avait sa place dans la mythologie. Les anciens croyaient que le Caucase était au bout du monde et que ses sommets atteignaient le ciel.

Les plus vieilles légendes nous parlent déjà du Caucase. Ainsi, pour punir le titan Prométhée, qui déroba le feu du ciel afin de le donner aux hommes, Jupiter ordonna à Vulcain de l'attacher à un rocher du Caucase, où un aigle lui dévora éternellement le foie toujours renaissant. Ainsi, Jason et ses Argonautes allèrent en Colchide, c'est-à-dire au sud du Caucase, pour chercher la fameuse Toison d'or.

L'Arménie, probablement le plus ancien pays du Caucase qui a deux mille cinq cents ans d'histoire, s'étendait autrefois au-delà du mont Ararat dont elle porte toujours l'emblème sur ses armoiries. Or, c'est sur cette montagne que, suivant la Bible, s'arrêta l'arche de Noé.

Qu'est-ce que le Caucase ? C'est une majestueuse chaîne de montagnes et même un faisceau de crêtes qui s'allonge de la mer Noire à la mer Caspienne, avec des cimes enneigées, des versants hérissés de forêts, des vallées où se jettent des cours d'eau impétueux, culminant à l'Elbrouz, un volcan bicéphale éteint de 5 633 mètres, le plus haut sommet de l'Europe puisque le Caucase en fait partie.

Le Caucase a, de tous temps, été habité par de nombreux peuples de races, de cultures, de langues et de religions différentes. Il est assez difficile de trouver dans le monde une autre contrée où soient entassées tant de nationalités diverses ayant chacune leur petit pays. Au cours des siècles, les habitants du Caucase se firent souvent la guerre, mais ils furent plus souvent encore attaqués par leurs voisins ou des envahisseurs venus de loin. Se trouvant coincé entre deux mers comme un pont entre l'Asie et l'Europe, le Caucase fut longtemps le carrefour des nations.

Les grandes invasions et les grands conquérants passèrent souvent à

travers le Caucase. Les Grecs et les Romains allaient de l'ouest vers l'est ; les hordes barbares des Huns, des Avars et des Mongols allaient de l'est vers l'ouest ; les Arabes, les Turcs et les Perses du sud vers le nord... Au passage, ils ravageaient parfois les petits pays du Caucase qui, chaque fois, se relevaient héroïquement de leurs cendres. Mais parfois des envahisseurs, envoûtés par la splendeur grandiose du Caucase, décidaient d'y rester et le Caucase comptait alors une nation de plus...

Qui habite jusqu'à présent au Caucase ? Quels sont ses principaux pays ?

Les trois plus grands et plus anciens pays de la Caucasie sont la Géorgie, l'Arménie et l'Azerbaïdjan. Tous les trois devenus depuis une quarantaine d'années des républiques de l'U.R.S.S.

Fermée aux vents froids du nord par la chaîne du Caucase, mais ouverte aux vents humides de la mer Noire, la Géorgie possède – contraste extraordinaire – des pics enneigés et des régions subtropicales. Il existe des endroits en Géorgie où, même en été, on peut voir à travers le feuillage des palmiers éternellement verts les neiges éternelles des montagnes.

La Géorgie a une très vieille culture et on peut voir encore maintenant à Tbilissi – l'ancienne Tiflis – des temples construits aux VI^e et VII^e siècles.

L'Arménie, qui est un pays de hauts plateaux entourés de montagnes, a une culture plus ancienne encore. Au premier siècle avant J.-C., l'Arménie était déjà un grand royaume et son roi Tigran II se faisait appeler « roi des rois ». Il avait une puissante armée, un commerce florissant et s'érigait en protecteur des arts en accueillant à sa cour les écrivains et les savants grecs qui fuyaient la domination romaine.

Mais, au cours des siècles, le destin des Géorgiens et des Arméniens subit beaucoup de vicissitudes. Peuples chrétiens, ils furent souvent attaqués par des voisins musulmans dont ils n'acceptaient pas le joug et c'est pour cette raison qu'ils demandèrent eux-mêmes, il y a plus de cent cinquante ans, à s'intégrer à l'Empire russe qui leur assura sa protection contre les Turcs et les Perses. Aujourd'hui, les républiques de Géorgie et d'Arménie s'industrialisent rapidement. Les fameuses chutes d'eau du Caucase sont déjà équipées de centrales hydroélectriques.

L'Azerbaïdjan, le troisième pays important au sud de la Caucasie, dont la capitale, Bakou, est connue du monde entier à cause de ses importantes exploitations pétrolières, se situe sur le littoral de la mer Caspienne. Des chaînes de montagnes le protègent des vents humides de la mer Noire ; c'est pourquoi les étés y sont chauds et secs.

Ce pays possède aussi une vieille culture dont le charme purement oriental se reflète encore dans ses monuments, ses vieux palais, ses pittoresques mosquées flanquées de gracieux minarets.

Au nord de la Géorgie habitent les Abkhazes et les Ossètes, autres peuples aux origines anciennes.

Plus au nord encore et vers le centre du Caucase s'étend la Kabardie, habitée par les Kabardes, les Tcherkesses et les Balkars, et à l'est de celle-

ci, au bord de la Caspienne, le Daghestan ou « pays des montagnes ». Tous ces pays sont devenus maintenant des républiques autonomes de l'U.R.S.S. Mais comment parler de tous les peuples qui habitent dans ces régions ? Rien qu'au Daghestan, par exemple, il existe près de trente nationalités différentes (Avars, Lésghiens, Laks, etc.). Dans chaque grande vallée habite un petit peuple ayant sa langue et ses traditions propres. Il existe même un tout petit peuple qui n'occupe fièrement qu'un seul village !

La tâche de composer les « Contes et légendes du Caucase » était déjà foncièrement difficile par le fait de cette diversité déroutante de nationalités vivant côte à côte, depuis des siècles, sur ce lambeau de terre montagneuse compris entre la mer Noire et la mer Caspienne. Une autre difficulté était celle de choisir des contes et des légendes capables de représenter à juste titre ces divers pays sans déborder le cadre de notre livre.

Il n'existe pas encore, même en U.R.S.S., de recueil de contes et légendes consacré spécialement aux différents pays du Caucase. Certains de ces pays ont publié des recueils ne concernant que leur propre folklore et qui furent parfois traduits en langue russe. Mais là encore, il a fallu choisir et adapter des histoires pouvant intéresser nos jeunes lecteurs, tout en laissant de côté des détails et des développements folkloriques qui ont, sans doute, une valeur en soi, mais ne peuvent s'insérer dans la notion que nous nous faisons des contes ou des légendes.

On remarquera la riche diversité de thèmes et de personnages créés par la vive imagination des peuples du Caucase. Les contes de chaque peuple ont quelque chose de particulier, une atmosphère propre, des êtres fabuleux et des héros caractéristiques pour chaque région. Mais on remarquera aussi dans les contes et les légendes de ces peuples, malgré leur diversité évidente, certaines affinités, des traits communs, des parentés involontaires, qui leur impriment le cachet particulier du Caucase. Ainsi, les montagnes aux cimes enneigées jouent un rôle important aussi bien pour les Géorgiens que pour les Kabardes, aussi bien pour les Ossètes que pour les Daghestaniens, montagnes qu'ils peuplent, chacun à sa façon, de monstres, de djinns, d'esprits bons ou mauvais et d'animaux étranges. Des châteaux mystérieux se dressent sur les sommets escarpés du Caucase, cachant derrière leurs murs des héros fabuleux.

Les personnages décrits dans les contes appartiennent à toutes les classes de la société : rois, guerriers, marchands, artisans et paysans. Nous faisons la connaissance des villes et surtout des villages, puisque des peuples montagnards vivent principalement dans des villages. Mais ce qu'il est, malheureusement, fort difficile de faire revivre sur le papier, c'est la beauté de la nature du Caucase qui fut l'une des principales sources d'inspiration des grands poètes romantiques russes, Pouchkine et Lermontov, et qui attire au Caucase chaque été de nombreux touristes.

Les difficultés de la vie montagnarde, la lutte séculaire contre toutes sortes d'envahisseurs ont aguerri ces peuples, ennobli leurs caractères,

faisant du courage un culte national. Une nette frontière est tracée dans leurs contes entre le bien et le mal, entre les bons et les méchants. Une sorte de sagesse orientale se dégage parfois des mots simples et fort judicieux prononcés par certains personnages. Les vices, tels que l'avarice, la paresse, l'ingratitude ou la vantardise, ainsi que la cruauté sous toutes ses formes, sont stigmatisés ou ridiculisés.

Il est intéressant de noter que l'humour n'est pas étranger à ces contes et leur ajoute parfois une touche de gaieté naïve. Quant aux animaux, que tous les habitants du Caucase aiment beaucoup, ils sont, à l'exception du loup, les amis de l'homme et l'aident dans ses entreprises.

Si je suis parvenu à refléter toutes ces particularités dans mes « Contes et légendes du Caucase » ma tâche peut être considérée comme accomplie. Mais c'est au lecteur d'en juger. Aussi je lui souhaite une agréable lecture. Qu'il fasse un beau voyage aux pays du Caucase à travers leurs contes avant, peut-être, d'en faire, un jour, un autre pour voir de près cette merveilleuse contrée.

D. S.

Chedoulla

conte azerbaïdjanais



H, qu'il était paresseux, Chedoulla, qu'il était paresseux !... Les eaux somnolentes d'un lac couché dans le creux d'une haute montagne que rien ne vient troubler dans sa solitude éternelle ne sont pas aussi paresseuses que l'était Chedoulla ! La marmotte indolente qui passe son temps à dormir ou à bâiller n'est pas aussi paresseuse que l'était Chedoulla !

Mais le fut-il toujours ? Si vous désirez l'apprendre, lisez plutôt cette histoire et vous connaîtrez l'aventure extraordinaire de Chedoulla.

Il y avait donc une fois un paresseux qui s'appelait – vous l'avez déjà deviné – Chedoulla. Il avait une grande famille et fort peu d'argent pour l'entretenir. La femme de Chedoulla lui disait chaque jour :

— Que tu es paresseux, Chedoulla, que tu es paresseux ! Ne vois-tu pas que tes enfants sont les plus mal vêtus du village ? Ne remarques-tu pas que ta famille est la plus mal nourrie du village ? Tu es le plus gros paresseux de l'Azerbaïdjan ! Travaille, Chedoulla, travaille !

Mais Chedoulla ne voulait pas travailler. Il restait couché sur son lit et passait son temps à se tourner les pouces.

— Attends, disait-il à sa femme ; attends. Je rêve tant à la fortune qu'elle finira bien par me tomber du ciel.

Il attendit longtemps. La pluie, la neige et même la grêle tombèrent beaucoup de fois, mais la fortune ne tombait toujours pas. Cela surprenait un peu Chedoulla car il était également stupide (d'ailleurs, tous les paresseux ne sont-ils pas un peu stupides ?).

Les plaintes journalières de sa femme et les moqueries perpétuelles de ses voisins lui devinrent tellement insupportables, ils troublèrent à tel point son repos que Chedoulla décida enfin... Non, hélas, ce n'est pas ce que vous pensez ! Il décida enfin de prendre un bâton et de se rendre chez un sage pour lui demander conseil.

Il marcha trois jours et trois nuits et rencontra un loup si maigre qu'il faisait pitié à voir.

— Où vas-tu, brave homme ? lui demanda le loup.

— Je vais à la recherche d'un sage pour lui demander un remède contre la pauvreté, répondit Chedoulla.

— Sois gentil, supplia alors le loup, transmets-lui aussi ma demande. Depuis trois ans j'ai un mal atroce dans l'estomac. Quel remède dois-je prendre pour m'en débarrasser ?

— Bon, dit Chedoulla, je lui transmettrai ta demande.

Il marcha encore trois jours et trois nuits et vit un pommier.

— Où vas-tu, brave homme ? lui demanda le pommier.

— Je vais à la recherche d'un sage pour lui demander un remède contre la pauvreté.

— Transmets-lui aussi ma prière, implora le pommier. Depuis ma naissance je n'ai jamais vu de pommes sur mes branches. Chaque printemps je fleuris, mais à peine écloses mes fleurs se fanent et s'effeuillent tristement. Pourquoi n'ai-je pas de pommes ?

— Bon, dit Chedoulla, je lui transmettrai ta prière.

Chedoulla marcha encore trois jours et trois nuits et arriva au bord d'un lac. Un grand poisson sortait sa tête de l'eau et se réchauffait au soleil.

— Où vas-tu, brave homme ? demanda le poisson.

— Je vais à la recherche d'un sage pour lui demander un remède contre la pauvreté.

— Sois gentil, supplia le poisson, transmets-lui aussi ma requête. Il y a sept ans que je souffre. Quelque chose me pique sans cesse dans la gorge. Que faut-il faire pour me délivrer de ce mal ?

— Bon, dit Chedoulla, je lui transmettrai ta requête.

Il marcha encore trois jours et trois nuits et se trouva tout à coup dans un bosquet. Au milieu du bosquet il aperçut un rosier si beau, si beau qu'en le voyant il oublia tout au monde et resta cloué sur place, la bouche entrouverte...

Une voix le tira de son extase. Dans son émerveillement, il n'avait pas remarqué qu'un vieillard se reposait sous le rosier. Un vieillard tout blanc. Sa barbe était aussi blanche qu'un lis, sa chevelure était blanche comme la neige qui brille sur les cimes du Caucase, ses vêtements étaient blancs comme le plumage d'un cygne.

— Que veux-tu ? Parle ! dit le vieillard.

— Je cherche un sage qui puisse me donner un remède contre la

pauvreté.

— Je suis le sage que tu cherches.

Chedoulla lui exposa alors son cas.

— N'as-tu rien à me demander encore ? dit le vieillard.

— Si, répondit Chedoulla, et il lui fit part des prières que lui avaient adressées en chemin le loup, le pommier et le poisson.

— Écoute-moi bien, Chedoulla, dit alors le sage. Un diamant est resté dans le gosier du poisson. Quand on le lui ôtera du gosier, le poisson sera guéri. Un vase rempli de pièces d'or est enfoui sous le pommier. Quand ce vase sera déterré, le pommier pourra avoir des fruits. En ce qui concerne le loup, il doit dévorer un homme paresseux et stupide pour que son estomac ne le fasse plus souffrir.

— Et moi ? dit Chedoulla. Vous n'avez rien dit pour moi.

— Ta demande est déjà exaucée. Retourne chez toi.

Tout joyeux, Chedoulla reprit le chemin du retour.

Il arriva au bord du lac où l'attendait le poisson.

— Eh bien, dit ce dernier, que me conseille le sage ?

— Pour que tu sois guéri, il suffit d'extraire le diamant qui se trouve dans ton gosier, répondit Chedoulla.

Il voulut continuer son chemin mais le poisson l'implora, les larmes aux yeux :

— Brave homme, ne m'abandonne point à mon triste sort. Extrais ce diamant de mon gosier. Je serai guéri et tu deviendras riche !

— Je ne veux pas me fatiguer, répliqua Chedoulla. Adresse-toi à un autre.

Il marcha encore trois jours et parvint au pommier.

Quand ce dernier l'aperçut, ses branches et ses feuilles tremblèrent d'impatience.

— Eh bien, qu'a dit le sage ?

Chedoulla lui rapporta les paroles du vieillard et voulut continuer son chemin.

— Brave homme, murmura le pommier éploré, sois gentil jusqu'au bout ! Déterre vite le vase qui gêne mes racines et m'empêche d'avoir des fruits. Les pièces d'or qu'il contient te rendront riche.

— Pourquoi me fatiguer ? répliqua Chedoulla. Je n'ai pas besoin de ton or. Le sage m'a dit que ma demande est déjà exaucée.

Le loup était aussi impatient d'apprendre le conseil du sage que le pommier et le poisson.

— Ton remède est facile, lui dit Chedoulla. Tu n'as qu'à manger un homme paresseux et stupide et tu n'auras plus mal à l'estomac.

Le loup le remercia et lui demanda ce qu'il avait fait au cours de son voyage.

Chedoulla lui fit alors le récit de ses rencontres avec le pommier et le poisson.

— Je te remercie encore une fois, s'écria le loup en hurlant de joie. C'est toi qui es mon remède, car il est difficile de trouver dans le monde un homme plus paresseux et plus stupide que toi !

L'histoire de Chedoulla se termine-t-elle là ? Fut-il dévoré par le loup ? Ce serait fort dommage pour lui, car il n'était pas méchant mais seulement très paresseux. Oh, qu'il était paresseux, Chedoulla, qu'il était paresseux !

Si vous pensez qu'il mérite d'être mangé par le loup, supposez que le loup l'ait mangé, mais si vous avez pitié de cet homme stupide, lisez la fin de son histoire. On est toujours un peu moins stupide quand le malheur montre ses dents.

Quand le loup s'apprêtait déjà à se jeter sur lui pour le dévorer, Chedoulla aperçut une bêche qui traînait au bord d'un potager. Avant que le loup n'ait eu le temps de lui sauter à la gorge, Chedoulla se saisit de la bêche et se mit à retourner la terre avec une énergie qu'il n'avait jamais déployée depuis le jour de sa naissance.

— Ne me touche pas, dit-il au loup. Je ne suis point ton remède. Ne vois-tu pas que je travaille comme un bon jardinier ? Un paresseux saurait-il bêcher la terre comme moi ?

Mais le loup ne parut pas convaincu par ce raisonnement. Il ne quittait pas la bêche des yeux et marchait pas à pas derrière Chedoulla.

Chedoulla dut poursuivre son travail et faire des plates-bandes dans le potager. Ses mains, inhabituées au travail, lui faisaient mal ; la sueur coulait de son front et ses pieds s'enfonçaient sans cesse dans la terre qu'il retournait avec la bêche.

Le soleil se cacha derrière les crêtes des montagnes et la nuit déroula dans le ciel son tapis étoilé. Chedoulla travaillait encore. Pendant qu'il travaillait, il eut le temps de méditer sur beaucoup de choses et il regretta amèrement de n'avoir pas aidé le pauvre poisson et le malheureux pommier. Il pensa aussi à sa femme et à ses enfants.

Le loup ne le quittait pas d'une semelle et épiait tous ses mouvements.

Enfin Chedoulla s'arrêta.

— Pourquoi ne travailles-tu plus ? demanda le loup tandis qu'une lueur d'espoir s'allumait dans ses prunelles avides.

— Le travail est fini, répondit Chedoulla. Il n'y a plus un pouce de terre dans ce potager qui ne soit retourné.

Le loup poussa un hurlement plaintif et s'enfuit dans la forêt.

Chedoulla était si fatigué qu'il s'écroula aussitôt sur le sol et s'endormit la bêche à la main.

Le lendemain il fut réveillé par une sensation étrange. Il lui sembla que le loup lui léchait déjà le visage. Il poussa un grand cri et se réveilla. Quelle ne fut sa surprise de voir un chien qui lui léchait les

joues ! Il aperçut alors un homme, debout derrière le chien, qui l'examinait avec curiosité.

— Dis donc, ami, lui dit cet homme, est-ce toi qui as fait toutes ces plates-bandes dans mon potager ?

— C'est moi, répondit Chedoulla en rougissant.

— J'ignore qui tu es, mais je constate que tu es un travailleur exceptionnel. Ce fut une heureuse surprise pour moi de remarquer en revenant que mon potager avait été bêché d'un bout à l'autre. Je te remercie et je te prie d'accepter cette pièce d'or en récompense.

Surpris par tout ce qui lui était arrivé, Chedoulla revint dans son village.

— Eh bien, gros paresseux, as-tu rapporté la fortune ? lui demanda alors sa femme avec un sourire moqueur.

Chedoulla posa en silence sur la table la pièce d'or qu'il avait reçue pour prix de son travail.

— Mais c'est de l'or ! s'écria la pauvre femme. Elle n'en croyait pas ses yeux. Le lendemain son étonnement ne connut plus de bornes. Chedoulla se leva à l'aube, prit une bêche et alla travailler dans le jardin.

Depuis ce jour, il devint un autre homme.

— Oh, qu'il est travailleur, Chedoulla, qu'il est travailleur ! disaient les gens du village en le voyant passer.

Aga-Mamed et les quarante menteurs

conte azerbaïdjanais



DANS un petit village aux environs de la bonne ville de Kouba, une des perles de l'Azerbaïdjan, vivait un pauvre homme du nom de Aga-Mamed. Il avait une femme, un fils, un âne et deux bœufs.

Un jour, son fils lui annonça son intention de l'abandonner et de vivre sa vie tout seul. Fort attristé, Aga-Mamed lui dit :

— Tu es déjà en âge de travailler, je ne puis m'opposer à ton désir de courir ta chance. Tu sais, cependant, que je ne possède qu'un âne et deux bœufs. Comment allons-nous nous partager nos biens ?

— Eh bien, répondit le fils, donne-moi un bœuf. Je le vendrai et j'essayerai de me débrouiller avec l'argent que j'aurai gagné.

Aga-Mamed lui donna alors le plus beau des deux bœufs et le fils s'en alla le vendre au grand bazar de Kouba.

À cette époque – fort lointaine, d'ailleurs – la bonne ville de Kouba était infestée par ceux qu'on appelait les quarante menteurs. Les quarante menteurs n'étaient pas de vulgaires brigands qui attaquent les gens à main armée, ni de misérables voleurs qui s'introduisent dans la demeure de leur prochain pour lui dérober quelques biens. La bande des quarante menteurs s'appropriait l'argent ou le bien des gens trop naïfs pour les croire par la ruse, la tricherie, la fraude et le mensonge.

La police de la bonne ville de Kouba connaissait bien l'existence de la trop célèbre bande des quarante menteurs, mais ne savait par quel moyen mettre fin à ses néfastes activités. Quand elle parvenait à

appréhender l'un des quarante menteurs, accusé d'avoir acheté une marchandise à un prix dérisoire ou d'en avoir vendu à un prix exorbitant, le menteur se défendait en disant que sa victime avait accepté le marché de bon gré et qu'il n'y avait pas de sa faute si l'acheteur était sot ou naïf. D'autre part, ses trente-neuf acolytes s'empressaient de témoigner en sa faveur et mentaient de plus belle. Comme les habitants de Kouba étaient devenus fort méfiants – et pour cause ! – c'était surtout aux étrangers et aux villageois des environs que s'en prenaient les quarante menteurs.

Quand ils virent le fils d'Aga-Mamed arriver au bazar avec son bœuf, l'air innocent et crédule, ils l'abordèrent à tour de rôle.

— Est-ce qu'il est à vendre, ce bouc ? demanda le premier menteur.

— Tu n'es pas fou ? s'écria le jeune homme avec indignation. Est-ce que c'est un bouc ? C'est un véritable bœuf et je le vends quarante dinars.

— C'est toi qui es fou, répliqua le menteur. Supposons que ce soit un bœuf. Crois-tu qu'avec une queue aussi longue on puisse le vendre quarante dinars ? Je te conseille de lui couper la queue, il sera plus beau et tu lui trouveras plus facilement un acheteur.

Le fils d'Aga-Mamed suivit le conseil du menteur et coupa la queue de son bœuf. Aussitôt un second menteur, membre de la même bande, l'aborda pour lui demander le prix de la bête.

— Quarante dinars, répondit le jeune homme.

— Tu as bien fait de lui couper la queue, dit le fripon, mais si tu lui coupes aussi les cornes il sera plus beau encore !

Sur quoi le fils d'Aga-Mamed se mit en devoir de scier les cornes de son bœuf.

Il fut aussitôt entouré par toute la bande des menteurs.

— Que demandes-tu pour ton bœuf ?

— Quarante dinars.

— Ce bœuf ne vaut pas plus de cinq dinars, remarquèrent-ils alors. On te les offre de bon cœur, tu ne trouveras pas de meilleurs acheteurs que nous.

— Non, dit le fils d'Aga-Mamed, impressionné cependant par cette foule de gens qui s'accordaient à déprécier son bœuf.

Il resta jusqu'au soir sur la place du bazar. Personne ne voulut lui acheter son bœuf. Les gens passaient et regardaient le bœuf sans cornes ni queue en riant. Il se crut finalement trop heureux de le céder pour cinq dinars à l'un des menteurs.

— As-tu vendu notre bœuf ? lui demanda son père lorsqu'il revint à la maison.

— Est-ce un bœuf que tu m'as donné ? répondit-il avec amertume. Ce n'est pas un bœuf mais une sorte de bouc. Il est encore heureux que de braves gens m'aient conseillé de lui couper la queue et les cornes.

En suivant leur conseil, j'ai pu obtenir cinq dinars, sinon personne n'aurait acheté cet étrange animal.

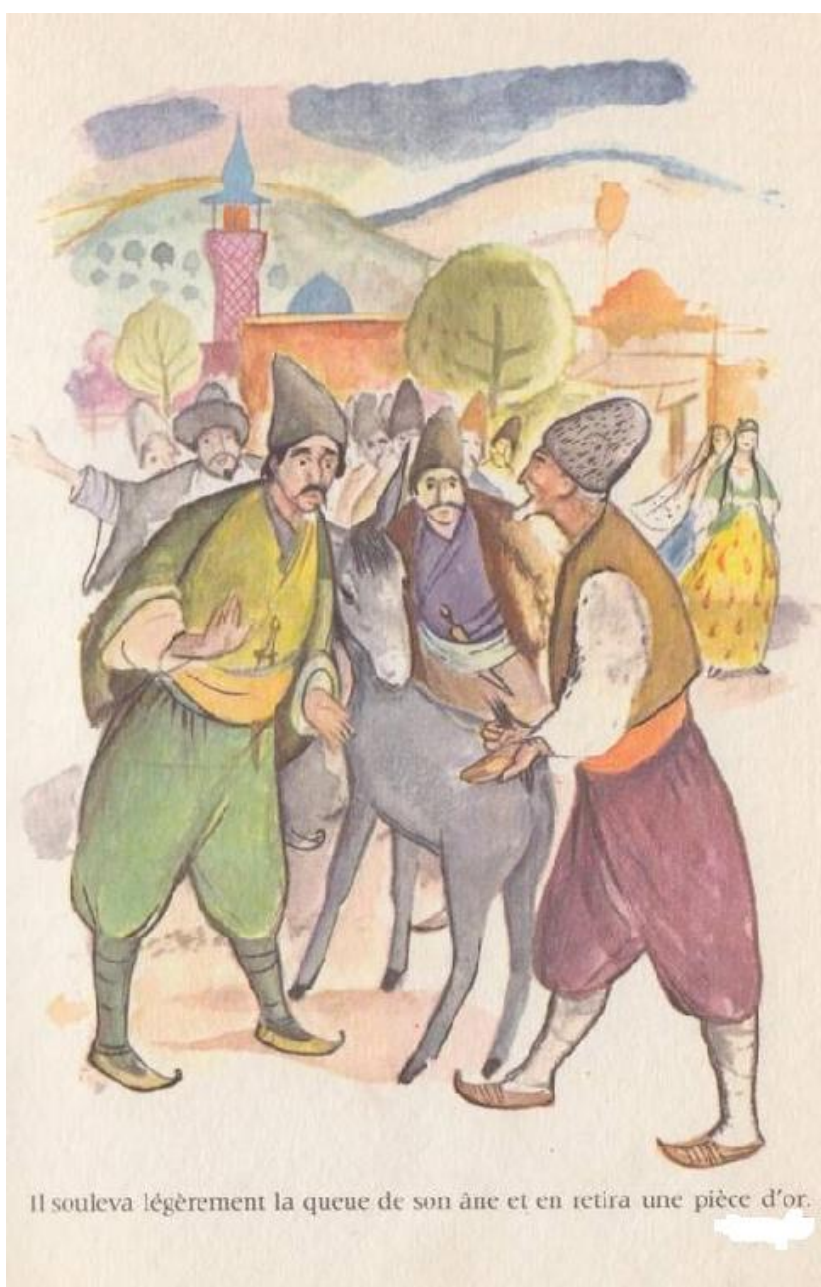
Aga-Mamed comprit aussitôt que son fils, encore trop jeune et inexpérimenté, avait été la dupe des quarante menteurs. Il décida alors de le venger.

Le lendemain, il prit son âne et se rendit au grand bazar de Kouba. L'âne était vieux et fort maigre. La peau lui collait littéralement aux os. Avant de pénétrer dans l'enceinte de la ville, Aga-Mamed prit quelques pièces d'or et les cacha sous la queue de la bête. À peine arrivé au bazar, il fut entouré par les quarante menteurs.

— Cette bête n'est pas un âne, s'esclaffa le chef de la bande, mais son fantôme ! Dis-moi, brave homme, cherches-tu quelqu'un à qui en faire cadeau ou espères-tu vraiment lui trouver un acheteur ?

— Cet âne est un trésor, répliqua Aga-Mamed avec dignité. Ne vous laissez pas tromper par les apparences. Il me suffit de soulever sa queue pour en faire tomber de l'or.

Joignant le geste à la parole, Aga-Mamed souleva légèrement la queue de son âne et en retira une pièce d'or. Puis il la souleva encore une fois et en retira une autre pièce.



Il souleva légèrement la queue de son âne et en retira une pièce d'or.

— Et cætera ! dit-il laconiquement et, l'air imperturbable, fit mine de continuer son chemin.

Les yeux brillants de convoitise, les quarante menteurs dévoraient son âne du regard. Ils décidèrent de l'acheter sur-le-champ et en demandèrent le prix à Aga-Mamed.

— Je ne vends pas mon trésor, dit ce dernier. Comment voulez-vous que je vive sans mon âne ? Il y a si longtemps qu'il me sert.

Mais les quarante menteurs insistèrent tellement qu'Aga-Mamed finit par céder son vieil âne pour la somme rondelette de mille dinars.

Les menteurs rentrèrent chez eux fort contents de leur acquisition. Chemin faisant, ils avaient retiré les autres pièces d'or qu'Aga-Mamed avait dissimulées sous la queue du baudet. Ils se vantèrent à leurs femmes d'avoir acheté au bazar un trésor vivant. Mais ils eurent beau tirer la pauvre bête par la queue, pas une pièce d'or n'en tomba. Ils la rouèrent alors de coups. Comme il était vieux et chétif, l'âne ne supporta pas longtemps ces procédés barbares et, s'écroulant sur le pavé, exhala son dernier soupir.

Furieux, les quarante menteurs se mirent à la recherche d'Aga-Mamed. Des amis prévinrent ce dernier du danger qu'il courait. Aga-Mamed imagina alors une autre ruse. Il attrapa deux lièvres, attacha l'un d'eux à un poteau devant la porte de sa maison et prit l'autre dans ses bras. Puis il dit à sa femme de préparer rapidement un repas pour quarante invités. Comme sa femme lui demandait fort étonnée avec quel argent elle allait le faire, il lui tendit en souriant une partie de la somme qu'il avait gagnée en vendant son âne.

Aga-Mamed se rendit alors au-devant des quarante menteurs qui, proférant des injures et agitant des bâtons, se dirigeaient déjà vers son village.

— Salam-aleikum !⁽¹⁾ leur cria-t-il de loin. Quel bon vent vous amène ?

Et avant qu'ils n'eussent le temps de l'aborder, il s'adressa au lièvre, qu'il tenait dans ses mains, en ces termes :

— Cours vite, mon fils, à la maison et dis à ma femme de mettre quarante couverts pour les chers hôtes que nous envoie Allah !⁽²⁾

Il lâcha le lièvre qui ne se fit pas prier une seconde fois pour prendre le large.

Fort étonnés de cet accueil, les quarante menteurs décidèrent d'accepter l'invitation.

Ils furent beaucoup plus surpris encore lorsqu'ils aperçurent le lièvre qui était attaché au poteau devant la porte d'Aga-Mamed, ainsi que les quarante couverts qui les attendaient déjà sur la table.

— Je vois que mon fils a bien fait la commission dont je l'avais chargé, dit Aga-Mamed en caressant le lièvre qui ressemblait au premier comme un sosie.

Lorsqu'ils eurent bien mangé, les menteurs demandèrent à Aga-Mamed s'il ne voudrait pas leur vendre son lièvre.

— Un lièvre aussi savant ? s'écria Aga-Mamed. Oh non ! Allah m'en garde ! Je le chéris comme un fils. Vous m'avez déjà persuadé de vous vendre mon âne, un âne si précieux, et à présent vous voulez me priver de mon lièvre.

— Ne nous parle pas de ton âne ! s'écrièrent les quarante menteurs. Nous n'avons rien obtenu de lui. Heureusement que ce maudit animal a crevé !

— Que dites-vous ? Mon âne est mort ? s'exclama Aga-Mamed. La perle des ânes ! Vous avez dû le brusquer, le presser de vous donner tout l'or qu'il était capable de fournir. Or il vous connaît à peine ! Il fallait l'amadouer, l'habituer à votre présence et ne point l'intimider en lui tirant la queue ! Mes amis, l'inexpérience est l'origine de bien des maux.

Aga-Mamed aurait encore parlé longtemps des vertus de son baudet si les quarante menteurs ne l'avaient interrompu pour le prier de leur vendre son lièvre. Le marchandage fut assez animé. Aga-Mamed ne voulait pas se séparer de son lièvre. Enfin il le céda en soupirant pour la somme de mille cinq cents dinars.

À ce prix-là, on aurait pu acheter deux éléphants et quatre chameaux.

Sur le chemin de retour, le chef des quarante menteurs dit au lièvre qu'il serrait dans ses bras :

— Écoute-moi, mon ami. Tu iras à la maison et tu diras à ma femme de nous préparer vite un dîner car nous avons déjà faim.

Il lâcha le lièvre qui prit aussitôt la clef des champs.

Lorsque les menteurs arrivèrent à la maison de leur chef ils virent que rien n'avait été préparé pour le dîner.

— Où est le repas ? dit le chef à sa femme en fronçant les sourcils. Je t'avais envoyé le lièvre savant pour que tu te presses. Est-ce qu'il ne t'a rien dit ?

— Quel repas ? Quel lièvre ? s'étonna la femme. Personne n'est venu ici après votre départ.

Furieux d'avoir été trompés encore une fois, les quarante menteurs décidèrent de retrouver aussitôt Aga-Mamed pour lui reprendre leur argent.

Le village d'Aga-Mamed était perché sur une haute colline. On voyait de loin tous les gens qui y venaient de la ville. Dès qu'Aga-Mamed eut aperçu une petite foule d'individus qui couraient en brandissant des bâtons, il comprit que c'était pour lui. Il inventa alors un nouveau stratagème pour détourner la colère des quarante menteurs.

— Voici ce que j'ai imaginé – dit-il à sa femme. – Je vais prendre les

tripes d'un mouton et les remplir de son sang, puis je te les attacherai au cou, sous ton col. Quand les quarante menteurs seront là, je t'injurierai, me jeterai sur toi et, faisant semblant de te trancher la gorge, je percerai les tripes. Dès que le sang coulera, tu tomberas par terre en criant et resteras immobile comme une morte. Enfin, lorsque je t'insufflerai de l'air dans la bouche avec un chalumeau, tu feras semblant de ressusciter.

Ils eurent à peine le temps de se préparer. Les quarante menteurs s'approchaient déjà de la maison.

Aga-Mamed courut à leur rencontre, les salua courtoisement et les invita chez lui. Les menteurs acceptèrent, pensant lui régler son compte à l'intérieur de la maison.

— Quoi ? Tu n'as pas encore préparé le repas pour mes chers hôtes ? Comment oses-tu te moquer des ordres que je te donne ? cria Aga-Mamed à sa femme dès qu'il fut entré dans la maison.

Tirant aussitôt son poignard, il se jeta sur elle. Il enfonça la pointe de son poignard dans les tripes de mouton qu'il avait attachées au cou de sa femme. Au même instant, celle-ci poussa un cri terrible et s'écroula sur le sol. Le sang de mouton, qui se trouvait dans les tripes percées, jaillit alors en éclaboussant tout ce qui se trouvait autour.

Les quarante menteurs restèrent bouche bée, figés sur place par la surprise.

— Mais tu es fou ! s'écrièrent-ils enfin. Ta femme n'a pas eu peut-être le temps de préparer le dîner. D'ailleurs, nous n'avons plus faim.

— Ne vous inquiétez point pour elle, répondit Aga-Mamed en souriant. J'ai un moyen infaillible pour la ressusciter. Donnez-moi plutôt des nouvelles de mon lièvre chéri.

— Ne nous parle point de ton misérable lièvre, dirent les menteurs. Nous l'avions envoyé en ville, chargé d'une commission, mais au lieu de suivre nos ordres, il a pris la chef des champs.

— Si vous l'avez laissé partir, c'est bien votre faute, répondit Aga-Mamed. Il ne fallait pas exiger de lui un service avant qu'il ne s'habitue à vous. Comment vouliez-vous qu'il se rende chez vous en ville s'il n'a jamais visité votre maison ? C'est un lièvre savant, bien entendu, mais ce n'est pas un sorcier ! Il fallait lui laisser le temps de vous connaître.

Les menteurs ne surent que lui répondre, sentant la justesse de son raisonnement.

Après cela Aga-Mamed prit un chalumeau – en l'occurrence un simple tube de roseau – se pencha sur le corps de sa femme, introduisit le bout du chalumeau dans la bouche de cette dernière et se mit à souffler. Sa femme fit quelques mouvements convulsifs, ouvrit les yeux et se souleva.

Les quarante menteurs, ahuris, pétrifiés, en croyaient à peine leurs

yeux.

— Miracle, miracle ! crièrent-ils enfin en levant les bras au ciel.

— Appelez ce que vous venez de voir miracle si cela vous plaît, dit Aga-Mamed en souriant, mais pour moi il ne s'agit que de l'effet magique de ce chalumeau.

Les quarante menteurs implorèrent alors Aga-Mamed de leur vendre son chalumeau magique.

— Non, répondit-il. Je vous ai bien vendu mon âne et mon lièvre, mais le chalumeau est beaucoup plus important que ces animaux. Voyez-vous, je suis un homme colérique et impulsif. Il m'arrive souvent de tuer ma femme dans un accès de colère. Comment voulez-vous que je la ressuscite si je n'ai plus mon chalumeau magique ?

Cependant les quarante menteurs insistèrent tant, en se mettant même à genoux devant lui, qu'Aga-Mamed finit par leur céder son chalumeau pour la somme de deux mille et cinq cents dinars, avec quoi construire une grande et belle maison.

Les quarante menteurs rentrèrent chez eux, très fiers d'avoir effectué la plus belle acquisition de leur vie.

Le chef de la bande voulut essayer aussitôt les vertus du chalumeau magique sur sa propre femme. Il lui enfonça en riant son poignard dans la gorge, puis se mit à lui souffler dans la bouche à l'aide du chalumeau. Mais sa femme restait inanimée sur le plancher et ne songeait pas à ressusciter. Il regarda alors ses acolytes avec des yeux hagards et leur cria :

— Eh bien, qu'attendez-vous ? Faites la même chose avec vos femmes ! La mienne a toujours été fort têtue, elle s'entête maintenant à ne pas ressusciter. Peut-être que les vôtres seront plus dociles au souffle du chalumeau.

Mais les autres menteurs ne voulaient pas couper la gorge à leurs femmes. Enfin, l'un d'eux parla.

— C'est inutile, chef. Le plus pressé à faire, c'est d'envoyer l'un de nous chez un médecin ou un guérisseur. Peut-être la blessure n'est-elle pas si profonde et peut-on encore sauver ta femme en arrêtant le sang qui coule. S'il y a, cependant, quelqu'un qui mérite d'avoir la gorge tranchée, c'est bien Aga-Mamed qui nous a trompés pour la troisième fois.

Les yeux du chef s'injectèrent de sang, il grinça des dents et hurla :

— Vous avez raison, mes amis. Il faut régler définitivement son compte à ce maudit vieillard. Il nous a trompés à trois reprises, nous, les illustres quarante menteurs, la terreur du grand bazar de Kouba. Que chacun de nous lui enfonce son poignard dans le corps jusqu'à la poignée, afin qu'il n'existe plus un homme sur la terre capable de narguer les fameux quarante menteurs.

Bien décidés à tuer cette fois Aga-Mamed, les menteurs, cachant un

poignard dans la manche de leurs habits, allèrent à sa recherche.

Aga-Mamed ne savait pas quel usage les menteurs feraient du soi-disant magique chalumeau qu'il leur avait vendu. Il devinait néanmoins que tôt ou tard les fripons constateraient qu'ils avaient été dupés et reviendraient pour se venger de lui. Il s'empessa donc de préparer sa dernière farce.

Il creusa une tombe dans un coin de son petit jardin et dit à sa femme :

— Écoute-moi bien. Dès que nous apercevrons les quarante menteurs sortir de la ville et se diriger vers notre village, je prendrai un brasero et un soufflet de forge et je me cacherais dans la fosse que je viens de creuser ; puis tu me recouvriras de la pierre tombale.

— Mais comment vas-tu respirer sous terre ? demanda sa femme étonnée.

— J'ai creusé un tuyau pour amener l'air. L'orifice en est caché par un buisson. Il y aura, d'ailleurs, des fentes entre le sol et la pierre tombale. Quand les menteurs s'approcheront de la maison tu pleureras à chaudes larmes et leur diras que je suis mort et enterré. Pour le reste, laisse-moi faire. Prions Allah afin qu'il nous débarrasse à jamais de ces dangereux fripons.

La femme d'Aga-Mamed exécuta fidèlement les ordres de son mari. Dès que les quarante menteurs se furent approchés de la maison, elle se frotta les yeux avec de l'oignon. De grosses larmes jaillirent de ses paupières. En même temps elle se mit à pousser des lamentations à fendre lame.

— Que se passe-t-il ? Pourquoi pleures-tu ? Où est ton mari ? demandèrent les quarante menteurs en entrant dans la maison sans frapper à la porte.

— Mon mari, mon cher Aga-Mamed, est mort ! On vient de l'enterrer ! gémit-elle en essuyant ses larmes.

— Nous étions de ses amis, dit le chef de la bande. Montre-nous sa tombe pour que nous puissions nous recueillir et prier pour le repos de son âme.

La femme les conduisit vers la tombe où venait de se cacher Aga-Mamed.

— Tu es mort trop tôt, misérable vieillard, toi qui as osé tromper les quarante menteurs de Kouba ! s'écria alors le chef de la bande en brandissant son poignard. Nous aurions voulu que tu n'entres dans la tombe qu'avec nos quarante poignards plantés dans ton corps ! Puisque la mort nous a ôté ce plaisir, nous allons tous cracher sur ta tombe pour t'exprimer notre haine et notre mépris !

Mais à peine les quarante menteurs se mirent-ils à cracher sur la tombe que de la fumée et des jets de flammes jaillirent par les fentes entre la pierre tombale et le sol. Ceux qui se trouvaient à côté eurent

le visage et les mains brûlés. C'était Aga-Mamed qui activait le feu sur les charbons du brasero à l'aide de son soufflet.

Terrorisés, les quarante menteurs reculèrent précipitamment. Mais leurs cheveux se dressèrent sur leurs têtes lorsqu'ils entendirent une voix sépulcrale qui leur parla du fond de la tombe :

— Je suis l'esprit d'Aga-Mamed ! L'ange de la mort Djebraïl m'ordonne de vous dire que le feu qui vient de vous brûler le visage et les mains est le feu de l'enfer. Si vous n'obéissez pas, Djebraïl vous enverra tous en enfer, où vous rôtierez éternellement à petit feu. Vous êtes les quarante menteurs qui depuis de longues années infestez la bonne ville de Kouba. Il n'existe pas une famille de cette ville dont un des membres n'ait été dupé par vous. Vous êtes pires que des brigands car ceux-là attaquent les gens à main armée et risquent chaque fois d'être arrêtés. Par vos ruses et vos louches combines, vous passez toujours à travers les mailles de la police. On connaît vos méfaits, mais on n'arrive pas à vous condamner. Vous êtes la plaie du bazar de Kouba ! Il s'est trouvé enfin un homme, Aga-Mamed, qui pour venger son fils, que vous aviez trompé en lui achetant un bœuf à cinq dinars, vous a trompés à son tour en vous vendant un vieil âne, un lièvre et un chalumeau sans valeur. Cet homme, vous vouliez le tuer aujourd'hui. Ecoutez ce que vous ordonne de faire l'ange de la mort, Djebraïl. Vous allez quitter dès ce soir la ville de Kouba pour n'y plus jamais remettre les pieds. Vous n'emporterez rien de ce que vous avez obtenu par la fraude et le mensonge, afin que ces biens puissent être restitués à leurs véritables propriétaires. Si, après minuit, l'un d'entre vous se trouve encore à Kouba, qu'il ne s'étonne point de voir Djebraïl l'envelopper de ses ailes pour l'emporter en enfer.

Après ce discours, de nouvelles flammes jaillirent du tombeau d'Aga-Mamed et les quarante menteurs, épouvantés, s'enfuirent aussi vite qu'ils le purent. Le soir, ils avaient tous quitté Kouba.

On trouva dans les caves de leurs maisons une quantité impressionnante de biens de toutes sortes... Quant à l'argent, chacun des quarante menteurs avait amassé plusieurs sacs de pièces d'or. Tout fut restitué par les soins de la police. Aga-Mamed ne voulut recevoir aucune récompense. Il donna même à son fils l'argent qu'il avait gagné en vendant l'âne, le lièvre et le chalumeau, considérant que ce dernier en avait un besoin plus pressant que lui.

Si, un jour, l'envie vous vient de faire un voyage au Caucase, visitez l'Azerbaïdjan, et si vous visitez l'Azerbaïdjan, ne manquez pas de passer par Kouba. Kouba n'est pas une grande ville, mais c'est... Kouba ! D'ailleurs, soyez sans crainte. Il y a bien longtemps qu'Aga-Mamed en a chassé les quarante menteurs.

L'histoire du Prince Hassan

conte azerbaïdjanais



L y a longtemps, bien longtemps de cela, à l'époque où l'Azerbaïdjan oriental était un royaume gouverné par la fameuse dynastie des Chirvanchah, vivait à Bakou – capitale du royaume – un Khan très méchant. (Les Azerbaïdjanais appelaient leur souverain chah ou Khan comme les Français l'appelaient roi). Ce khan tyrannisait tout le monde, y compris ses six fils. Sa femme était morte jeune parce qu'il lui avait rendu la vie impossible.

Un jour il appela ses fils et leur dit :

— Vous avez atteint la majorité, il est temps de vous marier. Mais ne pourra se marier que celui qui le mérite. Que chacun de vous m'apporte une flèche. Je vais les lancer vers la mer. Ceux dont la flèche tombera dans l'eau pourront se marier, ceux dont la flèche n'atteindra pas le bord de la mer resteront toujours célibataires.

Lorsque les six princes eurent apporté leurs flèches, le Khan prit un arc, monta sur la terrasse du palais des Chirvanchah et les lança, l'une après l'autre, dans la direction de la mer Caspienne. Cinq flèches tombèrent avant d'avoir atteint le rivage. Une seule plongea dans l'eau, celle du prince Hassan, le plus jeune des six frères.

Il y eut sans doute de la mauvaise volonté de la part du méchant Khan, car Bakou se trouvant au bord de la mer, il n'était pas tellement difficile de lancer une flèche jusqu'au rivage.

— Eh bien, dit le Khan à Hassan, tu es le seul à pouvoir te marier. Prends tout ce qu'il te faut et va-t'en ! Tu n'as plus rien à faire ici.

Le prince Hassan eut beaucoup de peine à se séparer de ses frères bien-aimés, mais il ne fallait pas songer à désobéir à un père aussi sévère. Il se prépara pour le voyage, sortit du palais des Chirvanchah, passa tristement près du joli minaret Sinik-Kala et de la belle tour Kizkalassi à l'ombre desquels il avait joué tant de fois dans son enfance avec ses frères et quitta la baie de Bakou.

Il marcha longtemps le long du rivage et s'arrêta enfin, fatigué, dans un endroit désert. Pour vivre, il faut avoir une habitation, il se construisit donc une cabane au bord de l'eau. Chaque jour il allait à la chasse ou à la pêche. En revenant chez lui, il rangeait sa chambre et préparait son dîner.

Un jour, cependant, il eut la surprise de voir que la chambre avait été déjà balayée et rangée, tandis que son dîner l'attendait sur la table. — « Qui a pu faire ça ? — se demanda-t-il perplexe. — Personne n'habite dans les environs ».

Le lendemain et le surlendemain la même scène se reproduisit : la chambre était faite et la table servie. Le quatrième jour. Hassan décida de ne point aller à la chasse et de se cacher dans les buissons pour épier celui qui viendrait chez lui.

Il n'eut pas beaucoup à attendre. La mer s'agita, des vagues déferlèrent sur le rivage et l'une d'elles déposa sur le seuil de sa cabane un joli poisson. Le poisson poussa la porte avec sa queue et entra. Hassan sortit alors de sa cachette et se précipita vers la fenêtre pour voir ce qui allait se passer à l'intérieur de la cabane. Sa surprise ne connut pas de bornes quand, à la place du joli poisson, il vit une très belle jeune fille en train d'épousseter soigneusement les meubles de sa chambre. Il n'y avait pas de doute possible — le poisson s'était métamorphosé en jeune fille. En effet, une fois le travail achevé, cette dernière redevint poisson et rentra dans la mer.

Le lendemain, le prince Hassan se cacha de nouveau dans les buissons. Comme la veille la mer s'agita et une vague déposa le joli poisson sur le seuil de sa cabane. Le poisson entra et se transforma en jeune fille. Alors Hassan revint en courant dans la cabane et prit la jeune fille au dépourvu.

— Que fais-tu là ? demanda-t-il en s'approchant d'elle.

— Tu le vois bien, je fais ta chambre, répondit celle-ci.

— Tu n'es pas encore ma femme pour faire la maîtresse de la maison !

— Non, mais je suis ta fiancée. Je suis une des filles de la mer Caspienne. Quand ta flèche, lancée par ton père de la terrasse du palais, tomba dans l'eau, c'est moi qui l'ai eue.

Comme la jeune fille plaisait beaucoup au prince Hassan, il s'écria avec joie :

— Je ne vois aucun inconvénient à t'épouser !

- Je ne t'épouserai qu'à une condition, répondit-elle en souriant.
- Laquelle ?
- Promets-moi de ne jamais amener un barbier dans notre maison.
- C'est promis !

Ainsi le prince Hassan épousa l'une des filles de la mer Caspienne. Ils vécurent heureux au bord de la mer dans leur modeste cabane. Mais le destin, qui s'amuse parfois à tracasser les gens, leur envoya de rudes épreuves.

Un jour Hassan rencontra tout près de sa cabane le barbier de son père. Il en profita pour avoir des nouvelles de ses frères bien-aimés et finit par demander au barbier de lui couper les cheveux. Lorsque le barbier fut rentré au palais, on l'informa que le khan était hors de lui et le faisait chercher partout.

— Où étais-tu donc, coupeur de cheveux ? s'écria le Khan en le voyant. Qui t'a permis de t'absenter aussi longtemps de mon palais ? Attends, que je te fasse couper la tête et tu comprendras ce qu'il en coûte de manquer de respect envers son souverain !

Le malheureux barbier se jeta aux pieds du khan et se mit à l'implorer :

— Ne me coupe pas la tête, ô divin Khan de Bakou ! Pardonne-moi mon absence prolongée. Si je me suis permis d'être en retard, c'est pour te servir, ô mon maître vénéré ! Je puis te raconter des choses qui t'intéresseront certainement. Il s'agit de ton fils, le prince Hassan.

— Qu'a-t-il donc fait, ce Hassan ? demanda le Khan intrigué.

— Il s'est marié et sa femme est la plus belle femme du monde ! Il n'en est pas digne. Ce n'est qu'un souverain fort, beau, puissant, intelligent et magnifique comme toi qui mérite de l'avoir, car une telle femme ne peut habiter qu'un superbe palais comme le tien, l'incomparable palais des Chirvanchah !

« Ce barbier n'est pas aussi bête que je l'avais cru », pensa le Khan en le congédiant. Il appela alors son grand vizir, c'est-à-dire son premier ministre, et lui dit :

— Vizir, il paraît que mon fils Hassan a épousé une femme dont il n'est pas digne. La place de cette femme, qui est la plus belle du monde, ne peut être que dans mon palais. Ma première femme est morte depuis longtemps et rien ne m'empêche de me remarier. Trouve-moi un moyen pour arranger cette affaire.

— C'est très simple, répondit le vizir, qui était rusé comme un renard et perfide comme un serpent. Ordonne à ton fils de préparer dans une petite marmite de quoi manger pour ton armée et de tisser un petit tapis sur lequel cette armée puisse s'installer. Comme il ne pourra pas exécuter ton ordre, tu lui feras couper la tête pour désobéissance et tu accueilleras sa femme, devenue veuve, dans ton palais !

Le stratagème du vizir plut beaucoup au Khan. Il fit mander le prince Hassan et lui ordonna de préparer de quoi manger pour son armée dans une petite marmite et de tisser un petit tapis où cette armée pourrait s'installer jusqu'au dernier soldat.

La mort dans l'âme, Hassan rentra chez lui et raconta à sa femme quel ordre étrange il venait de recevoir de son père.

— Ne t'afflige point, lui dit sa femme, il y a un remède à cela. Viens avec moi.

Elle l'emmena au bord de la mer et se mit à appeler sa sœur. Soudain les eaux s'écartèrent et une belle jeune fille s'avança vers le rivage.

— Apporte-moi une marmite et un petit tapis, dit la femme du prince Hassan.

La jeune fille s'acquitta aussitôt de la commission de sa sœur.

Le lendemain Hassan alla prévenir son père et lui dit que tout était prêt. Le Khan ne se fit pas attendre et vint rendre visite à son fils à la tête d'une grande armée. Il fut frappé de stupeur en constatant que toute son armée était parvenue à s'installer sur le petit tapis tendu par son fils devant la porte de la cabane et qu'il y restait encore un peu de place. Il ne fut pas moins surpris de remarquer que non seulement la petite marmite avait suffi pour nourrir tous ses soldats, mais qu'il restait encore un peu de nourriture au fond.

Le Khan rentra furieux au palais et fit appeler son grand vizir.

— Je ne sais pas ce qui s'est produit, lui dit-il. J'ai été peut-être le jouet d'un mirage. En tout cas, ton plan est tombé à l'eau. Il faut trouver autre chose pour que je puisse accuser Hassan d'insubordination et lui couper la tête.

Le grand vizir s'assit au pied du trône et réfléchit longuement.

— Divin Khan de Bakou, s'écria-t-il enfin, le visage rayonnant d'une joie méchante, j'ai trouvé une épreuve que ton fils Hassan ne pourra jamais subir avec succès car, pour la réussir, il faudrait être plus fort que la mort !

— Parle ! Quelle est ton idée ? dit le Khan impatient.

— Il existe dans ton palais un coffret rempli de bijoux ayant appartenu à ta femme défunte. Cette dernière est la seule à savoir où est la clé du coffret. Dis à ton fils de retrouver cette clé. Il ne pourra jamais le faire, car il faudrait pour cela se renseigner auprès de la défunte.

L'idée plut au Khan et il fit mander aussitôt le prince Hassan au palais.

— Écoute, Hassan, lui dit-il d'une voix mielleuse, puisque tu es si intelligent, retrouve-moi la clé du coffret à bijoux de ta mère. J'ai, d'ailleurs, l'impression qu'elle est la seule à savoir où cette clé se trouve. Mais gare à toi si tu ne retrouves pas la clé car personne n'a le

droit de désobéir au grand Khan de Bakou, même ses fils !

La mort dans l'âme. Hassan rentra chez lui et fit part à sa femme des nouvelles exigences de son terrible père.

La fille de la mer Caspienne le consola alors en disant :

— Cette épreuve n'est pas insurmontable. Viens avec moi et je vais t'expliquer ce que tu auras à faire.

Ils s'approchèrent du rivage et la femme du prince Hassan prononça quelques paroles magiques. Des remous se produisirent dans la mer et tout à coup les eaux s'écartèrent en ouvrant deux voies.

— La voie qui est à gauche est celle qui conduit au palais sous-marin où j'habitais avant de t'avoir épousé, dit-elle, la voie qui est à droite est celle qui mène à l'endroit où se trouve ta mère. Tu prendras cette voie et tu marcheras jusqu'au bout. Là tu verras deux grandes portes : celle de l'enfer et celle du paradis. Tu frapperas d'abord à la porte de l'enfer. Si la porte s'ouvre, ta mère est en enfer ; si elle ne s'ouvre pas, frappe à la porte du paradis.

Le prince Hassan se mit alors en route. Il marcha assez longtemps sur le fond de la mer entre deux murailles de vagues qui demeuraient figées sur place et le laissaient passer.

Soudain il aperçut un vieillard et deux bœufs. Ces derniers étaient en train de mâcher la barbe du vieillard.

Fort étonné. Hassan demanda à celui-ci pourquoi il se laissait maltraiter de la sorte.

— Jeune homme, lui répondit le vieillard, tu vas là d'où on ne revient jamais. Si, par miracle, tu repasses par ce chemin je répondrai à ta question.

Le prince Hassan continua sa route et vit bientôt une autre scène étrange : deux jeunes gens venaient de poser un homme par-dessus un cours d'eau et allaient et venaient en marchant sur lui comme s'il était un pont.

— Pourquoi leur permets-tu de te traiter comme un pont ? lui demanda Hassan.

— Si tu as la chance de repasser par ce chemin, je pourrai te l'expliquer, répondit l'autre en s'arc-boutant de son mieux entre les deux bords du cours d'eau.

Un peu plus loin, le prince aperçut un homme fort occupé à verser du lait d'un seau dans un autre et vice versa.

— Pourquoi te fatigues-tu en vain ? demanda-t-il à l'homme.

— Je ne pourrai te le dire que si tu reviens de l'endroit où tu vas, répondit l'homme.

Hassan poursuivit sa route, de plus en plus étonné par tout ce qu'il voyait sur le chemin de l'enfer et du paradis.

Soudain il aperçut un jeune homme qui essayait de lier un tas d'œufs à l'aide d'une ficelle.

— C'est stupide ! s'écria Hassan. Est-il possible de ficeler un tas d'œufs ?

— Passe ton chemin et ne pose point de questions, dit le jeune homme.

Puis Hassan vit trois hommes, assis l'un à côté de l'autre. Le premier mangeait un petit morceau de pain, le second un grand pain tout frais et le troisième grignotait la croûte d'un pain rassis. Il en demanda la raison.

— Jeune homme, lui dirent-ils, va où tu dois aller. Nous te l'expliquerons si tu reviens.

Le prince marcha encore longtemps et arriva enfin au bout de son voyage. Deux grandes portes lui barraient la route. L'une était rouge, l'autre dorée. Il frappa à la porte rouge – c'était celle de l'enfer – mais la porte ne s'ouvrit pas. Il frappa alors à la porte dorée. La porte s'ouvrit lentement et il fut aveuglé par une grande lumière qui en jaillissait. S'habituant peu à peu à cette clarté éblouissante il distingua sa mère, assise sur un trône de cristal. Elle se leva et s'avança vers lui.

— Quoi, déjà ? s'écria-t-elle.

— Non, maman, pas encore. C'est pour te demander seulement où tu as mis la clé de ton coffret à bijoux.

Le prince Hassan raconta alors à sa mère tout ce qui s'était passé.

— Ô mon pauvre fils, murmura-t-elle tristement, ton père te fait beaucoup souffrir comme il m'a fait souffrir de mon vivant ! S'il continue à te tourmenter, il deviendra un lièvre et son méchant vizir, qui lui donne toujours de mauvais conseils, un lévrier. C'est la volonté d'Allah ! J'ai caché la clé du coffret à bijoux sous une dalle devant la porte de ma chambre. Va à présent et sois heureux avec ta femme qui est si bonne envers toi !

Le prince Hassan rebroussa chemin et retrouva les mêmes hommes occupés à leurs étranges besognes.

— Me voici de retour, dit-il aux trois hommes dont le premier mangeait un petit morceau de pain, le second un grand pain frais et le troisième la croûte d'un pain rassis.

Alors le premier de ces hommes lui expliqua :

— J'avais toujours été un peu avare et je ne donnais aux pauvres qu'un tout petit morceau de pain ; l'un de mes camarades étant plus généreux leur offrait parfois un pain entier ; l'autre, au contraire, se débarrassait des mendiants en leur jetant la croûte d'un pain rassis. Eh bien, chacun de nous a maintenant son dû. Allah n'aime pas les avares et les gens qui n'ont pas pitié des pauvres !

Hassan vit bientôt le jeune homme qui essayait de lier un tas d'œufs avec une ficelle et lui demanda de nouveau pourquoi il le faisait.

— J'étais un vulgaire voleur de bazar. Ma spécialité était surtout de voler des œufs. Tous les œufs que j'ai volés sont amoncelés dans ce

tas. Je dois les ficeler, les charger sur mon dos et les rapporter à ceux que j'ai volés. Si je n'arrive pas à le faire, je souffrirai ici éternellement.

Tout en poursuivant sa route Hassan rencontra l'homme qui versait du lait d'un seau dans un autre et vice versa.

— Me voici de retour, lui dit-il. Explique-moi ce que tu es en train de faire.

— Quand j'étais sur terre, j'exerçais la profession de laitier. Il m'arrivait souvent de couper mon lait d'eau. On m'oblige, à présent, à séparer l'eau du lait. C'est ce que je suis en train de faire, mais je n'y arrive pas !

Puis Hassan vit l'homme couché à travers le cours d'eau comme un pont et lui rappela sa promesse d'expliquer son étrange conduite.

— J'ai dérobé une fois une poutre qui faisait partie d'un pont. À cause de cela des jeunes gens tombèrent dans la rivière et se noyèrent. C'est pour cela que je sers à mon tour de pont et que des jeunes gens me piétinent en traversant le cours d'eau.

Hassan rencontra enfin le vieillard dont la barbe était sans cesse mâchée par deux bœufs.

— Me voici de retour, lui dit-il. Raconte-moi ce que tu as pu faire pour avoir cette étrange punition.

— De mon vivant, j'avais un brave voisin qui me faisait confiance et me demandait souvent, lorsqu'il partait, de donner du foin à ses deux bœufs. Au lieu de nourrir ses bœufs, je donnais son foin à mes chevaux. Les bœufs du brave homme moururent de faim. Les voici qui, à présent, mâchent ma barbe !

Brisé par les émotions de son extraordinaire voyage dans l'au-delà, le prince Hassan retrouva enfin sa femme qui l'attendait patiemment au bord de la mer. Le lendemain, il alla au palais, souleva la dalle devant la chambre de sa mère, prit la clé du coffret à bijoux et l'apporta au Khan. Incrédule, le Khan mit la clé dans le trou de la serrure et le coffret s'ouvrit. Il fallut se rendre à l'évidence : son fils avait encore une fois échappé à la hache du bourreau.

Furieux, le Khan appela le grand vizir.

— Je ne sais si Hassan est un sorcier, s'écria-t-il en tapant du pied, mais il a déjoué encore une fois notre plan. Imagine quelque chose qu'il ne réussisse pas à faire. Ma patience est à bout ! Je ne puis tolérer qu'il existe un homme dans mon royaume, même si c'est mon propre fils, qui puisse me tenir tête ! Je suis le grand, le très grand, le très, très grand Khan de Bakou ! Si tu n'es pas capable de trouver un moyen pour me débarrasser d'un homme, comment peux-tu m'aider à gouverner mon peuple ? Veux-tu que je me dispense de tes services et nomme un autre grand vizir ?

— Ne t'irrite point, ô divin Khan de Bakou, grand, très grand, très,

très grand Khan de Bakou, murmura le vizir en se jetant aux pieds de son maître, qu'il essaya d'embrasser. – Ton fils est très intelligent parce qu'il a hérité de tes qualités exceptionnelles, mais je trouverai une épreuve qu'aucun homme au monde ne pourra aborder.

Le grand vizir se plongeait alors dans une profonde méditation qui dura jusqu'au coucher du soleil.

— J'ai trouvé, dit-il enfin en se prosternant devant le Khan.

— Parle, parle ! cria le Khan en le repoussant du pied.

— Ordonne à ton fils de t'amener un cheval qui soit plus haut que ton palais, de sorte que, monté dessus, tu sois capable de voir ce qui se passe de l'autre côté du palais.

— En effet, dit le Khan, il ne trouvera jamais un coursier de cette taille.

Il envoya un serviteur pour chercher son fils et un autre pour dire au bourreau de bien aiguiser sa hache.

Ayant appris le nouvel ordre de son père, le prince Hassan revint chez lui, pâle comme un mort.

— Je crains que cette fois-ci, dit-il à sa femme, tu ne puisses plus m'aider ! Mon père cherche ma perte par tous les moyens.

Et il la mit au courant de la dernière exigence du Khan.

— Cette épreuve n'est pas plus difficile que les autres, dit-elle en souriant. Viens !

Ils se rendirent de nouveau au bord de l'eau et la fille de la mer Caspienne prononça des paroles magiques. Les flots s'écartèrent et Hassan vit un troupeau de chevaux marins.

— Vois-tu le poulain de cette jument noire ? Approche-toi de lui doucement avec une corde et essaie de la lui passer autour du cou. Puis tire le poulain vers le rivage.

— Ce n'est que ça ? demanda Hassan étonné.

— Oui, mais tu ne l'as pas encore attrapé.

— Il est bien petit, ce poulain. Mon père me demande un cheval géant.

— Fais ce que je te dis et tu verras après.

Hassan prit une corde, fit un nœud coulant et s'approcha du poulain par-derrière. À peine eut-il essayé de lui passer la corde autour du cou que le poulain rua et le jeta à terre. Hassan faillit s'évanouir tellement le choc avait été fort. Il se releva fâché et s'approcha de nouveau du poulain qui semblait le narguer. Mais tous ses efforts pour lui passer la corde autour du cou étaient vains. Le poulain sautait à gauche, sautait à droite et évitait le nœud coulant qui le menaçait. Hassan eut cependant une idée. Il tira un petit miroir de sa poche, tourna le dos au poulain, comme s'il ne s'intéressait plus à lui, et se mit à épier le moindre de ses mouvements dans le miroir.

Il vit que le poulain s'approchait de lui par-derrière et frappait de

temps en temps du pied pour le taquiner, visiblement désireux de poursuivre le jeu. Hassan resta imperturbable jusqu'au moment où il vit dans le miroir le museau du cheval, tout près de lui. Alors il se retourna brusquement et passa la corde autour du cou du poulain. Ce dernier se cabra aussitôt, mais trop tard : le nœud coulant s'était resserré et l'obligeait à suivre son maître. Chose étonnante, à peine sorti sur le rivage, ce cheval marin se mit à grandir à vue d'œil. Il fut bientôt plus haut que le palais du Khan !

Le prince Hassan amena alors son cheval géant à Bakou. Toute la ville accourut pour le voir. Les plus étonnés furent le Khan et son vizir. Le Khan voulut absolument monter sur cet extraordinaire cheval mais, pour le faire, il dut monter, d'abord au sommet du minaret Sinik-Kala dont le balcon était à la hauteur du dos de l'animal.

À peine le Khan s'était-il posé sur le cheval que ce dernier se cabra et jeta son cavalier à terre. Le Khan dégringola de bien haut. Il se produisit alors une chose étonnante : en touchant le sol le Khan se transforma aussitôt en lièvre, tandis que le grand vizir, qui le regardait tomber, se métamorphosa au même instant en lévrier. Apercevant le lièvre, le lévrier se mit à le poursuivre. Les braves gens disent que jusqu'à nos jours on rencontre parfois dans les environs de Bakou un lévrier faisant la chasse à un lièvre. Mais s'agit-il des mêmes ? Qu'on nous permette d'être sceptiques.

Après la disparition du méchant, du très méchant Khan sous la forme inattendue de lièvre, la vie redevint normale à Bakou. Le fils aîné du Khan qui lui succéda au trône gouverna avec sagesse. Il invita son frère, le prince Hassan, avec sa femme à vivre au palais, mais ces derniers préférèrent rester dans leur cabane au bord de la mer Caspienne.

— Vois-tu, Hassan, lui dit sa femme, tu n'aurais jamais été soumis à toutes ces rudes épreuves si tu avais tenu ta promesse de ne point introduire de barbier dans notre maison.

— Tu as raison, répondit Hassan, il faut toujours être fidèle à la parole donnée !



La bride du diable

légende géorgienne



L y avait une fois un seigneur riche mais fort avare. Il possédait une grande et belle propriété et de nombreux troupeaux. Hélas ! Sa femme était toujours triste parce que, depuis leur mariage, il ne lui avait jamais offert de nouvelle robe ; ses enfants n'étaient pas heureux parce qu'il ne leur achetait jamais de jouets ; ses domestiques n'étaient pas contents parce qu'il les payait fort mal et les nourrissait à peine.

Ce seigneur s'habillait très modestement lui-même et ne mangeait qu'une fois par jour et encore ne mangeait-il que ce qu'il y avait de moins cher au marché. En somme, il ne perdait pas une occasion d'ajouter un sou à sa fortune, qui était pourtant l'une des plus grosses du royaume. N'est-il pas curieux que beaucoup d'avares soient des gens riches qui vivent comme des pauvres ?

Un jour donc, notre avare chassait dans la forêt. Il épiait un lièvre quand il vit venir un loup qui tenait un petit diable entre ses dents. L'avare fut très étonné car il n'avait jamais vu de diable dans sa vie. Pourtant il ne pouvait y avoir aucun doute. C'était bien un petit diable avec des cornes et une toute petite queue.

Le petit diable avait l'air fort malheureux. Des larmes lui coulaient le long du museau et ses pattes, ornées de petits sabots noirs, gigotaient désespérément dans l'air. Il sentait l'approche de sa dernière heure. Le loup, par contre, était fort joyeux. Ses yeux brillaient d'une joie féroce. On n'a pas chaque jour un petit diable à croquer !

En les voyant passer l'avare eut pitié du petit diable. Il prit son fusil et tira. Le loup lâcha alors sa proie et disparut derrière les arbres.

— Tu m'as sauvé la vie, dit le petit diable à l'avare. Allons chez mes parents, ils te récompenseront.

L'avare ne voulut pas le suivre, mais le petit diable l'implora avec tant d'insistance, tout en le tirant par la manche, qu'il finit par accepter.

Le petit diable courait très vite et l'avare arrivait à peine à le suivre. Après être sortis de la forêt ils durent escalader des rochers, marcher au bord des précipices, ramper sous des pierres accrochées à la montagne et qui semblaient prêtes à les écraser. Le Caucase est riche en montagnes dangereuses !...

L'avare regretta vite d'avoir suivi le petit diable, mais il ne savait plus comment revenir sur ses pas. Aucun montagnard de la région n'avait jamais passé par ce maudit chemin.

— Mes parents, dit le petit diable, possèdent des richesses immenses. Ils vont t'offrir de l'or et de l'argent, mais garde-toi de l'accepter. Demande-leur seulement de te rendre ton bien.

— Mon bien ? Que veux-tu dire ? s'étonna l'avare.

— Fais comme je te le dis et tu comprendras tout.

Ils se trouvèrent enfin devant l'entrée d'une caverne profonde, si profonde qu'on n'en voyait pas le fond. Une odeur de soufre s'en dégageait.

— Suis-moi, dit le petit diable en tirant l'avare par la manche, il faut avoir des yeux de chat pour se guider dans cette obscurité.

Tremblant d'émotion et trébuchant à chaque pas, l'avare suivait son guide.

Soudain une lumière rouge, très rouge, l'aveugla. Il ferma les yeux puis les rouvrit lentement et aperçut des taches écarlates qui éclaboussaient les parois de la caverne en leur communiquant une étrange phosphorescence. Il vit aussi des diables, beaucoup de diables, mais ils étaient si vilains, si vilains qu'il est préférable de ne point les décrire.

Le petit diable raconta aussitôt à ses parents comment son compagnon lui avait sauvé la vie.

Les diables furent très contents d'apprendre la nouvelle. Ils se mirent à danser une ronde endiablée autour de l'avare et poussèrent des aboiements joyeux. Puis ils le prirent par les mains et l'entraînèrent dans un couloir qui communiquait avec une autre caverne.



Les petits diables l'entraînent.

L'avare dut fermer de nouveau les yeux, mais cette fois la lumière qui l'aveuglait était d'une autre essence. Des amas de pierres précieuses, des tas de pièces en or et en argent scintillaient à ses pieds de mille feux provocants.

— Prends tout ce que tu veux ! Emporte tout ce que tu pourras emporter ! dit le vieux diable en lui montrant ces richesses.

L'avare les buvait déjà des yeux. Il avait envie de se rouler dans ces trésors, de plonger ses bras dans les tas de pierres précieuses, d'enfouir sa tête au milieu des pièces d'or. Soudain, il sentit que le petit diable le tirait par la manche pour lui rappeler son conseil.

— Prends, prends donc tout ce que tu désires ! répéta le vieux diable.

L'avare restait indécis sans proférer une parole et regardait tantôt les trésors amoncelés à ses pieds, tantôt le petit diable qui lui clignait de l'œil d'une manière significative.

— Que désires-tu donc ? Parle ! Nous accomplirons le moindre de tes désirs, dit le vieux diable, étonné de son silence.

L'avare se taisait toujours. Enfin il fit un grand, un très grand effort et murmura à travers ses dents :

— Rendez-moi mon bien, c'est tout ce que je désire.

Sa réponse irrita les diables. Ils crièrent, hurlèrent, firent un vacarme infernal. Mais il n'y avait rien à faire. Il fallait tenir la promesse.

Alors le vieux diable s'approcha de l'avare par-derrière et lui asséna un coup de sabot sur le cou. L'avare trébucha, ouvrit la bouche et laissa tomber une bride, une petite bride rouge. Il fut très surpris d'apprendre qu'il avait toujours porté une bride sous la langue. Le vieux diable se baissa et en poussant un profond soupir ramassa la bride.

— D'où provient donc cette bride ? demanda l'avare.

— C'est la bride du diable, répondit le vieux diable. Tous les avares portent une bride pareille. Nous les conduisons à l'aide de cette bride et les empêchons de dépenser leur argent pour le bien de leurs familles. Ils croient naïvement que l'argent qu'ils amassent se trouve dans leur cassette, mais en réalité cet argent non employé s'accumule là, dans la caverne où nous sommes maintenant. Tu sais tout à présent. Va-t'en !

Au même instant l'avare se retrouva dans la forêt, à l'endroit où il avait tiré sur le loup pour libérer le petit diable.

Il restait tout penaud au milieu de la clairière et se demandait ce qu'il devait faire. Après une pareille aventure, il n'avait plus envie de continuer la chasse. Aussi décida-t-il de rentrer chez lui.

En voyant ses bergers et ses domestiques couverts de guenilles, en voyant sa femme et ses enfants si maigres et si tristes, il eut tout à

coup honte de les avoir traités avec tant de rigueur à cause de son avarice.

Il ordonna alors de tuer un bœuf et de distribuer la viande à ses serviteurs. Il envoya des gens en ville pour acheter de nouveaux habits pour tout le monde, de belles robes pour sa femme et des jouets, beaucoup de jouets, pour ses enfants.

Tout le monde fut très content et le seigneur plus que tout le monde.

Ainsi un bienfait ne se perd jamais. La pitié que ce seigneur avare avait éprouvée même envers un petit diable le délivra de l'avarice et ses biens profitèrent désormais à sa famille et à ses proches au lieu d'aller grossir en pure perte la fortune des diables.

Le Faon et la belle Hélène

conte géorgien



L'ÉPOQUE où la Géorgie était le plus puissant royaume du Caucase, il y eut un roi qui aimait fort la chasse. Un jour, ne pouvant aller lui-même à la chasse à cause de la naissance d'un fils, il ordonna à ses chasseurs d'aller dans la forêt et de tuer le premier animal qu'ils rencontreraient sur leur chemin.

Les chasseurs se rendirent dans la forêt et aperçurent une biche au milieu d'une clairière. Ils s'apprêtaient déjà à tirer dessus lorsqu'ils virent avec surprise un bébé qui tétait la biche. Au même instant le bébé, voyant les chasseurs, se jeta au cou de la biche et se mit à l'embrasser.

De plus en plus surpris, les chasseurs prirent le bébé et l'apportèrent au roi.

— Tu nous as dit de t'apporter le premier animal que nous verrions dans la forêt, lui dirent-ils. À la place de la biche, nous t'amenons ce bébé qui la tétait au moment où nous voulions la tuer !

— Curieuse coïncidence, dit le roi pensif. Je viens d'avoir un fils et voici que le destin m'envoie ce garçon inconnu, trouvé dans la forêt dans des circonstances aussi étranges. Eh bien, je ne chercherai pas à contrarier le destin. Que les deux enfants grandissent ensemble comme deux frères. Nous les baptiserons le même jour et puisqu'une biche a servi de mère à ce petit, nous l'appellerons Le Faon !

Ainsi Le Faon grandit-il avec le fils du roi, commençant par devenir son frère de lait, dormant dans la même chambre, mangeant plus tard

à la même table, jouant aux mêmes jeux. Le roi était fort content de constater qu'une tendre amitié unissait les deux garçons.

Les années passèrent et ils devinrent de braves et beaux jeunes gens. Le Faon surtout se faisait remarquer par son adresse et sa force exceptionnelles.

Un jour, ils prirent des arcs et des flèches et allèrent s'exercer au tir dans un pré.

Le fils du roi avait dû viser assez mal car sa flèche alla frapper la cruche que transportait une vieille femme et en brisa l'anse. La vieille se retourna et lui dit :

— Je ne te maudis pas, car tu es fils unique, mais je veux que dès cet instant tu tombes amoureux de la belle Hélène.

La vieille était-elle une sorcière ? Cela est fort possible car, au même instant, le fils du roi tomba éperdument amoureux de la belle Hélène qu'il n'avait jamais vue de sa vie. Les jours passaient et le pauvre garçon dépérissait à vue d'œil à force de ne penser qu'à la belle Hélène.

L'état de son ami inquiétait fort Le Faon.

— Écoute, lui dit-il enfin, je ne suis plus ton frère si je n'arrive pas à t'obtenir la main de la belle Hélène !

Après quoi il se rendit chez le roi, son père adoptif, et lui dit :

— Donne-moi une cotte de mailles, une épée, un arc et des flèches. J'irai avec ton fils à la recherche de la belle Hélène. Nous reviendrons dans un an ou nous ne reviendrons jamais. Mais je te prie de me faire confiance. Ce n'est pas en vain qu'on m'appelle Le Faon et que je suis l'enfant de la forêt.

Le roi avait beaucoup de peine à se séparer de son fils, mais il se rendait bien compte qu'il n'y avait pas d'autre solution que celle de trouver cette belle Hélène. Il donna donc son consentement à contre-cœur.

Les deux jeunes gens se mirent en route. Ils marchèrent assez longtemps et arrivèrent enfin dans une grande forêt. Un étrange silence y régnait, car on n'entendait ni le gazouillis des oiseaux ni le bourdonnement des insectes. Et tout à coup, au milieu d'une clairière, un grand rocher se dressa devant eux. Au sommet du rocher il y avait un château entouré d'un beau jardin. Les deux amis grimpèrent non sans peine au sommet du rocher, car – chose étrange – aucun chemin n'avait été prévu pour accéder à la mystérieuse demeure qui le couronnait.

— Je suis fort las, dit le fils du roi.

— Eh bien, repose-toi, répondit Le Faon. Pendant ce temps, j'irai faire un tour dans le jardin pour y cueillir des fruits.

Le fils du roi se coucha et s'endormit presque aussitôt. Le Faon entra dans le jardin et voulut grimper sur un pommier lorsqu'il vit, à

quelques pas de lui, un être étrange à neuf têtes. C'était un djinn. Les djinns, comme on le sait, sont des êtres supérieurs aux hommes, inférieurs aux anges. Il y en a parfois de bons, mais la plupart des djinns sont malfaisants.

— Qui est donc ce téméraire qui s'aventure dans la demeure des djinns ? crièrent les neuf bouches du djinn.

Le Faon comprit alors pourquoi la forêt avait été désertée par les oiseaux et les insectes et pourquoi il n'y avait pas de chemin pour monter au mystérieux château.

— Je suis Le Faon, l'enfant de la biche ! dit-il alors en dégainant son épée.

Vous l'ignoriez, peut-être, mais les djinns, eux, savaient fort pertinemment que lorsqu'un fils de la biche à face humaine viendrait au monde, aucun djinn ne se trouverait plus en sûreté.

Apprenant à qui il avait affaire, le djinn émit un sifflement craintif et recula précipitamment. Mais Le Faon l'attaqua aussitôt et lui coupa ses neuf têtes. Il s'introduisit alors dans le château et y trouva d'autres djinns. Il y avait des djinns à deux têtes, à cinq têtes, à neuf têtes et même à douze têtes. L'épée du jeune homme flamboya dans l'air et les têtes des djinns qui n'avaient pas eu le temps de s'enfuir tombèrent à ses pieds.

Il y eut seulement un djinn à cinq têtes qui réussit à se cacher au grenier.

Le Faon réveilla son frère et l'invita à prendre possession du château et des trésors qu'il renfermait.

En faisant l'inspection des chambres, ils montèrent pour terminer au grenier et aperçurent le djinn à cinq têtes qui essayait de se cacher dans un coin.

— Ne me tue pas, fils de la biche, s'écria-t-il en tombant à genoux. Je m'appelle Babakhandjomi. Je suis prêt à te servir fidèlement et à accomplir tes moindres désirs. Dis-moi, qui cherches-tu, où veux-tu aller ?

— Nous cherchons la belle Hélène, répondit Le Faon. Tu dois nous aider. Sinon je te coupe tes cinq têtes comme je viens de le faire aux autres djinns.

— Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir, dit Babakhandjomi en soupirant, mais je te préviens qu'il n'est pas aisé ni de trouver la belle Hélène ni d'obtenir sa main, car elle a beaucoup de prétendants. Voici ce que je vous propose de faire. J'ai une petite maisonnette que je transporte sur mon dos lorsque je vole dans l'air. Montez sur mon dos, installez-vous dans la maisonnette et nous irons à la recherche de la belle Hélène.

Malgré la rapidité de Babakhandjomi, trois semaines passèrent sans qu'ils eussent trouvé la demeure de la belle Hélène. Ils survolèrent

beaucoup de terres et de forêts et arrivèrent enfin vers une rivière.

— Je me sens fatigué par ce voyage interminable, dit le fils du roi ; arrêtons-nous un peu près de cette rivière pour nous reposer.

Babakhandjomi, qui était plus fatigué encore que ses passagers, accepta avec joie.

Les deux frères burent de l'eau de la rivière et furent très surpris de constater qu'elle était salée.

— Pourquoi cette eau est-elle salée comme celle de la mer ? demanda Le Faon.

— Ce n'est pas de l'eau, mais des larmes, répondit Babakhandjomi. Là-haut, sur cette montagne, vit un grand djinn à dix têtes. Il est fort amoureux de la belle Hélène, mais il n'arrive pas à obtenir sa main. Aussi pleure-t-il du matin jusqu'au soir et du soir au matin. Ses larmes ont formé une source qui alimente cette rivière.

— Allons le voir, dit Le Faon intrigué.

Babakhandjomi les transporta aussitôt sur le sommet de la montagne. Ils y virent, en effet, un énorme djinn accroupi tristement à l'entrée d'une caverne dont les vingt yeux – puisqu'il avait dix têtes – laissaient couler des ruisseaux de larmes.

— Tu aimes donc tellement la belle Hélène ? lui demandèrent-ils, étonnés.

Pour toute réponse le djinn à dix têtes poussa un profond soupir, tandis que de ses yeux jaillissaient de véritables jets de larmes qui les mouillèrent tous des pieds à la tête.

— Quelle direction faut-il prendre pour arriver jusqu'à sa demeure ? demanda Le Faon.

— C'est loin, très loin encore, dit le djinn. Je peux vous indiquer la direction, mais il faudra que vous demandiez votre chemin aux gens de la région qu'elle habite.

Après avoir remercié le djinn et s'être un peu reposés au bord de la rivière qu'alimentaient ses larmes, nos voyageurs se remirent en route.

Babakhandjomi survola encore beaucoup de plaines, de forêts et de collines avant qu'ils n'arrivent dans le pays décrit par le djinn aux dix têtes comme devant être celui où se trouvait la mystérieuse demeure de la belle Hélène.

Apercevant une vieille femme qui travaillait dans un potager, Le Faon l'aborda et lui dit :

— Sois gentille, bonne femme, explique-nous où habite la belle Hélène. Nous venons de loin, de très loin. Mon frère, que voici, voudrait l'épouser.

La vieille femme hocha tristement la tête.

— Vous êtes bien naïfs, dit-elle. Il est plus facile de se mordre l'oreille que d'avoir la main de la belle Hélène. Elle a beaucoup de prétendants. Mais vous ignorez, sans doute, que le roi-Vent cherche à

l'avoir par tous les moyens. Pour échapper au roi-Vent, la belle Hélène se cache dans un château au fond d'un grand jardin, entouré d'une énorme enceinte. On la garde nuit et jour comme une prisonnière.

— Et que faut-il faire pour lui arracher son consentement ?

— Elle pose trois questions aux prétendants. Ceux qui sont incapables de lui répondre sont aussitôt mis à la porte.

— Est-il donc si difficile de répondre à trois questions ?

— Eh bien, essayez et vous verrez, dit la vieille avec un sourire malicieux.

Elle leur indiqua cependant la route à suivre pour parvenir au château de la belle Hélène.

Sans perdre une minute, Le Faon et le fils du roi remontèrent sur le dos de Babakhandjomi qui les transporta rapidement jusqu'à la porte du château.

Le Faon courut vers la porte et sonna. Une petite fenêtre s'ouvrit alors et une tête de femme émergea pour lui demander ce qu'il voulait. C'était la mère de la belle Hélène. Elle était une sorcière et avait le pouvoir de tuer et de ressusciter les gens sans la moindre peine.

— Mon frère, qui sera un jour roi, ne dort plus depuis qu'il est tombé amoureux de la belle Hélène. Il vient de très loin pour lui demander sa main.

— Eh bien, qu'il entre. Mais s'il ne répond pas aux questions que lui posera ma fille, il n'aura qu'à rentrer chez lui.

Le Faon alla aussitôt chercher son ami. Tremblant d'émotion, le fils du roi pénétra enfin dans le château de la belle Hélène. Il en ressortit peu de temps après.

— Eh bien, lui demanda Le Faon, as-tu vu la belle Hélène ?

— Oui...

— T'a-t-elle parlé ?

— Oui...

— Lui as-tu répondu ?

— Non...

— Pourquoi ? Ses questions étaient-elles donc tellement difficiles ?

— Je ne sais pas... Je ne le pense pas... Il me semble qu'elle me demandait simplement d'où je venais...

— Eh bien, tu ne lui as pas répondu ?

— Non, rien du tout. Je ne sais pas ce qui m'était arrivé, mais ma langue se refusait à bouger dans ma bouche.

— La beauté de la belle Hélène a dû t'impressionner outre mesure, dit Le Faon. Attends, je vais essayer de t'obtenir encore une chance de la voir.

Le Faon courut vers le château, appela la mère de la belle Hélène et l'implora de permettre à son frère de se présenter encore une fois. Elle

consentit et le fils du roi fut introduit de nouveau auprès de la belle Hélène.

Peu de temps après, il ressortit du château aussi penaud que la première fois.

— Est-il possible que tu sois encore resté bouche close ? s'écria Le Faon en lisant la vérité sur son visage.

— Je ne sais pas comment cela s'est produit, murmura le jeune homme en rougissant, mais j'étais incapable de répondre aux questions les plus simples. Et pourtant il m'a semblé que la belle Hélène aurait bien voulu que je lui réponde quelque chose. Elle était très gentille avec moi.

— L'explication de ce mystère est fort simple, dit Babakhandjomi, lorsqu'il fut mis au courant. — La mère de la belle Hélène est une sorcière. Elle a intérêt à marier sa fille le plus tard possible, car elle reçoit beaucoup de cadeaux des prétendants qui se présentent. Aussi les ensorcelle-t-elle en leur paralysant la langue afin qu'ils soient incapables de répondre aux questions de la belle Hélène. On croit généralement que ce sont les questions qui sont difficiles, mais en réalité, c'est le sortilège de cette sorcière qui empêche les prétendants de parler.

— Si ce que tu dis est vrai, remarqua Le Faon, il faut trouver un moyen pour combattre ce perfide sortilège !

— Je l'ai, sourit Babakhandjomi. Voici une graine magique qu'il suffit de tenir dans sa bouche, sous la langue. Aucun sortilège ne pourra plus la paralyser. Mais avant cela, il faudra obtenir une nouvelle entrevue avec la belle Hélène.

Le Faon courut au château et appela une troisième fois la mère de la belle Hélène. Il lui offrit une bague et insista tellement qu'elle finit par accepter en déclarant que ce serait pour la dernière fois.

Le fils du roi mit la graine magique sous sa langue et se rendit chez la belle Hélène.

Cette fois-là, il répondit à toutes ses questions et obtint son consentement, qu'elle donna, d'ailleurs, avec beaucoup de joie, car elle n'ignorait pas que sa mère avait recours aux sortilèges pour rendre muets tous ceux qui venaient faire une demande en mariage.

Le fils du roi et la belle Hélène sortirent dans le jardin où les attendaient Le Faon et Babakhandjomi. Dès qu'il les vit ensemble. Le Faon sauta de joie et se mit à embrasser les cinq têtes du djinn. Babakhandjomi était aussi fort content car sa mission était enfin terminée et il aurait la vie sauve.

Soudain, le ciel s'assombrit, les nuages devinrent noirs comme des taches d'encre, une bourrasque impétueuse fit plier les arbres jusqu'à terre. Le roi-Vent descendit en trombe dans le jardin, prit le fils du roi par les pieds, le souleva en l'air et le jeta à terre avec tant de force que

le pauvre jeune homme expira sans avoir eu le temps de pousser un seul cri. Puis, saisissant la belle Hélène, il s'envola aussi rapidement qu'il était apparu. Il ne fut bientôt qu'un petit point dans le ciel et la bourrasque s'apaisa aussitôt.

Les spectateurs de cette scène horrible, qui avaient oublié que le roi-Vent n'attendait qu'une occasion pour enlever la belle Hélène, restèrent immobiles, le souffle coupé par l'émotion. Puis des cris déchirants fusèrent de leurs poitrines. Le Faon pleurait à chaudes larmes son frère assassiné ; la mère de la belle Hélène se lamentait sur le sort de sa fille. Même Babakhandjomi n'était pas resté insensible au drame qui venait de se dérouler devant ses dix yeux, car des chapelets de larmes s'en détachaient en silence.

Enfin, la mère de la belle Hélène qui, nous l'avons dit, était une sorcière, se tourna vers Le Faon et lui parla en ces termes :

— Tes larmes sont inutiles, j'ai le pouvoir de ressusciter les gens. Je peux faire revenir à la vie ton ami, mais qui me rendra ma fille ? Personne ne peut se mesurer au roi-Vent, il est le plus fort de nous tous.

— Si tu le ressuscites, s'écria Le Faon, je ferai l'impossible pour retrouver la belle Hélène. On m'appelle Le Faon car je suis le fils de la biche. Tous les djinns ont peur de moi.

Alors la sorcière tira un mouchoir de sa poche et le posa sur le visage du fils du roi. Quelques instants après ce dernier poussa un profond soupir et se redressa.

— J'ai dormi d'un sommeil de plomb, dit-il en regardant autour de lui. Mais où est donc la belle Hélène ?

Lorsque Le Faon le mit au courant de l'enlèvement de sa fiancée, le fils du roi regretta d'avoir été ressuscité.

— Ne te désolés point, lui dit Le Faon, j'irai avec Babakhandjomi à sa recherche et ferai l'impossible pour te la ramener. Reste ici et repose-toi, tu en as grand besoin.

Puis, se tournant vers Babakhandjomi, il ajouta :

— Emmène-moi vers la demeure du roi-Vent dans le plus bref délai.

— Bien, répondit le djinn. Plonge ta main dans une de mes oreilles et retires-en une selle, plonge ta main dans l'autre oreille et retires-en un fouet. Monte sur mon dos comme un cavalier et frappe-moi trois fois avec le fouet de toute ta force pour que ma peau s'en aille en lambeaux.

Le Faon fit ce que venait de lui dire Babakhandjomi et le fouetta avec tant de rage que le djinn, hurlant de douleur, s'éleva comme une flèche dans les airs, perça la croûte des nuages et se perdit dans le ciel.

Peu de temps après ils atterrirent au milieu d'un champ où travaillait un paysan.

— Hé ! l'ami ! Peux-tu me dire où habite le roi-Vent ? lui demanda

Le Faon.

Le visage du paysan exprima une grande frayeur.

— Retourne chez toi avant qu'un malheur ne t'arrive, murmura-t-il en s'approchant. Le roi-Vent est rentré dans son château avec sa nouvelle proie : une jeune fille d'une beauté extraordinaire. À en juger d'après les sifflements qu'il émettait et les tourbillons qui accompagnaient son passage, le roi est dans une agitation extrême. S'il apprend que tu es là – or il a l'odorat fin et perçoit vite l'odeur de la chair humaine – non seulement il te tuera, mais il nous punira tous ici pour ne l'avoir pas prévenu de ta présence. La terre que je travaille est une terre maudite, car elle appartient au roi-Vent dont nous sommes tous les malheureux esclaves.

— C'est pour reprendre cette belle jeune fille, qui est la fiancée de mon frère, que je suis venu ici. Conduis-moi vite au château du roi-Vent, dit Le Faon.

Le paysan était un brave homme. Malgré la peur qui le secouait des pieds à la tête, il conduisit Le Faon jusqu'à l'endroit d'où l'on apercevait le château du roi-Vent et s'enfuit à toute vitesse.

Le Faon s'approcha du château et apprit que le roi-Vent venait de partir à la chasse. Il enfonça alors la grande porte d'un coup d'épaule – car il était très fort – et pénétra dans le château. Il entendit bientôt les pleurs d'une femme et devina que c'était la belle Hélène qui pleurait. Guidé par ces lamentations, il monta au sommet d'une tour. En effet, là, dans une chambre somptueusement ornée, il trouva la fiancée de son frère.

En le voyant, la belle Hélène poussa un cri de joie mêlé d'épouvante.

— Comment es-tu parvenu jusqu'ici ? s'écria-t-elle.

Le Faon la mit au courant de tout ce qui s'était passé après son enlèvement par le roi-Vent et lui proposa de fuir.

— Hélas, c'est impossible, soupira la jeune fille. Ce monstre va rentrer bientôt. Il nous rattrapera vite et nous tuera tous les deux !

— Tu as raison, dit Le Faon pensif, où que tu sois, il te retrouvera et t'enlèvera comme la première fois. Il faudrait nous débarrasser du roi-Vent pour toujours, c'est-à-dire le tuer. Ce serait un bienfait pour tout le monde. Les malheureux serfs qui travaillent dans ses champs et qu'il maltraite chaque jour pousseront alors un grand soupir de soulagement.

— Mais tu n'y penses pas ! s'écria la belle Hélène, personne ne peut se mesurer à lui. Le roi-Vent est fort comme la tempête.

— Écoute, j'ai une idée. Un monstre aussi méchant que lui ne peut pas avoir son âme dans son corps, c'est-à-dire que son âme se trouve ailleurs. Demande-lui où elle est. Si je parviens à étouffer son âme, le roi-Vent mourra aussitôt.

— Mais comment veux-tu que je lui demande où est son âme ? Il

aura des soupçons.

— Fais semblant de t'affliger et de t'ennuyer durant son absence. Au revoir, je reviendrai demain après le départ du roi-Vent.

À peine Le Faon avait-il quitté le château que le roi-Vent rentra de la chasse. Il trouva la belle Hélène en larmes.

— Pourquoi pleures-tu ? demanda le roi-Vent. Tu penses encore à ta mère et à ton fiancé ?

— Oh non, dit la belle Hélène, c'est toi maintenant qui es mon fiancé et c'est à cause de toi que je pleure.

— À cause de moi ? s'étonna le roi-Vent.

— Je m'ennuie sans toi, tu sors si souvent pour tes affaires et me laisses toute seule. Si au moins tu me disais où se trouve ton âme. Je l'aurais regardée durant ton absence.

Attendri, le roi-Vent ouvrit la fenêtre de la tour et lui dit :

— Regarde dans ce champ, que vois-tu ?

— Un troupeau.

— Ne remarques-tu pas au milieu de ce troupeau un bœuf rouge beaucoup plus grand que les autres ?

— Celui qui a des cornes plus longues que celles des autres ?

— Celui-là même. Mon âme est dans sa tête.

— Dans sa tête ? s'étonna la belle Hélène.

— Oui, dans sa tête il y a trois petites cages contenant chacune un rat. Si le premier rat meurt, mes jambes seront paralysées ; si le second meurt, ma poitrine sera paralysée ; si le troisième vient à mourir, mes bras et ma tête seront paralysés à leur tour.

— Ne peut-on pas tuer ce bœuf ? s'écria la belle Hélène, comme si elle avait eu peur pour la vie du roi-Vent.

— Oh, non, c'est impossible. Il faudrait pour cela avoir mon arc et mes flèches.

— Je te remercie pour m'avoir expliqué où est ton âme, dit la jeune fille. Maintenant, quand tu ne seras pas là, j'ouvrirai la fenêtre et regarderai ce grand bœuf en pensant que sa tête renferme ton âme !

— Il est beaucoup plus commode d'avoir son âme dans la tête d'un bœuf, dit le roi-Vent en riant, car grâce à ce stratagème je deviens immortel. Personne ne peut me tuer. On a beau me couper en morceaux, je serai toujours vivant puisque mon âme n'est pas dans mon corps !

Le lendemain, à peine le roi-Vent eut-il quitté son château que Le Faon, qui guettait son départ du haut d'un arbre, se précipita chez la belle Hélène. Cette dernière le conduisit aussitôt à la fenêtre de sa chambre et lui montra le grand bœuf rouge. Puis elle lui donna l'arc et les flèches que le roi-Vent avait laissés dans une armoire. Le Faon s'en empara et courut dans un champ. Une seule flèche suffit pour abattre le bœuf. Le Faon lui coupa alors la tête et sortit les trois cages avec les

trois rats.

Quand le bœuf exhala son dernier soupir, le roi-Vent sentit que quelque chose n'allait pas et s'empressa de retourner au château. Mais, malgré sa vitesse, il était déjà en retard, car Le Faon venait de tuer le premier rat. Les jambes du roi-Vent furent paralysées. Il se traîna cependant au pied de l'escalier de la tour où se trouvait la belle Hélène et se mit à monter les marches en s'aidant de ses mains. Le Faon tua le second rat et le torse du roi-Vent fut pétrifié à son tour. Il montait cependant les marches de l'escalier avec ses mains le plus rapidement qu'il pouvait. Ses yeux lançaient des flammes. Il parvint ainsi à la porte de la chambre où se tenait la belle Hélène, glacée par l'effroi. Le Faon tua alors le troisième rat.

— Tu m'as trahi ! cria le roi-Vent à la jeune fille, tandis que ses bras et sa tête se changeaient en pierre.

Libérée du terrible roi-Vent, la belle Hélène monta avec Le Faon sur le dos de Babakhandjomi et revint dans le château de sa mère où l'attendait avec impatience son fiancé, le fils du roi.

Inutile de décrire leur joie réciproque. Mais quelle fut la joie du roi qui, ne voyant toujours pas revenir ni son fils ni Le Faon, pensait déjà qu'ils avaient péri dans une contrée lointaine. En effet, plusieurs mois s'étaient écoulés depuis le jour où ils avaient décidé de trouver la belle Hélène. Cette dernière fut reçue comme une reine et, dans sa joie, le roi ordonna que durant trois semaines le royaume tout entier fêtât le retour de son fils bien-aimé. On dansa donc et on mangea du matin jusqu'au soir et du soir jusqu'au matin. Quant au Faon, apprenant le récit de ses prouesses, le roi le nomma premier ministre.

Il nous reste à dire un mot de Babakhandjomi. Le Faon le remercia pour son aide si précieuse et lui rendit sa liberté. Mais le djinn s'était tellement attaché à ce jeune homme courageux qu'il lui demanda la permission de rester auprès de lui et de le servir fidèlement jusqu'à sa mort. Le Faon accepta volontiers son offre, car il était difficile d'imaginer un serviteur plus capable que Babakhandjomi !



Le Voleur

conte géorgien



L y avait une fois à Tiflis, capitale de la Géorgie, un roi qui possédait parmi ses nombreux serviteurs un valet très rusé. Ce valet était tellement rusé, tellement adroit, que son métier de valet, même à la cour du roi, lui paraissait fort ennuyeux.

— « Il faut – se disait-il – que j’apprenne un métier qui soit en rapport avec mes capacités naturelles ». Étant très rusé et très adroit, comme nous venons de le dire, il pensa que le métier de voleur lui conviendrait à merveille.

Un jour qu’il apportait au roi sa tisane – le roi était souvent malade – le valet lui dit :

— Sire, ne vous fâchez pas, mais je voudrais changer de métier. N’importe qui peut vous apporter votre tisane, mais pour un homme doué et habile comme moi il faudrait une profession plus mouvementée.

— Et qu’as-tu choisi comme métier ? dit le roi en buvant la tisane à petites gorgées.

— Eh bien, il existe beaucoup de métiers pour un homme intelligent, mais la plupart d’entre eux sont malheureusement fatigants. J’ai choisi une profession qui, sans trop me fatiguer, pourra satisfaire mes capacités naturelles.

— Je sais que tu es rusé et adroit. Je ne vois pas, cependant, à quel métier tu peux faire allusion.

— Sire, c’est un métier que d’habitude on préfère ne point nommer

par son nom.

— Voudrais-tu devenir un voleur ? s'écria le roi en toussant parce qu'il venait d'avalier sa tisane de travers.

— Vous l'avez dit, sire. Mais je n'oserais quitter votre service sans votre permission.

— Ou tu es fou ou tu es trop malin pour avoir le toupet de me parler de la sorte, dit le roi en caressant pensivement sa barbe. Penses-tu vraiment que le métier de voleur est facile et ne présente aucun risque ? Tu me parais fort oublieux des lois édictées dans mon royaume et qui condamnent le vol assez sévèrement.

— Sire, d'après vos lois un voleur qui n'est pas attrapé n'est pas un voleur, répondit le valet.

— Quoi ? Tu critiques maintenant mes lois ! s'écria le roi en fronçant les sourcils. Cela te coûtera cher ! Je vais te mettre à l'épreuve. Tu connais mon cheval blanc ? Eh bien, essaie de le voler avant demain matin. Si tu y parviens, je te donne cent pièces d'or.

— Et si je n'y parviens pas, sire ?

— Je te fais couper la tête et il y aura un voleur de moins dans mon royaume, répondit le roi avec un sourire glacé.

Dès que le valet se fut retiré, le roi plaça un gardien à la porte de l'écurie, un autre à l'intérieur et fit monter un troisième sur son cheval blanc.

Le valet prit alors une grande bouteille de vin, y ajouta quelques gouttes de somnifère et alla vers minuit à l'écurie.

— Tenez, braves gardiens, le roi vous envoie ce vin pour vous récompenser. Continuez à être vigilants et ne laissez pas échapper le cheval blanc.

Les gardiens burent le breuvage et s'endormirent sur place. Le valet n'eut pas de difficultés pour enjamber les corps des deux premiers gardiens. Il fit basculer le troisième, qui ronflait sur le cheval, et emmena ce dernier sans difficulté.

Le lendemain le roi fut bien obligé de donner à son valet les cent pièces d'or promises.

— Tu sais que je possède des bœufs noirs, lui dit-il. Si tu parviens à les voler, je te donnerai trois cents pièces d'or, sinon je te fais couper la tête.

— Je ferai de mon mieux, sire, répondit le valet-voleur.

Les bœufs noirs du roi étaient gardés par des bergers sur l'une des montagnes qui entourent Tiflis. Le valet prit alors une paire de bottes et salit l'une d'elles avec de la boue. Puis il alla dans la montagne, jeta la botte sale sur la route que les bergers prenaient pour mener les bœufs à l'abreuvoir et posa la botte propre près de l'eau. Les bergers virent d'abord la première botte et négligèrent de la ramasser en se disant qu'une seule botte ne servirait à rien et qu'il était inutile de la

laver. Mais quand ils arrivèrent au bord du cours d'eau, ils aperçurent la deuxième botte. Alors l'idée leur vint de retrouver la première et ils coururent pour la prendre. Pendant ce temps le voleur sortit de sa cachette et emmena les bœufs noirs du roi.

Lorsque les bergers informèrent le roi de la disparition de ses bœufs, il comprit à qui il fallait s'adresser pour les retrouver. Il fit donc appeler son valet et lui dit :

— Ramène les bœufs et prends les trois cents pièces d'or. Mais je voudrais t'imposer encore une dernière épreuve. Elle sera plus difficile, mais si tu réussis, tu recevras le quart du trésor royal.

— Que faut-il que je fasse ?

— Essaie d'enlever ma femme.

— La reine ! Et si je ne réussis pas ?

— On te coupera la tête.

Le valet demanda un délai d'une semaine qui lui fut accordé.

Cette fois-là le roi avait décidé de tuer le valet. « Cet homme est trop dangereux ! – pensait-il – Il faut que je m'en débarrasse coûte que coûte ». Il fit venir la garde royale et la disposa autour de son palais avec la consigne de tirer sur toute personne suspecte qui tenterait de s'approcher. On donna aussi aux soldats le signalement du valet et on leur recommanda de le viser particulièrement.

Le valet, qui avait remarqué ce déploiement de forces, chercha alors un cadavre à Tiflis. Il finit par trouver celui d'un mendiant qui venait de mourir sous un pont, le revêtit de ses propres habits et l'adossa à un arbre en face du palais. La garde pensa que c'était le valet du roi et cribla le cadavre de balles. Puis on vint prévenir le roi que le voleur avait été exécuté. Le roi poussa un soupir de soulagement, ordonna d'enterrer le mort et congédia la garde.

Le valet n'attendait que ce moment propice pour se glisser dans le palais et enlever la reine dont il connaissait la chambre.

Au même instant le roi reçut des nouvelles fort alarmantes des frontières de son royaume. On l'informait que les hordes des Mongols, venues de l'Asie centrale, commençaient à envahir le Caucase. L'Azerbaïdjan et l'Arménie se trouvaient déjà en partie occupés par les barbares qui ravageaient tout sur leur passage. La Géorgie était donc menacée de tous les côtés. Le roi appela ses ministres d'urgence pour leur demander conseil, mais les ministres tremblaient au seul nom des Mongols et n'arrivaient pas à imaginer un moyen pour écarter le danger. Fort mécontent, le roi les chassa de sa présence.

Il alla alors chez sa femme pour la mettre au courant de la situation critique de la Géorgie et constata avec surprise qu'elle ne se trouvait pas dans sa chambre. Il la fit chercher partout, mais il fallut se rendre à l'évidence : la reine avait disparu !

« Est-il possible que cet homme soit parvenu à tromper ma garde et

à s'introduire au palais malgré tout ? – pensa le roi. – Quel dommage que des ministres intègres soient des incapables tandis que ce voleur parvient toujours à ses fins malhonnêtes ! »

Et tout à coup le roi eut une idée.

— Qu'on me trouve vite mon valet, dit-il à ses serviteurs. Qu'il vienne au palais sans crainte, aucun mal ne lui sera fait. Il a ma parole !

Le valet ramena alors la reine au palais.

— Tu as réussi encore une fois, lui dit le roi. J'ai à présent une autre proposition à te faire.

— Je croyais que cette épreuve était la dernière, dit le valet.

— Il ne s'agit plus d'épreuve, il ne s'agit plus de voler, mais de faire quelque chose d'utile. Tu cherchais une occupation qui conviendrait à tes capacités. Tu es très rusé et très adroit. Tu peux devenir un habile voleur, tu viens de le démontrer. Ne voudrais-tu pas, cependant, employer tes rares qualités à une œuvre importante et qui serait fort utile à ton pays ?

— De quoi s'agit-il, sire ?

— Les Mongols envahissent le Caucase. Ils ont déjà attaqué l'Azerbaïdjan et l'Arménie. Ils menacent à présent la Géorgie. Le péril est à nos portes. Malgré le courage de nos guerriers, notre armée est incapable d'arrêter l'ennemi. Les hordes des Mongols sont mille fois plus nombreuses que notre petite armée. Ces barbares sont impitoyables et ravagent tout sur leur passage comme une nuée de sauterelles. Ils ont signé un traité avec le diable qui les aide à faire le mal. Ne serait-il pas affreux que nos villes et nos villages soient ruinés par les Mongols ; que Tiflis, notre belle capitale, soit brûlée par leurs flèches incendiaires ; que l'œuvre de mes aïeux, du roi David le Constructeur et de la reine Tamara, qui firent tant de belles choses pour la grandeur de la Géorgie, périclisse sous le talon de ces barbares ?

— Sire, que voulez-vous que je fasse ? s'écria le valet-voleur, subjugué par l'éloquence de son maître.

— J'ai parlé à mes ministres. Ils sont déjà terrorisés par les Mongols avant de les avoir vus. Ils n'ont rien pu me conseiller. Je sais que nous sommes incapables de résister aux Mongols, mais je voudrais sauver le pays des ravages. Je suis donc prêt à leur payer un tribut pourvu qu'ils nous laissent tranquilles. Je crains cependant qu'ils n'exigent l'impossible et ne se mettent à piller le pays en massacrant les habitants. Je m'adresse à toi comme à un homme rusé et habile, pour imaginer quelque chose qui puisse nous épargner ces malheurs !

— Vous m'aviez dit que les Mongols avaient signé un traité avec le diable qui les aide à faire le mal.

— Oui, je le sais de source certaine.

— Eh bien, c'est par le diable qu'il faut commencer. Si on arrive à

convaincre le diable, il convaincra les Mongols.

— Mais qui se chargera de parler au diable ? demanda le roi.

— Moi, sire. Je vous remercie de la confiance que vous m'avez témoignée.

— As-tu besoin de quelque chose ?

— D'un cheval rapide pour me rendre chez le diable qui habite dans les plus hautes montagnes du Caucase.

— Prends mon cheval blanc, tu le connais déjà. Et tâche de revenir sain et sauf !

Le valet monta sur le cheval blanc du roi et, sans perdre une minute, galopa vers les montagnes. Il dut faire beaucoup de chemin avant de rencontrer le diable. Il le vit enfin perché sur une cime en train de scruter l'horizon.

— Holà ! Diable ! Que fais-tu là-haut ? cria le valet.

— Je regarde si les Mongols s'approchent déjà de la frontière, répondit le diable.

— Descends, j'ai justement besoin de te parler au sujet des Mongols. C'est le roi de Géorgie qui m'envoie.

Intrigué, le diable descendit de la cime.

— Il paraît que tu es l'ami des Mongols, reprit le valet.

— En effet, nous nous entendons très bien pour faire le mal.

— Je le sais. Il est, cependant, regrettable qu'ils te prennent pour un imbécile.

— Ils me prennent pour un imbécile ? s'étonna le diable.

— Oui, et ils sont injustes envers toi. Tu les aides à faire le mal et ils ne te donnent rien en récompense pour tes travaux. Tu sais que les Mongols obligent les autres peuples à leur payer un tribut. Est-ce qu'ils t'ont jamais donné ta part ?

— Non, murmura le diable ahuri. Je n'y ai jamais pensé. J'avais toujours fait le mal pour faire le mal, sans attendre de récompense. Tu fais bien de me le dire ! Mais je les connais, ces avares, ils ne voudront jamais me donner une seule pièce d'or.

— Tu vois bien qu'ils sont injustes envers toi, dit le valet, envers toi qui les aides à faire le mal. À ta place, je leur aurais posé des conditions.

— Lesquelles ?

— Le roi de Géorgie, dont je suis l'ambassadeur, est d'accord pour leur payer un tribut. Qu'ils prennent le tribut et s'en aillent sans ravager le pays. Ils devront se contenter de l'argent et toi tu seras seul à avoir le droit de continuer à faire le mal comme par le passé. Ainsi vous aurez chacun votre part.

— C'est raisonnable. Pourquoi les aiderais-je à ravager le pays s'ils ne me donnent rien du tribut que le roi de Géorgie est prêt à leur verser ?

— Comme ils sont malins, dit le valet, ils te diront que le tribut n'est pas suffisant et qu'il faut ruiner le pays pour en obtenir plus. Crois-moi, ils font déjà partout tant de mal que les gens ne pensent plus qu'aux Mongols et oublient que le diable existe ! Ton honneur est en jeu !

— Eh bien, non, je m'y opposerai ! s'écria le diable. Je ne me laisserai pas tromper encore une fois. Je leur dirai que le tribut du roi de Géorgie est suffisant et qu'ils doivent s'en contenter et ne point chercher à ravager le pays. À eux le tribut, à moi le soin de faire du mal. Ainsi le partage sera égal.

— Veux-tu mon cheval pour aller les prévenir avant qu'ils ne passent la frontière ?

— Non, merci. J'ai mes ailes. Adieu ! J'irai au-devant de ces barbares pour les arrêter. Je ne suis pas un imbécile et je ne me laisserai pas faire ! Comment osent-ils être plus méchants que le diable ?

Le diable déploya ses ailes, prit son vol, s'éleva au-dessus des plus hautes cimes du Caucase et fonça dans la direction de l'Est d'où s'avançaient les hordes mongoles, pareilles à une nuée de sauterelles.

Ainsi, grâce au valet du roi, les Mongols épargnèrent cette fois-là la Géorgie et se contentèrent du modeste tribut que pouvait leur offrir le roi. Quand le danger fut écarté, le roi appela son valet et lui dit :

— Tu as rendu un très grand service à ta patrie. Connaissant tes qualités et tes capacités naturelles, je te propose d'être mon premier ministre. J'espère que tu préféreras cette nouvelle profession à celle que tu avais l'intention d'embrasser. Tu auras encore beaucoup d'occasions de te montrer utile.

Le valet accepta avec joie et gratitude l'honneur que lui faisait le roi.

— Quel dommage, ajouta ce dernier, qu'il existe toujours dans notre pays un certain nombre de jeunes gens intelligents, capables, forts, qui auraient pu se rendre utiles à leur patrie et aux hommes qui ont besoin d'eux, mais qui, par ennui, paresse et un désir d'aventures tapageuses, deviennent inutilement, égoïstement, lâchement, des brigands ou de vulgaires malfaiteurs !

— Au plaisir que j'ai ressenti à faire quelque chose de bien pour mes compatriotes, j'ai compris, dit l'ancien valet, qu'il est infiniment plus agréable de rendre service à tout le monde que de n'être utile qu'à soi-même.



À chacun son destin

conte arménien



Un roi d'Arménie avait l'habitude de se déguiser et de visiter les diverses provinces de son royaume incognito afin de voir de ses propres yeux ce qui s'y passait. Il était toujours accompagné dans ses voyages secrets par son conseiller intime.

Une fois, visitant un village dans les environs d'Erivan, la capitale de l'Arménie, le roi – déguisé cette fois en riche marchand – apprit qu'un célèbre astrologue étranger s'y trouvait de passage chez un ami.

Le roi aimait les astrologues parce qu'ils lisaient l'avenir dans le grand livre des étoiles en observant le ciel à travers une lunette. Il s'empessa donc de faire sa connaissance et lui demanda si les étoiles ne lui avaient pas révélé quelque chose d'intéressant au sujet de ce pays.

L'astrologue étranger, qui ne savait pas qu'il avait à faire au roi lui-même, déguisé en marchand, répondit. :

— Je viens d'examiner les étoiles. Elles m'ont appris qu'un enfant est né ce matin dans ce village, dans la famille d'un homme très pauvre et qui a déjà beaucoup d'enfants.

— Je ne vois rien là de très important, dit le roi.

— Ce garçon, continua l'astrologue, se mariera avec la fille que le roi de ce pays a eue la semaine dernière.

— Comment le fils d'un pauvre homme pourra-t-il devenir le fiancé de la fille du roi d'Arménie ?

— Je l'ignore, mais les étoiles ne mentent jamais, répondit

l'astrologue.

— Et où se trouve ce bébé ? demanda le roi.

— Les étoiles indiquent qu'il est dans une maison située au nord de ce village.

Ayant remercié l'astrologue, le roi et son conseiller se rendirent aussitôt dans la partie nord du village. Ils frappèrent à plusieurs portes et demandèrent à voir l'enfant qui venait de naître. Finalement ils frappèrent à la porte de la cabane la plus pauvre du village. Un enfant y était né dans la matinée. Il y avait encore six enfants dans la cabane.

— C'est de lui qu'a parlé l'astrologue, dit le roi à son conseiller. Qu'allons-nous faire maintenant ? Je ne voudrais pas cependant que ce garçon se marie un jour avec ma fille !

— C'est très simple, lui chuchota le conseiller, il faut acheter le bébé en disant que vous êtes un riche marchand qui n'a point d'enfants mais qui rêve d'en avoir un. Ils sont très pauvres et ont déjà six enfants.

Chose dite, chose faite. Malgré la réticence de la mère, le père du bébé pensa qu'il serait préférable pour l'enfant d'être adopté par ce riche marchand que de croupir dans la misère. Il donna donc le bébé au roi moyennant un petit sac rempli de pièces d'or.

— Qu'allons-nous en faire à présent ? dit le roi en regardant pensivement le bébé qui pleurait dans les bras de son conseiller.

— Je peux le faire disparaître à l'instant même si Votre Majesté le désire, dit le conseiller en tirant un poignard.

— Non, je ne veux pas tuer un bébé ! dit le roi vivement. Il faut trouver autre chose.

— Eh bien, abandonnons-le au milieu d'une forêt, loin de toute habitation humaine.

— Je préfère cela, dit le roi. Au moins nous ne verrons pas comment il va périr.

Ils emportèrent le malheureux bébé dans une épaisse forêt et le déposèrent sous un arbre.

Or un berger gardait des chèvres à la lisière de la forêt. Une de ses chèvres s'y égara, entendit les cris du bébé et s'approcha de lui. Remarquant qu'il avait faim, elle lui donna du lait. Le soir, la femme du berger, qui avait l'habitude de traire ses chèvres, fut très étonnée de constater qu'une de ses chèvres n'avait plus de lait.

Le lendemain, la chèvre revint dans la forêt et allaita encore une fois l'enfant.

— Est-ce toi qui as bu le lait de cette chèvre ? demanda la femme au berger, quand elle vit que la chèvre n'avait toujours pas de lait.

— Non, répondit le berger. Je ne comprends pas ce qui se passe. Toutes nos chèvres ont du lait sauf celle-là. Pourtant elle n'est pas malade. Je vais la surveiller.

Le lendemain la chèvre revint dans la forêt pour allaiter l'enfant, mais cette fois-là elle était suivie par le berger.

En voyant le bébé, couché sous un arbre, le berger comprit pourquoi la chèvre n'avait plus de lait. Il le prit et l'apporta à sa femme qui fut très contente car elle n'avait pas d'enfants. On l'appela « Fils de la forêt ». Fils de la forêt fut élevé par le berger et sa femme. Il était beau, fort et très gentil, c'est pourquoi tout le monde l'aimait au village.

Vingt ans passèrent sans que rien d'extraordinaire se fût produit dans la vie du jeune homme. Mais un jour, le roi et son conseiller fidèle revinrent au village. Le roi venait de commencer un grand voyage à travers l'Arménie. Comme il traversait le village à cheval il entendit les paysans qui criaient : « Fils de la forêt. Fils de la forêt, viens ici ! »

Curieux comme il l'était de tout ce qui se passait dans son royaume, le roi demanda aux gens pourquoi ils appelaient ainsi ce jeune homme. On lui expliqua en quelques mots l'histoire du bébé abandonné dans la forêt et de la chèvre qui lui avait sauvé la vie.

Le roi comprit aussitôt que ce bébé était celui qu'il avait abandonné lui-même sous un arbre vingt ans auparavant. Il se souvint aussi de la prédiction de l'astrologue.

— Qu'allons-nous faire ? demanda-t-il alors à voix basse à son conseiller. Je ne voudrais pas qu'un jour ce jeune berger devienne le mari de ma fille, comme nous l'a prédit l'astrologue.

Le conseiller, qui avait l'art de donner les conseils les plus perfides, imagina aussitôt un stratagème pour se débarrasser à jamais du Fils de la forêt.

— Que Votre Majesté écrive à son premier ministre de faire couper la tête au porteur de la lettre et la fasse porter par ce jeune homme.

Le roi écrivit aussitôt un ordre à son premier ministre, le signa et ferma le pli de son cachet royal. Puis il fit venir Fils de la forêt et lui dit :

— Je suis le roi. Prends cette lettre et cours vite à Erivan. Tu iras à mon palais et tu donneras la lettre à mon premier ministre. Fais tout ce qu'il te dira de faire. Une belle récompense t'attend.

Fils de la forêt prit la lettre que lui tendait le roi et courut vers Erivan.

— À présent vous pouvez poursuivre tranquillement votre voyage à travers toute l'Arménie, dit le conseiller au roi avec un méchant sourire.

— Je plains ce pauvre jeune homme que tout le monde semble aimer dans ce village, répondit le souverain, mais je ne veux pas que ma fille épouse un simple berger !

Fils de la forêt courut si vite jusqu'à Erivan qu'il arriva au palais du

roi épuisé de fatigue. En traversant le grand jardin, qui entourait le palais, il s'assit sous un arbre pour se reposer et s'endormit.

Or, à ce moment, la fille du roi se promenait dans le jardin. Elle remarqua le beau jeune homme couché sous un arbre. Il était si beau et l'expression de son visage était si aimable que la jeune fille n'en put détacher les yeux.

« Que peut bien faire ce garçon vêtu comme un paysan dans le jardin de mon père ? » se demanda-t-elle en s'approchant de lui sur la pointe des pieds.

Elle vit alors que le jeune homme tenait une lettre à la main. Elle reconnut aussitôt le cachet du roi.

« Pourquoi ce jeune paysan tient-il une lettre de mon père à la main ? » se demanda-t-elle fort étonnée – « Ne serait-ce pas une lettre pour moi ? »

Elle se pencha alors vers Fils de la forêt et tout doucement lui retira la lettre qu'il ne tenait plus que de deux doigts. Elle décacheta la lettre et s'aperçut qu'elle était adressée au premier ministre. Un peu déçue, elle en lut le contenu et fut glacée d'effroi. La lettre ne contenait qu'une seule phrase : « Coupez immédiatement la tête au porteur de cette lettre ».

Des larmes gonflèrent aussitôt les paupières de la fille du roi. Elle ne pouvait admettre que ce beau jeune homme, qui souriait dans son sommeil comme un ange, allât périr bientôt de la main du bourreau et ne sût même pas quel sort l'attendait au bout du chemin. Une idée lui vint alors.

Elle venait de remarquer qu'entre le texte de la lettre et la signature du roi il y avait sur la feuille un grand espace blanc. Elle plia alors le papier et arracha la partie qui contenait l'ordre du roi. Puis elle écrivit au-dessus de la signature l'ordre suivant : « Le porteur de cette lettre est le fiancé que j'ai choisi pour ma fille.

Célébrez leurs noces pendant huit jours. Des affaires pressantes m'empêchent d'assister au mariage ».

Elle recacheta la lettre et la glissa dans la main de Fils de la forêt.

Lorsque ce dernier se réveilla, il se souvint de la mission dont l'avait chargé le roi et s'empressa d'aller trouver le premier ministre.

Le premier ministre fut assez surpris de recevoir l'ordre de marier un inconnu avec la fille du roi, mais la signature et le sceau royal étant authentiques, il n'avait qu'à obéir. D'ailleurs, la fille du roi semblait être au courant et ne protestait pas.

Le mariage de Fils de la forêt avec la fille du roi fut célébré et les réjouissances durèrent huit jours et huit nuits.

Lorsque le roi revint de son voyage un mois plus tard, il fut accueilli à la porte du palais par sa fille et son gendre.

— Qui est-ce ? demanda-t-il en pâlisant à son premier ministre, car

il venait de reconnaître le jeune berger qu'il avait envoyé à la mort.

— Mais c'est votre gendre, sire, lui répondit le ministre. Vous m'aviez envoyé un ordre pour célébrer le mariage avant votre retour.

Le roi demanda à voir sa lettre. Le premier ministre la tira aussitôt de sa poche et la lui montra.

Très étonné, le roi la lut et la relut plusieurs fois. Enfin il murmura :

— Ce qui est écrit par le destin ne peut pas s'effacer ! Il embrassa alors sa fille et son gendre et s'excusa de ne leur avoir pas encore envoyé son cadeau de mariage.



Le roi et le tisserand

conte arménien



Il y avait une fois un roi. Un jour qu'il était assis sur son trône, le messenger d'un autre roi vint le trouver. Sans proférer une seule parole – peut-être parce qu'il était muet ou ne parlait qu'une langue étrangère que personne ne pouvait comprendre – le messenger tira un morceau de craie de sa poche et décrivit un cercle autour du trône. Puis il s'éloigna de quelques pas et demeura immobile, les bras croisés, dans l'attitude de quelqu'un qui attend une réponse.

Le roi lui demanda alors ce que tout cela voulait dire. Mais le messenger continua à garder le silence.

Surpris et alarmé, le roi fit appeler tous ses ministres et leur demanda ce que pouvait bien signifier le cercle tracé à la craie autour de son trône par l'étranger.

Les ministres examinèrent attentivement le cercle mais furent incapables de lui fournir la moindre explication.

— Quelle honte ! s'écria le roi indigné. N'y a-t-il donc personne qui puisse m'apprendre ce que cela veut dire ? Allez, consultez tous les sages de mon royaume. Si vous ne trouvez pas un homme qui soit capable de deviner la signification du cercle tracé autour de mon trône, je vous ferai couper à tous la tête !

Affolés, les ministres partirent à la recherche de l'homme le plus intelligent du royaume. Ils parcoururent la capitale et les villages avoisinants, consultèrent des philosophes, frappèrent à toutes les portes, mais personne ne put leur expliquer ce que désirait le mystérieux messenger.

Ils se frottaient déjà le cou du bout des doigts en songeant amèrement à la menace du roi quand ils aperçurent une maisonnette solitaire au milieu d'un champ. Ils jetèrent alors un coup d'œil à l'intérieur par acquit de conscience. Ils virent une pièce vide avec un berceau qui se balançait tout seul.

— Comment se fait-il que ce berceau se balance tout seul ? s'étonnèrent les ministres.

Ils passèrent dans la chambre voisine et aperçurent un autre berceau qui se balançait comme le premier sans le secours de personne.

De plus en plus étonnés, les ministres montèrent sur le toit. Là, ils virent des graines de blé qui séchaient au soleil. Des oiseaux voltigeaient autour mais n'osaient pas s'approcher pour becqueter les graines car un roseau fixé sur le toit se balançait de tous les côtés et leur faisait peur.

— Comment se fait-il que ce roseau s'agite ? s'étonnèrent les ministres. Le vent ne souffle pas et pas une branche, pas une feuille ne bouge sur les arbres qui se trouvent à côté de la maison.

Ils descendirent du toit et découvrirent une troisième chambre. Un tisserand travaillait dans cette pièce, assis devant son métier.

— Que se passe-t-il donc dans ta maison ? lui demandèrent les envoyés du roi. Pourquoi les berceaux se balancent-ils tout seuls dans des chambres vides ? Pourquoi le roseau s'agite-t-il sur ton toit malgré l'absence du vent ?

— Il n'y a rien d'étonnant à cela, répondit le tisserand. C'est moi qui fais toutes ces choses.

— Est-ce que tu te moques de nous ? s'écrièrent les ministres. Comment peux-tu faire tout cela en restant assis dans cette pièce ?

— Il n'y a rien de plus simple, dit le tisserand. J'ai attaché trois fils à mon métier à tisser. L'extrémité de l'un est fixée au premier berceau, l'extrémité d'un autre au second berceau et l'extrémité du troisième au roseau sur le toit. Lorsque je tisse, les fils bougent sans cesse et mettent en mouvement les berceaux et le roseau.

Incrédules, les ministres examinèrent le métier du tisserand et constatèrent qu'il y avait, en effet, trois fils qui le reliaient aux berceaux et au roseau.

— Voilà un tisserand qui est aussi intelligent qu'un sage ! s'étonnèrent les ministres. C'est l'homme qu'il nous faut. Viens avec nous chez le roi, tu résoudras, peut-être, le problème qui le tracasse.

— Dites-moi d'abord de quoi il s'agit, demanda le tisserand.

— Le messenger d'un souverain étranger s'est présenté chez notre roi. Il n'a pas dit un seul mot, mais s'est contenté de décrire un cercle à la craie autour du trône. Personne ne peut deviner ce que cela veut dire. Sur l'ordre du roi nous cherchons le sage qui pourra trouver une explication valable. Si tu parviens à percer ce mystère, le roi te

donnera une forte récompense.

Le tisserand resta quelques instants pensif. Puis il prit une poupée, la mit dans sa poche et sortit dans la cour pour faire la chasse à une poule qui s'y promenait.

— Que vas-tu faire de cette poupée et de cette poule ? demandèrent les ministres, de plus en plus étonnés.

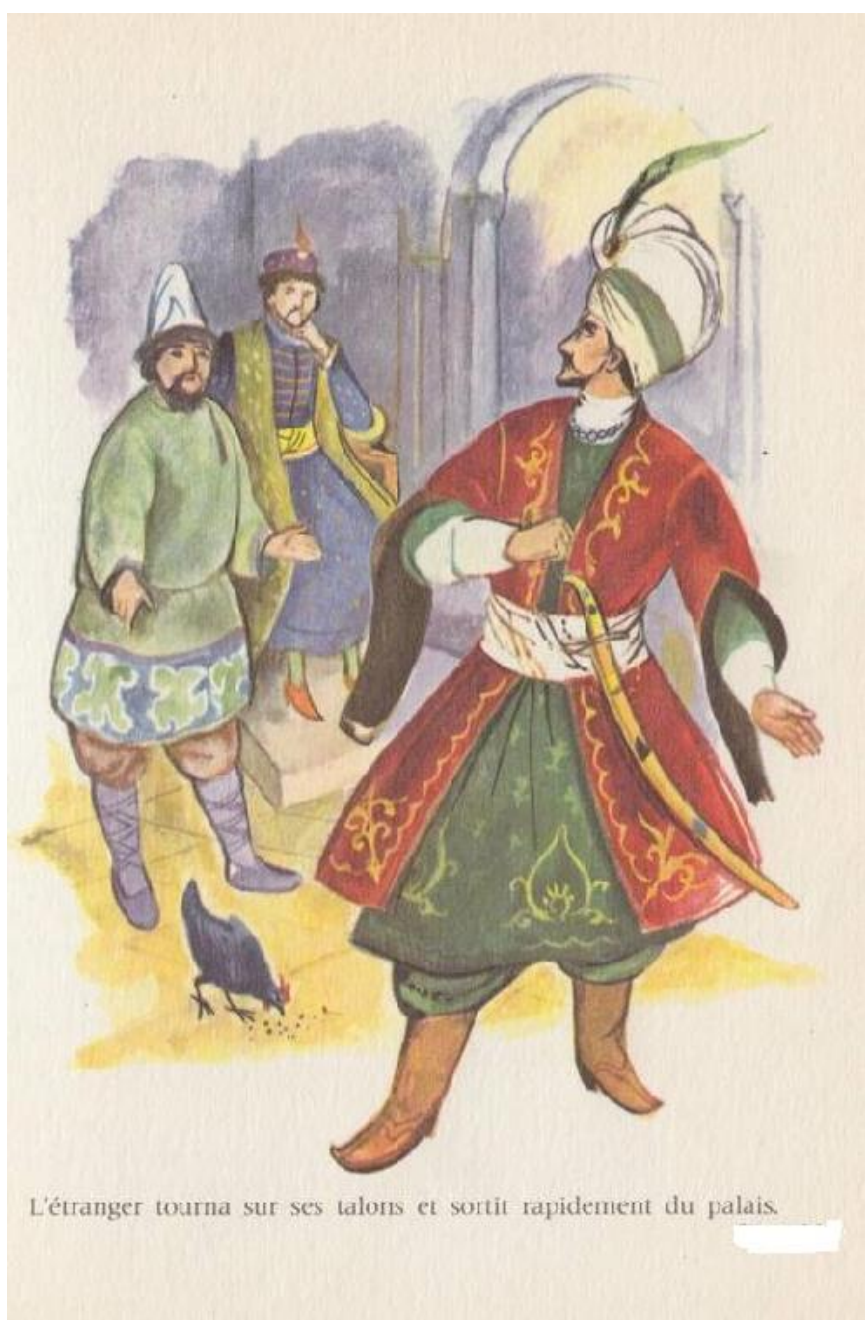
— Elles pourront me servir, répondit le tisserand en mettant la poule dans un panier.

Ils se rendirent alors au palais. Le tisserand salua le roi, regarda le cercle tracé autour de son trône, puis le messenger du souverain étranger, sourit et lança la poupée aux pieds du messenger.

Ce dernier rougit et sans dire un mot sortit de sa poche une poignée de millet qu'il jeta par terre.

Le tisserand sortit en riant sa poule du panier et la posa près du millet. La poule se mit à le becqueter et bientôt il ne resta plus une seule graine sur le plancher.

L'étranger tourna alors sur ses talons et sortit rapidement du palais sans avoir rompu une seule fois le silence.



L'étranger tourna sur ses talons et sortit rapidement du palais.

Le roi et tout son entourage suivirent ce dialogue muet avec le plus vif intérêt, mais sans pouvoir comprendre ce que faisaient les deux hommes.

— Que me voulait-il donc ? demanda le roi au tisserand.

— Il voulait vous annoncer que le roi de son pays a l'intention de vous faire la guerre et peut vous attaquer de tous les côtés à la fois. Il voulait aussi savoir si vous étiez prêt à vous rendre. Voilà la signification du cercle tracé autour de votre trône.

— Je vois, dit le roi. Mais je ne comprends pas, cependant, pourquoi tu as lancé la poupée à ses pieds.

— J'ai voulu lui faire entendre, répondit le tisserand, que nous sommes beaucoup plus forts qu'eux et qu'ils ne pourront pas nous vaincre. — « Vous êtes des enfants par rapport à nous. » — lui ai-je dit. — « Restez à la maison et jouez à la poupée au lieu de songer à nous faire la guerre ! »

— Tu as bien fait, dit le roi. Explique-moi aussi pourquoi il a jeté du millet par terre et pourquoi tu as sorti ta poule du panier.

— C'est fort simple. Il a jeté du millet par terre pour montrer que leur armée est innombrable. J'ai fait manger son millet par ma poule pour lui signifier qu'il ne leur restera pas un guerrier en vie.

— Est-ce que l'étranger a compris tout cela ?

— Sans doute, puisqu'il s'est retiré aussitôt.

Le roi fit de riches présents au tisserand et lui proposa même de rester à ses côtés en qualité de premier ministre.

— Non, merci, sire, répondit le tisserand. Je préfère vaquer à mes propres affaires. Je voudrais, cependant, que vous sachiez une chose : vos ministres, les gens de votre entourage et les savants du royaume ne sont pas les seuls à avoir de l'intelligence. Il existe dans votre pays beaucoup de gens simples, comme des tisserands, par exemple, qui ne le cèdent à personne en sagesse.

La souris qui cherchait une fiancée pour son fils

conte ossète



Il y avait une fois une souris, une souris pareille à toutes les souris qui vivent au Caucase et, sans aucun doute, un peu partout dans le monde. Son physique n'avait rien d'extraordinaire. Elle avait de petites moustaches, de petites oreilles, qu'elle remuait quand elle était nerveuse, de petits yeux très vifs, quatre jambes assez courtes et une queue mince et très longue.

Comme toute souris digne de ce nom, elle possédait un logis qu'elle avait creusé elle-même au bord d'un champ. Elle y avait installé un lit, fort moelleux d'ailleurs, parce qu'il était fait entièrement avec de la laine dérobée à la grand-mère d'une fillette dont personne ne se rappelle plus le nom. En bonne ménagère, soucieuse de l'avenir, elle s'était constitué un garde-manger rempli de graines volées au moulin voisin et de noisettes provenant de différents endroits.

Un jour, la souris eut un fils. C'est là que commence notre histoire.

Dès ses premiers pas, le petit souriceau reçut une éducation exemplaire. La souris lui apprit rapidement à courir, à manger, à ronger, à danser la ronde nocturne des souris et à éviter les griffes du chat.

Bientôt toutes les souris du voisinage déclarèrent que le souriceau n'avait pas son égal dans la tribu de ces nobles rongeurs. Ecoutez plutôt ce qu'elles disaient de lui. Je vous rapporte leurs paroles telles qu'on me les a rapportées à moi-même :

— C'est le plus brave souriceau de l'Ossète ! proclamait une souris.
— Non, de tout le Caucase ! se récriait une autre.
— Il a toutes les qualités ! s'extasiait une troisième.
— Qu'il est svelte, qu'il est gracieux ! s'exclamait une quatrième.
— Quelle intelligence, quelle modestie ! s'étonnait une cinquième.
— Aucun de nous ne possède son flair ! renchérisait une sixième. Il est le premier à s'apercevoir de l'approche du chat.

— Quel travailleur ! s'écriait une septième. L'autre jour je n'ai pas eu le temps de me retourner qu'il avait déjà rongé l'osier d'un panier et prélevé une quantité de froment qui suffirait à nourrir trois souriceaux pendant l'hiver.

Enfin une huitième souris raconta le dernier exploit du petit héros.

— Une poule se promenait dans la cour avec ses poussins. Le souriceau lança une graine à ces derniers en les appelant comme le font les hommes en pareille circonstance : « Tsip ! tsip ! tsip ! » Tout près de là un chat se léchait les pattes. À peine un des poussins se fut-il approché de la graine que le souriceau se jeta sur lui et l'emporta dans son trou. Ni la poule ni le chat n'eurent le temps d'intervenir.

Toutes ces louanges coulaient comme du miel dans les oreilles de la maman-souris. Aussi devint-elle de plus en plus fière de son fils.

Le souriceau grandissait rapidement – car les souris grandissent beaucoup plus vite que les hommes – et il vint enfin un jour où la question de lui trouver une fiancée se posa tout naturellement. Toutes les souris du voisinage firent savoir alors qu'elles seraient heureuses de lui donner leurs filles en mariage. Mais sa maman visait plus haut, beaucoup plus haut...

Chez les souris, tout comme chez les hommes, il est flatteur de se voir allié au plus riche, au plus fort, au plus illustre. Aussi maman-souris décida-t-elle de s'apparenter au soleil en mariant son fils chéri à la fille de celui-ci. On disait que personne n'est plus fort que le soleil. En hiver tout gèle, le froid paralyse les rivières ; tout ce qui vit sur terre meurt ou se cache. Mais au printemps, il suffit que le soleil réchauffe la terre du haut des cieux pour que les entraves de glace se brisent et que les eaux coulent, pour que tout se réveille à la vie et que les fleurs envahissent les champs.

Maman-souris alla donc trouver le soleil. J'ignore par quelle route elle était passée et combien de temps avait duré son voyage, je sais seulement qu'elle parvint jusqu'au soleil et qu'ils se parlèrent en ces termes :

— Salut, astre du jour, le plus beau et le plus fort de l'univers ! dit la souris en essuyant les gouttes de sueur qui ruisselaient sur son museau car il faisait très chaud à proximité du soleil.

— Salut, astucieuse souris. Sois la bienvenue ! Quel bon vent t'amène ?

— J'ai un fils. Il est très beau et très intelligent. Il est temps de le marier. Dans le royaume des souris tout le monde nous propose des fiancées, mais je n'accepte pas. Je cherche pour mon fils la fille du plus fort. On dit qu'il n'existe personne qui soit plus fort que toi. Je te demande donc d'accorder la main de ta fille à mon fils et de l'accepter pour gendre. Je puis t'assurer que tu ne le regretteras point.

— Il est vrai que je suis fort, répondit le soleil, mais il existe quelqu'un de plus fort que moi.

— Qui donc ?

— Le brouillard.

— Comment cela ? s'étonna la souris, tandis que sa queue se dressait dans l'air sous la forme d'un point d'interrogation.

— Le brouillard se couche entre moi et la terre et je ne parviens même pas à voir mes enfants.

— Adieu, mon fils n'est point pour ta fille ! s'écria la souris.

— Adieu, astucieuse souris, dit le soleil en secouant sa crinière dorée, je te souhaite d'avoir plus de chance ailleurs.

La souris se rendit chez le brouillard.

— Salut, ô divin brouillard. Je veux marier mon fils. Tout le monde reconnaît ses qualités exceptionnelles. Accorde-lui la main de ta fille. Je pensais le marier à la fille du soleil croyant qu'il était le plus fort de tous, mais le soleil m'a dit que tu étais plus fort que lui. En effet, c'est grâce à toi que nous vivons sur terre. Si tu n'existais pas nous serions tous morts de soif !

— Je ne voudrais pas te décevoir, répondit le brouillard, mais je ne me sens pas aussi fort que tu le dis. Il est possible que je porte ombrage au soleil, cependant il y a quelqu'un qui est plus fort que moi.

— Qui est-ce ?

— Le vent est plus fort que moi. Quand il se met à souffler, il me chasse où bon lui semble. Il joue avec moi comme avec un vulgaire ballon. Tantôt il me précipite sur les rochers et me déchire en lambeaux et tantôt il me fait courir à perdre haleine d'un bout à l'autre de l'horizon.

— Je te remercie pour ta franchise. Adieu !

— Adieu et bon voyage !

La souris quitta le triste brouillard et essaya de s'approcher du vent. La chose n'était pas facile à faire car tout reculait devant lui. Elle dut s'agripper à toutes les aspérités du sol pour ne point être balayée sur son passage. — « Enfin, voilà quelqu'un dont on sent vraiment la force », pensa la souris.

— Bonjour, ô vent, roi de l'espace. Accorde la main de ta fille à mon fils dont tout le monde chante les vertus. On dit qu'il n'y a personne qui soit plus fort que toi. Le soleil m'avait dit que c'était le brouillard,

mais le brouillard m'a avoué que c'est toi le plus fort. Je le savais, d'ailleurs, moi-même. Si le soleil est trop chaud tu amènes les nuages et provoques la pluie. Le soleil disparaît alors pour longtemps. C'est grâce à toi que les hommes mangent ici-bas leur pain quotidien car c'est toi qui fais tourner les ailes du moulin. Le moulin fait moudre les graines et produit la farine dont je reçois, d'ailleurs, une partie. C'est toi qui fais marcher les navires en soufflant dans leurs voiles. Mais lorsque tu te fâches, tu es capable de déraciner les arbres et de provoquer les tempêtes.

— On voit que tu sais tourner un compliment aussi bien que je fais tourner les ailes d'un moulin, souffla le vent. Il existe pourtant quelqu'un qui est plus fort que moi.

— Plus fort que toi ?

— Oui, c'est le bœuf.

— Le bœuf ? s'étonna la souris tandis que sa queue se dressait sous la forme d'un point d'exclamation.

— Parfaitement, le bœuf. Il broute paisiblement les herbes dans un champ sans faire attention à moi. J'ai beau souffler, il ne bouge même pas le bout de sa queue. Pour lui une mouche est plus importante que moi !

La souris quitta le vent et alla chercher le bœuf. Elle le trouva au milieu d'un pré en train de brouter tranquillement une herbe soyeuse.

— Je veux marier mon fils à la fille du plus fort, lui dit la souris. C'est pourquoi je suis venue à toi. J'avais visité le soleil qui me déclara que le brouillard est plus fort que lui. Le brouillard avoua être plus faible que le vent. Mais ce dernier vient de me dire que c'est toi le plus fort. En effet, n'est-ce point grâce à ta force que les hommes labourent la terre, transportent le bois, construisent leurs maisons...

Le bœuf redressa son cou puissant et regarda la souris de ses yeux candides :

— Tu me fais trop d'honneur, ma mie. Il me semble pourtant que tu exagères mes mérites. Il est vrai que j'ai beaucoup de force, mais tu te trompes en disant que je suis le plus fort.

— Qui donc serait plus fort que toi ?

— C'est la charrue. Quand on laboure la terre il faut six bœufs aussi forts que moi pour la tirer. Quelques jours plus tard notre peau commence à s'arracher par lambeaux sous le joug et nous avons mal, très mal au cou. Heureusement qu'on nous le frotte parfois avec de la graisse de mouton qui adoucit la douleur. Puisse ton ennemi n'avoir pas aussi mal au cou que moi quand je tire la charrue.

— Toi non plus tu ne fais pas mon affaire, dit la souris. Je te salue !

— Que ta route ne soit qu'un doux tapis ! lui souhaita le bœuf en guise d'adieu. Puis il enfonça nonchalamment sa tête dans l'herbe tout en chassant du bout de sa queue une mouche importune.

Non loin de là la souris découvrit la charrue. Elle se reposait sur le bord du chemin.

— Bonjour, divine charrue, dit la souris en s'approchant respectueusement sur la pointe des pieds. Je veux marier mon fils à la fille du plus fort. Or il semble que tu sois la plus forte. Accorde-lui la main de ta fille.

— En effet, je suis très forte, dit la charrue avec fierté. Au printemps et en automne je retourne la face de la terre. Il n'existe pas d'endroit, si ce n'est sur les cimes des montagnes, où ne puisse s'enfoncer mon soc. J'ai tout labouré, transformé en champs fertiles, même les versants des collines et les ravins profonds. J'apporte l'abondance au monde entier. Il n'y a pas un homme sur terre qui ne connaisse ma valeur. Que de chants ont été déjà composés en mon honneur ! C'est grâce à moi que les grainiers et les entrepôts regorgent de blé. Tu dois en savoir quelque chose, toi qui es une cliente fidèle de ces endroits. Je serais cependant une menteuse si je te disais que je suis la plus forte de tous.

— Est-il possible qu'il existe encore quelqu'un de plus fort que toi ? s'écria la souris.

— Eh bien, je t'ai parlé de mes mérites. Il serait juste de te faire part aussi de mes faiblesses. Six forts bœufs me tirent à travers champs. La terre labourée se retourne et met à nu les couches inférieures. Mais quand nous labourons un champ recouvert de mauvaises herbes, elles me plongent dans la gorge et je trébuche à chaque pas. Malgré cela, j'arrive à tracer sur la terre défraîchie des sillons parallèles. Soudain une racine se dresse sur mon chemin et c'est la catastrophe ! Je ne puis plus faire un pas, je reste immobilisée, clouée sur place par cette racine malencontreuse. Si j'avais été la plus forte, une racine émergeant du sol aurait-elle pu briser mon élan ?

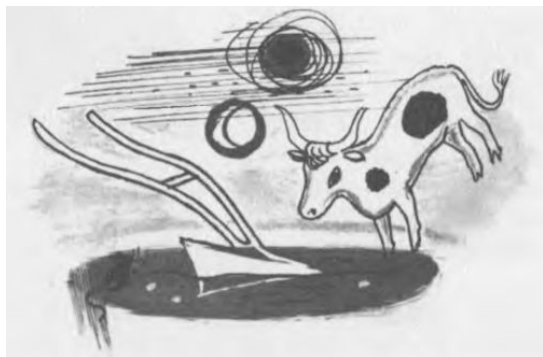
La souris abandonna la charrue sur le bord du chemin et s'en alla toute pensive en se grattant l'oreille avec le bout de sa queue. Elle était très émue.

« Ainsi donc, se disait-elle, pendant qu'on cherche celui qui est le plus fort, on n'a pas idée de sa propre force. — Qui aurait pu le croire ? Le soleil est très fort, mais le brouillard est plus fort que lui. Le vent est plus fort que le brouillard, tandis que le bœuf est plus fort que le vent. La charrue est plus forte que le bœuf et cependant une simple racine est plus forte que la charrue. En somme, c'est moi, la souris, qui suis la plus forte de tous puisque j'arrive à ronger en un clin d'œil n'importe quelle racine ! »

Étant arrivée à cette surprenante conclusion, maman-souris ne chercha plus la fille du plus fort pour la marier à son fils. Elle rentra chez elle et choisit une fiancée, belle, modeste et intelligente, parmi les jeunes souris de son quartier.

Le mariage fut célébré au clair de lune sur un pré désert. Tout le monde fut invité. On dansa jusqu'au matin. Se tenant par les pattes, les souris exécutèrent leurs rondes les plus endiablées. Quant à celles qui étaient plus portées aux plaisirs de la table, elles furent servies à souhait : lard, fromage, morceaux de ficelle, miettes de savon, noix et noisettes, bougies de toutes grandeurs, lambeaux d'étoffes de toutes sortes et beaucoup d'autres victuailles, sans parler des céréales, contentèrent l'appétit des plus difficiles.

On parla longtemps de ce mariage mémorable et on en parle encore dans certains coins et recoins des caves et des greniers.



Le huitième fils de la veuve

conte ossète



NE pauvre veuve avait sept fils. Ces garçons étaient les plus forts et les plus intelligents du village. Personne ne pouvait rivaliser avec eux dans l'art de tirer à l'arc, de monter à cheval ou de manier l'épée ; personne, non plus, ne savait aussi bien travailler dans les champs ou dans la forêt. Ils grandirent et gagnèrent assez vite la considération de leurs voisins. La chaumière de la pauvre veuve fut bientôt remplacée par une belle maison entourée d'un grand jardin. Grâce à leurs efforts les sept frères parvinrent à acquérir des champs fertiles et un riche bétail. La maison se remplit d'argenterie et de tapis d'Orient.

Les sept frères s'aperçurent un jour qu'ils étaient les plus opulents et les plus forts des habitants du village. Mais si le succès est la récompense du labeur, il est aussi parfois le germe de l'orgueil. Ils déclarèrent donc à leur mère :

— Il n'y a pas un homme qui soit plus fort et plus brave que nous. Nous voudrions mesurer nos forces avec le géant Ouigue qui habite au-delà de la rivière et sème la terreur sur les villages avoisinants.

La mère eut beau les implorer et les supplier de ne point se lancer dans l'aventure, elle eut beau leur rappeler qu'aucun homme n'a pu avoir raison de l'Ouigue et qu'il était présomptueux d'exiger l'impossible parce qu'on réussit en tout, les sept frères ne l'écouterent point et se mirent en route. Ils étaient sûrs de leurs forces.

Chemins faisant ils rencontrèrent des bergers qui gardaient un

troupeau.

— Salut, bergers ! dirent les sept frères. Que votre destinée soit prospère !

— Salut, voyageurs ! répondirent les bergers. Où allez-vous ainsi ?

— Nous voulons traverser la rivière et nous mesurer avec le méchant Ouigue.

— Ne faites pas cela. Beaucoup de gens ont passé la rivière, pas un n'est revenu. Le géant est invincible.

— Il n'est pas dans nos habitudes de tourner bride, se récrièrent les frères avec fierté.

— Bon voyage, mais ne voudriez-vous pas boire du lait pour vous reconforter ? dirent alors les bergers en leur apportant une énorme outre remplie de lait.

« S'ils peuvent boire le contenu de cette outre, ils vaincront le méchant Ouigue, sinon ils courent à leur perte », se dirent les bergers en les observant du coin de l'œil.

Les frères burent à tour de rôle mais n'arrivèrent pas à vider la moitié de l'outre.

Ils se mirent en route et galopèrent encore trois jours et trois nuits. Le quatrième jour ils aperçurent un grand troupeau de chevaux.

— Salut ! dirent-ils aux gardiens. Que votre destinée soit prospère !

— Salut, voyageurs ! répondirent les gardiens de chevaux. Serait-il indiscret de vous demander où vous allez ainsi ?

— Nous voulons passer au-delà de la rivière pour mesurer nos forces avec le méchant Ouigue.

— N'y allez pas. Vous ne serez pas les premiers à traverser la rivière mais, croyez-nous, il n'y a encore personne qui soit revenu de l'autre côté ! Il est encore temps d'éviter le malheur.

— Occupez-vous de vos chevaux au lieu de nous faire la morale ! s'écrièrent les frères agacés.

— Ce n'était qu'un conseil. Faites comme vous l'entendez, courageux voyageurs. Il semble que vous venez de loin car vos chevaux sont fatigués. Comme vous avez encore beaucoup de chemin à faire, voulez-vous attraper sept autres chevaux dans notre troupeau et nous laisser les vôtres ? Vous les reprendrez en revenant.

Les sept frères se regardèrent et acceptèrent la proposition des gardiens. Mais, malgré tous leurs efforts, ils ne parvinrent pas à se saisir d'un seul cheval du troupeau qui fuyait à leur approche. Alors les gardiens attrapèrent eux-mêmes sept chevaux et après les avoir sellés, les donnèrent aux sept frères, tandis que les chevaux fatigués allaient paître dans la prairie.

Quand les frères se furent éloignés les gardiens de chevaux hochèrent tristement la tête : « Ils n'ont pas été capables de saisir un seul cheval dans notre troupeau, comment pourront-ils donc avoir

raison du géant ? »

Les sept frères galopèrent encore trois jours et trois nuits et parvinrent enfin à la rivière au-delà de laquelle s'étendait le vaste domaine du terrible Ouigue.

Pendant ce temps la fille du géant veillait à la tour du château. Dès qu'elle eut aperçu les sept cavaliers elle courut prévenir sa mère.

— Remonte dans la tour, lui dit sa mère, et regarde ce qu'ils font. Si ces cavaliers cherchent à passer la rivière à gué – nous aurons un butin facile, mais s'ils se lancent tout droit vers l'autre rive – ils donneront du fil à retordre à ton père !

— Ils cherchent un gué, dit la fille en revenant quelques instants après.

— Tant mieux, ton père n'aura pas à se fatiguer.

Les sept frères eurent quelque peine à traverser la rivière. La femme de l'Ouigue les attendait déjà à la porte du château.

— Soyez les bienvenus, chers hôtes, leur dit-elle avec un aimable sourire.

— Nous voudrions voir le célèbre Ouigue, répondirent-ils en s'approchant.

— Mon mari est à la chasse et ne rentrera que vers le soir. Donnez-vous la peine d'entrer. Le voyage a dû vous fatiguer.

Elle conduisit les sept frères dans le jardin et les fit asseoir sur un banc.

— En attendant, amusez-vous à lancer des flèches pour faire tomber les pommes et les poires. Elles sont très succulentes.

Puis elle disparut dans le château et se mit à les observer par une fenêtre.

Les frères lancèrent plusieurs flèches pour faire tomber les pommes et les poires, mais leurs flèches restèrent plantées dans les branches sans qu'un seul fruit tombât par terre.

Au coucher du soleil ils entendirent un bruit étrange qui se rapprochait rapidement. C'était le géant Ouigue qui revenait de la chasse. La terre tressaillait chaque fois qu'il y posait le pied. Il traînait une grande quantité de gibier, surtout des cerfs et des biches.

— Soyez les bienvenus, dit-il aux sept frères. Vous ne savez pas à quel point je suis heureux de vous voir.

À la vue du géant les frères se sentirent mal à l'aise et regrettèrent de n'avoir pas écouté les bons conseils qu'on leur avait prodigués au cours de leur voyage.

La femme de l'Ouigue prépara un repas avec une partie du gibier qu'il venait de rapporter. Ouigue mangea la viande et jeta les os aux sept frères qui restèrent affamés. Ayant mangé tout ce qu'il y avait sur la table, il alla se coucher. Il ronflait si fort que les vitres du château tremblaient comme par un jour de tempête. Cela incommoda

tellement les sept frères qu'ils ne purent fermer l'œil de la nuit. Chacun d'eux avait grande envie de fuir mais n'osait pas l'avouer aux six autres.

Le géant se réveilla de bonne heure et s'attaqua aussitôt aux sept frères. Ils n'eurent même pas le temps de résister. Il en fourra deux dans son chapeau, deux dans son sein, deux dans sa poche et plaça le dernier dans sa bouche, sous la langue.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis que les sept frères avaient quitté leur village natal. Leur mère et tous les habitants du village les attendaient en vain. Il fallait pourtant se rendre à l'évidence : malgré leur courage ils n'étaient pas parvenus à vaincre le méchant Ouigue.

La malheureuse veuve se lamentait chaque jour de plus en plus, car elle perdait l'espoir de revoir ses sept fils. À force de pleurer elle était devenue presque aveugle.

Une hirondelle entendit un jour ses lamentations et en eut le cœur navré. Elle vola à tire-d'aile vers la cime de l'Elbrouz, le plus haut sommet du Caucase, où habitait le bon esprit des montagnes et le mit au courant du malheur de la veuve.

L'esprit des montagnes pleura lui-même en entendant le triste récit de l'hirondelle et à cause des larmes qu'il versait un nouveau torrent sillonna les flancs de l'Elbrouz.

— Il faut faire quelque chose pour cette pauvre femme, dit-il. Retourne chez elle et demande-lui si elle a envie d'avoir sept autres fils pareils aux premiers ou bien un seul qui serait aussi fort et courageux que les sept réunis ensemble.

L'hirondelle ne perdit pas un instant pour exécuter l'ordre de l'esprit des montagnes.

— Si j'avais au moins un fils, lui répondit la veuve, j'aurais pu me consoler. Notre famille ne se serait pas éteinte avec moi.

Quelques mois passèrent et un beau matin de printemps en ouvrant sa porte elle vit sur son seuil un tout petit garçon. — « Maman ! » cria-t-il en se jetant dans ses bras. La pauvre femme n'en croyait pas ses yeux. C'était le fils que lui avait promis l'hirondelle. On l'appela dans le village : « Retardataire », parce qu'il était venu au monde beaucoup plus tard que ses sept frères aînés.

La veuve reporta toute son affection sur son nouveau fils. Elle fit tout ce qui était en son pouvoir pour le rendre heureux. Retardataire grandit vite et étonna tout le monde par sa précocité. Il se distinguait par sa force surprenante et sa vive intelligence ; aucun de ses camarades ne pouvait le dépasser à la course ni monter à cheval comme lui ; les meilleurs tireurs à l'arc du village se déclarèrent bientôt vaincus par ce petit jeune homme qui faisait vraiment preuve d'une adresse extraordinaire. Fière de son fils bien-aimé, la veuve semblait rajeunir chaque jour et oubliait les malheurs passés.

Un jour qu'il s'amusa avec ses camarades à tirer à l'arc, Retardataire vit une jeune fille qui allait à la fontaine avec une cruche sur sa tête. Retardataire visa et fit voler la cruche en éclats avec une flèche bien placée. Aussitôt les garçons se dispersèrent de tous les côtés et se cachèrent dans les buissons.

Le lendemain la jeune fille réapparut avec une autre cruche sur sa tête, une cruche plus belle et plus grande que la première. Retardataire visa et fit voler la cruche en éclats. La jeune fille pleura et sans dire un mot retourna tristement chez elle.

Le troisième jour la jeune fille réapparut avec une très belle cruche ornée de dessins et se dirigea de nouveau vers la fontaine. L'espiègle Retardataire parvint cette fois encore à mettre sa cruche en miettes. Alors, furieuse et les larmes aux yeux, la jeune fille se tourna vers lui en s'écriant :

— Je te souhaite d'avoir le sort de tes frères ! Pourquoi ne veux-tu pas me laisser tranquille ? Je suis une fille inoffensive et n'importe qui peut me causer du tort. Si tu es tellement fort et habile, pourquoi perds-tu ton temps à briser des cruches comme un gamin au lieu d'aller venger tes sept frères ?

Retardataire resta cloué sur place, bouleversé par ce qu'il venait d'apprendre. Personne ne lui avait jamais parlé du sort de ses frères. Sa mère avait instamment prié les habitants du village de lui cacher leur triste histoire et le secret fut bien gardé. Il revint alors à grands pas à la maison et demanda à sa mère :

— Où sont mes sept frères ? Que leur est-il advenu ?

— Que le malheur s'abatte sur la tête de celui qui t'en a parlé ! gémit la pauvre femme en détournant la tête.

Mais Retardataire insista tant qu'elle dut lui raconter tout.

— Est-ce que tu as conservé les armures de mon père ? demanda-t-il alors.

— Oui, elles sont au grenier recouvertes d'une épaisse couche de poussière, répondit la malheureuse mère, sentant qu'elle ne pourrait pas convaincre son fils d'abandonner son funeste projet.

— Est-ce que le cheval de mon père vit encore ?

— Oui, mais il est bien vieux, on ne s'en sert plus jamais.

— Merci, je prendrai les armures et le cheval et j'irai trouver ce méchant Ouigue pour lui demander des comptes.

La mère tenta une dernière fois de l'en dissuader.

— N'y va pas, mon fils, le géant est très fort et tu es encore si jeune. Tu es ma dernière consolation et je ne voudrais pas te perdre comme j'ai perdu tes frères aînés.

— Mes frères sont allés chercher le géant parce qu'ils étaient trop sûrs d'eux-mêmes et c'est l'orgueil qui les a perdus, répliqua Retardataire. Moi, je vais le trouver pour lui demander ce qu'il a fait

de mes frères. Ma cause est juste, or la victoire doit finalement revenir à celui qui sert une cause juste.

Puis il monta au grenier, retrouva les armures de son père, les nettoya soigneusement, fourbit les armes et alla chercher le vieux cheval qui finissait mélancoliquement ses jours dans un coin de l'écurie. Le cheval était si sale que Retardataire passa le reste de la journée à le laver. Mais lorsque le lendemain, à la pointe du jour, il traversa le village au galop, les gens ne virent qu'une armure étincelante et un fougueux cheval qui semblait avoir retrouvé sa force et sa jeunesse.

Chemin faisant il rencontra des bergers qui gardaient un troupeau.

— Salut, bergers ! leur dit-il. Que votre destinée soit prospère.

— Salut, jeune homme, répondirent les bergers. Où vas-tu comme ça avec ces armures ? Elles sont un peu lourdes pour toi.

— Je cherche le géant Ouigue.

— Nous avons vu beaucoup de braves, dirent les bergers, qui allèrent au-delà de la rivière pour se mesurer avec le géant mais pas un seul n'est revenu. Ils étaient tous, d'ailleurs, plus âgés que toi. Au lieu de chercher Ouigue tu ferais mieux de rentrer chez ta pauvre mère qui doit être folle d'inquiétude.

— Je vous remercie d'avoir bien voulu prodiguer vos conseils à un garçon de mon âge. Mais comparée à toutes ces vies auxquelles le géant a mis un terme, que signifie ma vie à moi ? Une petite goutte dans un fleuve qui coule.

Surpris par une réponse aussi modeste et qui ne ressemblait en rien aux rodомontades habituelles de ceux qui allaient combattre Ouigue, les bergers offrirent à Retardataire une grande outre remplie de lait.

— Bois, dirent-ils, cela te remontera les forces.

Retardataire les remercia poliment, prit l'outre des deux mains, la souleva malgré son poids et sans détacher les lèvres du goulot en but d'un trait tout le contenu.

Stupéfaits, les bergers le suivaient des yeux. Quand il fut parti, l'un d'eux s'écria avec perplexité :

— C'est le premier qui parvient à vider cette énorme outre de lait ! Est-il possible que ce soit ce jeune homme qui mette un terme aux crimes de l'invincible géant ?

Retardataire galopa trois jours et trois nuits et rencontra un grand troupeau de chevaux.

— Salut ! dit-il aux gardiens. Que vos affaires prospèrent !

— Salut, blanc-bec, répondirent les gardiens de chevaux. Que fais-tu dans ces lointains parages ? Comment tes parents ont-ils pu te laisser partir ?

— Ma mère ne voulait pas que je m'en aille, mais il faut que je le fasse, c'est un devoir sacré.

— Ton premier devoir est de rester sous l'aile maternelle tant que tu n'as pas grandi. Et tout cas, sache bien que si tu continues à chevaucher dans cette direction, tu finiras par arriver jusqu'à la rivière au-delà de laquelle s'étend le domaine du terrible Ouigue. Ce dernier a déjà massacré pas mal d'écervelés trop téméraires pour se jeter dans la gueule du loup. Retourne vite sur tes pas car tu t'es trompé de chemin.

— Je ne me suis point trompé de chemin, répondit Retardataire avec douceur, c'est bien chez le géant Ouigue que je veux aller.

— Soit, si tu veux courir à ta perte – vas-y ! Ton cheval est fatigué, échange-le contre l'un des nôtres, tu le reprendras en revenant.

— Merci de votre offre, je me contenterai du mien. Il n'est pas fatigué et c'est celui de mon père. Mais si c'est pour m'éprouver que vous me proposez d'attraper un cheval dans votre troupeau, je puis satisfaire votre curiosité.

Il se rua vers le troupeau qui déta la aussitôt à son approche et parvint vite à saisir par la crinière un des chevaux. Quoique le cheval se fût cabré et débattu sauvagement pour échapper à sa poigne, Retardataire l'amena de force vers les gardiens et leur cria :

— Voici le cheval que vous me proposiez en échange du mien ! Au revoir et ne vous moquez pas trop des blancs-becs que vous ne connaissez pas !

— Ce jeune homme est capable de tenir tête au méchant Ouigue, se dirent les gardiens de chevaux en le suivant pensivement des yeux.

Après avoir galopé encore trois jours et trois nuits. Retardataire parvint aux bords de la rivière qui marquait la limite du domaine du géant. La fille de ce dernier veillait à la tour du château. Dès qu'elle vit le cavalier, elle courut prévenir sa mère.

— Remonte dans la tour, dit la mère, et regarde ce qu'il fait. S'il cherche à passer la rivière à gué – nous aurons un butin facile, mais s'il se lance tout droit vers l'autre rive – il donnera du fil à retordre à ton père.

— Maman, ce cavalier n'est pas comme les autres, s'écria la fille en revenant quelques instants après. Il fonce à travers la rivière sans chercher le gué. Et pourtant il a l'air si jeune...

La femme de l'Ouigue fronça les sourcils et alla à la rencontre du voyageur.

— Sois le bienvenu, lui dit-elle en ouvrant la porte. Donne-toi la peine d'entrer. Mon mari est à la chasse et ne rentrera que vers le soir. En attendant, repose-toi dans le jardin sur ce banc. Nos arbres sont garnis de pommes et de poires succulentes. Prends celles que tu voudras.

Retardataire regarda les arbres et vit une grande quantité de flèches et même d'épées enfoncées dans les branches entre les pommes et les poires. Il s'approcha alors du poirier et le secoua mais à la place des

poires se furent des armes qui tombèrent sur le sol.

La femme et la fille du géant l'observaient avec inquiétude. Il ne ressemblait pas aux autres visiteurs du château.

Enfin le soir vint et Ouigue rentra de la chasse en traînant des cerfs, des biches et toutes sortes de gibier. On mangea et on alla se coucher.

Le lendemain le géant se leva tôt et s'apprêta à partir à la chasse, mais Retardataire se réveilla en même temps que lui et vint le trouver.

— Tu n'iras point à la chasse aujourd'hui, lui dit-il calmement. Ce n'est pas en vain que je suis venu dans ton château. Dis-moi ce que tu as fait de mes frères ?

— Si tu me manques de respect, mon petit, je t'apprendrai à parler comme il faut ! se fâcha le géant. Sache que d'habitude j'extermine mes hôtes le matin avant d'aller à la chasse. Je fais une exception pour toi parce que tu me parais trop jeune, je ne suis pas un mangeur d'enfants.

— Tu ne partiras pas sans avoir répondu à ma question : qu'as-tu fait de mes frères ?

Les yeux injectés de sang, le terrible Ouigue se jeta sur le fils de la veuve. Une lutte sans merci s'engagea alors devant la porte du château. Saisissant Retardataire par la taille le géant le souleva en l'air et le projeta si fort à terre que le jeune homme s'y enfonça jusqu'aux genoux. Cependant Retardataire parvint à sortir de son trou et se jetant à son tour sur Ouigue l'empoigna, le souleva et le jeta à terre si fort que le géant s'y enfonça aussi jusqu'aux genoux.



Le géant s'enfonce dans la terre jusqu'aux genoux.

Ouigue sortit du trou, se lança sur son jeune adversaire et le projeta avec plus de force encore : Retardataire se trouva enfoncé à mi-corps dans le sol. Mais le jeune homme se dégagea assez vite et reprit cette lutte titanessque qui dura jusqu'au soir. Ses forces se décuplaient car il sentait qu'il servait la bonne cause. Enfin le géant se fatigua. Il avait l'habitude des victoires faciles et il ne lui était jamais arrivé de lutter aussi longtemps. Profitant de la lassitude de son ennemi, Retardataire le souleva très haut et le projeta si fort à terre qu'il s'y enfonça jusqu'aux épaules. Tous les efforts du méchant pour se dégager furent vains. Le jeune homme prit alors le glaive de son père et coupa la tête à celui qui fut la terreur de la contrée durant de longues années.

— Où sont mes frères ? demanda-t-il en se tournant vers la femme de Ouigue. Dis-le vite si tu ne veux pas subir le sort de ton mari !

— Coupe le petit doigt d'Ouigue et tes frères en sortiront.

Retardataire coupa aussitôt le petit doigt du géant et les sept frères en sortirent en se frottant les yeux comme s'ils revenaient d'un long sommeil. Dès qu'ils eurent appris qui était leur sauveur leur joie ne connut pas de bornes.

Après avoir passé la nuit au château les huit frères reprirent le chemin du retour. Mais à mesure qu'ils s'approchaient de leur village natal la joie des frères aînés se ternissait, s'estompait dans un brouillard de honte et de jalousie... Le fait est qu'ils jouissaient de l'estime générale de leurs compatriotes. Or tout l'honneur serait maintenant pour Retardataire qui, tout seul, a pu vaincre le géant et libérer ses sept frères. On se moquerait d'eux jusqu'à la fin de leurs jours. Il n'y avait qu'un moyen d'éviter cette honte : se débarrasser de Retardataire avant d'être revenus au village natal.

À la tombée de la nuit l'aîné des frères dit à Retardataire :

— Nous allons camper dans cette forêt pour passer la nuit. Prends nos chevaux et emmène-les paître dans la prairie.

Dès que Retardataire se fut éloigné les sept frères se mirent à discuter sur le moyen de se débarrasser de lui.

— Il est trop fort pour que nous puissions l'anéantir par la force, chuchota l'un d'eux.

— Il faut le prendre par la ruse, murmura un autre.

— J'ai un plan, dit l'aîné. Creusons un trou si profond qu'aucun homme ne puisse en sortir. Nous le recouvrirons d'un manteau. Il se couchera dessus pour dormir et tombera dans le piège.

Les sept frères se mirent aussitôt au travail et creusèrent un puits dont la profondeur était égale à sept hommes placés sur les épaules les uns des autres.

Quand Retardataire revint avec les chevaux, le frère aîné lui dit :

— Tu as bien travaillé. Couche-toi sur ce manteau et dors !

Sans se douter du traquenard qu'on lui tendait, Retardataire voulut

s'étendre sur le manteau et tomba aussitôt dans le trou. Alors les sept frères prirent la terre qu'ils avaient enlevée pour creuser le puits et se mirent à la jeter sur la tête du malheureux afin de l'enterrer vivant.

Le lendemain les sept frères, les sept fraticides, revinrent à leur village natal.

En les voyant la mère faillit mourir de joie. Elle oublia même Retardataire tellement elle était heureuse de retrouver ses sept fils. Ces derniers se vantèrent d'avoir exterminé le géant Ouigue et tout le monde ne parla plus que de leur bravoure. On décida d'organiser en leur honneur une grande fête à laquelle prendraient part tous les habitants du village.

Pendant ce temps le cheval de Retardataire se lamentait au bord du puits où on avait enterré son maître. Il exhalait sa plainte par un hennissement si triste, si plaintif que l'égoïste renard dont la tanière se trouvait dans le voisinage accourut avec empressement à son appel.

— Aide-moi, renard ! dit le cheval.

— Que puis-je faire pour toi ?

— Mon cavalier est tombé dans ce trou et ses méchants frères l'ont recouvert de terre. Creuse la terre tant que tu pourras ! Je te payerai pour ton travail.

— Que peux-tu m'offrir ?

— Une de mes jambes, répondit le noble animal.

Le renard se mit à creuser la terre. Il s'arrêta enfin exténué et se coucha au bord de la fosse dont les trois quarts étaient encore comblés.

— Prends ma jambe, tu as bien travaillé, dit le généreux cheval.

— Je n'en veux pas, garde-la pour ton maître. Ta fidélité est vraiment touchante, répondit le renard en s'endormant de fatigue.

— Que se passe-t-il ici ? dit tout à coup un loup en examinant avec des yeux avides le renard et le cheval.

— Aide-moi, loup, et je te payerai.

— Que peux-tu m'offrir ?

— Une de mes jambes.

— Tu me la donnes de plein gré ? s'étonna le loup. Mais quelle est la raison de ce sacrifice ?

Le cheval le mit au courant de la mésaventure de son maître. Sans dire un mot le loup s'attela à la tâche et creusa la terre jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent. Cependant la moitié de la fosse était encore comblée.

— Prends ma jambe, tu as bien travaillé, dit le cheval.

— Garde-la, brave cheval. On ne m'a jamais donné l'occasion de faire un bienfait, permets-moi d'oublier que je suis un loup, répondit le loup en s'endormant de fatigue au bord de la fosse.

Le cheval de Retardataire se mit à hennir de plus belle et attira

bientôt l'attention d'un ours.

— Pourquoi hennis-tu si plaintivement ? demanda l'ours en regardant avec étonnement le renard et le loup qui gisaient sur le sol. Ces messieurs se sont-ils trouvés mal ?

— Ce n'est point à cause d'eux que je hennis, ce n'est point eux qui ont besoin de secours, mais mon maître !

Et le cheval le mit au courant de tout ce qui s'était passé.

— Si tu veux bien m'aider je te donnerai une de mes jambes, conclut-il son triste récit.

— Le renard et le loup n'ont pas voulu te priver de tes jambes, penses-tu qu'un ours le fera ?

Il entra dans la fosse et continua à creuser avec ses larges pattes qui semblaient s'être transformées en pelles. Il parvint enfin à vider le puits et à débarrasser Retardataire de la terre qui le recouvrait. Le jeune homme soupira avec soulagement, mais comment pouvait-il sortir d'une fosse aussi profonde ?

Cependant l'ours, terrassé par la fatigue, s'écroula à côté du renard et du loup et s'endormit d'un sommeil de plomb.

Le cheval piaffait de joie et d'impatience en revoyant son maître : il restait à le sortir du trou. Il aperçut alors un aigle qui tournait en rond au-dessus de leurs têtes, intrigué par ce qui se passait.

— Aigle, aide-moi à sortir mon maître du puits, implora le cheval. Je te payerai pour ton travail.

— Que peux-tu m'offrir ?

— Mes yeux, dit le généreux cheval.

L'aigle fonça dans le trou, saisit Retardataire avec ses serres crochues et l'éleva jusqu'au niveau du sol.

— Garde tes yeux pour ton maître, dit le roi des oiseaux. Je ne peux pas t'empêcher de le voir, toi qui l'as sauvé d'une mort si cruelle !

Retardataire remercia longuement le renard, le loup, l'ours et l'aigle pour la part qu'ils avaient prise dans son sauvetage et déclara que les bêtes étaient souvent plus gentilles et moins perfides que les hommes. Puis il monta sur son fidèle coursier et galopa d'un trait jusqu'à son village natal.

Quand il s'approcha de la maison de sa mère, il entendit de la musique et des cris de joie, il vit beaucoup de gens qui dansaient en riant. Puis il aperçut ses sept frères aînés qui, sur le seuil de la maison, recevaient les félicitations de la population pour avoir exterminé le terrible géant Ouigue.

Retardataire se jeta dans les bras de sa mère. On l'entoura, on lui demanda ce qui lui était arrivé. Les sept frères firent semblant de ne l'avoir jamais vu. Il raconta alors comment les choses s'étaient passées.

— Il ment, ce morveux ! s'écrièrent les sept frères. Comment a-t-il pu vaincre à lui tout seul le géant quant à nous sept ensemble nous

eûmes de la peine à triompher de lui !

— J'en appelle au jugement de Dieu, dit Retardataire. Je vais lancer cette flèche dans l'air au-dessus de moi. Si je mens – qu'elle revienne et me tue sur place, si ce sont eux qui mentent – qu'elle se divise en sept flèches meurtrières qui retomberont pour châtier les coupables.

Il banda alors son arc et visa le ciel. Tous les regards se portèrent avec anxiété vers la flèche. Un grand silence s'établit.

— J'en appelle au jugement de Dieu, répéta Retardataire sans se presser. Il promena alors un regard sévère sur ses frères qui se sentaient déjà fort mal à l'aise.

— Sept flèches meurtrières retomberont comme la foudre pour châtier les coupables, répéta-t-il encore une fois d'une voix sépulcrale. Je compte jusqu'à sept : un... deux... trois... quatre... cinq... six... sept !

Pendant qu'il comptait avec une lenteur calculée les nerfs de ses frères se tendaient, prêts à craquer. Enfin la flèche partit à la verticale et se perdit dans les nuages. Tout à coup une chose étonnante se produisit. À peine la flèche avait-elle percé les premiers nuages que les sept frères se jetaient dans la foule pour se cacher. Ils rampèrent entre les jambes des gens, s'accroupirent ou se couchèrent par terre en se protégeant la tête avec leurs bras.

Aucune flèche ne retomba du ciel, mais tout le monde comprit qui avait dit la vérité et qui avait menti. La foule voulut lyncher les sept frères dont les âmes étaient aussi noires qu'une nuit sans étoiles.

— Non, s'écria Retardataire, laissez-les ! Si on a tenté d'assassiner un homme, ce n'est pas une raison pour que sept autres soient tués à cause de lui. Je propose de les bannir de ce village. Le souvenir de leur crime et de leur lâcheté et la réprobation des hommes dont ils ont toujours glané les louanges seront pour eux un châtiment pire que la mort.

On suivit le sage conseil de Retardataire et les sept frères furent bannis du village sous les huées de tous ses habitants. Même leur mère, profondément indignée par tout ce qu'elle venait d'apprendre, ne voulut pas desserrer les dents pour leur dire adieu.

La fête reprit de plus belle et cette fois-là on célébra la gloire du véritable vainqueur du géant Ouigue. Retardataire dansa comme les autres, mais il dansa surtout avec la jeune fille dont il avait à trois reprises brisé la cruche et qui fut la première à lui parler de ses frères aînés. Il paraît qu'ils se marièrent par la suite, mais ceci est un autre conte...



Le bien le plus précieux

légende ossète



ANS un petit village perdu dans la vallée de la Grande Liakhva vivaient deux amis. Chaque fois qu'ils se rencontraient ils se mettaient à discuter car ils n'avaient pas les mêmes goûts ni les mêmes idées. Un sujet de discussion leur tenait beaucoup à cœur.

— Si j'avais cent juments, disait le premier, j'aurais été l'homme le plus heureux du monde !

— Et moi, disait le second, si je possédais cent amis j'aurais été l'homme le plus heureux de la terre !

— Non, répliquait le premier, il vaut mieux avoir des juments !

— Non, répétait le second, il est préférable d'avoir des amis !

Une fois ils discutèrent assez longtemps pour savoir ce qui était le plus précieux pour un homme : avoir cent juments ou avoir cent amis ? Finalement, pour trancher la question, ils prirent la décision suivante : tous les deux se mettraient en route ; l'amateur des juments rassemblerait des juments et le chercheur d'amis collectionnerait des amis.

Ils se mirent donc bravement en route pour rechercher ce qui leur semblait être le plus important au monde. Nous ignorons combien de temps dura le voyage de chacun d'eux et par quels pays ils passèrent. Nous savons seulement qu'un beau jour ils se retrouvèrent dans leur village natal.

— Eh bien, demanda le premier à son ami, es-tu content de ton voyage ?

— Je le suis, répondit l'autre. J'ai réussi à trouver quatre-vingt-dix-neuf amis ! Et toi ?

— Moi aussi, car je possède maintenant quatre-vingt-dix-neuf juments.

— S'il ne te manque qu'une seule jument, dit son ami, permets-moi de t'offrir la mienne. C'est la plus belle et la plus rapide du village.

— Merci ! Et moi, je serai ton plus fidèle ami !

— C'est parfait. Je possède à présent cent amis. Ne suis-je pas heureux ?

— Et moi, je possède cent juments ! Qui est plus heureux que moi ?

À sa mère, le premier jeune homme dit :

— Ce n'est pas en vain que j'ai voyagé si longtemps. Regarde les belles juments que je t'amène. Bientôt nous serons plus riches encore car mes juments auront des poulains et dans quelques années je posséderai le plus grand troupeau de chevaux de toute l'Ossétie ! N'est-ce point le vrai bonheur ?

Sa mère l'écoutait et se réjouissait avec lui.

Le deuxième jeune homme raconta aussi à sa mère ce qu'il avait fait au cours de son voyage et comment il était arrivé à se faire des amis.

— À présent, je suis l'homme le plus heureux de la terre car je possède cent amis, s'écria-t-il en terminant son récit.

Sa mère l'écouta attentivement et puis lui dit d'un ton pensif :

— Tout cela est très bien. Permits-moi cependant de te donner un conseil : avant de te réjouir, assure-toi bien si ce sont de véritables amis.

— Comment le ferai-je ? demanda le fils.

— Monte à cheval et va retrouver tous ceux que tu considères comme tes amis. Dis-leur que tu es dans le malheur et que tu as perdu tous tes biens. Tu apprécieras leur amitié d'après la façon dont ils se comporteront envers toi.

Le jeune homme monta à cheval et alla annoncer à ses amis son faux malheur.

À peine avait-il quitté le village qu'un véritable malheur s'abattit sur la tête du premier jeune homme : au cours de la nuit les brigands de la montagne lui volèrent toutes ses juments. Le matin il se retrouva aussi pauvre qu'il l'avait été avant son long voyage. Il se mit à la recherche de ses juments mais tous ses efforts furent vains. Lorsqu'il demandait aux gens du village si quelqu'un d'entre eux n'avait pas vu les brigands et ses juments, ils lui répondaient avec indifférence :

— Non, nous n'avons rien vu. Nous ne savons rien.

Il revint alors chez lui, la mort dans l'âme, enfouit son visage dans ses mains et murmura en sanglotant :

— Mon bonheur s'est évanoui ! Il m'est apparu un instant comme un rayon de soleil à travers les nuages et a disparu pour toujours. Je suis

l'homme le plus malheureux de la terre.

Le deuxième jeune homme revint au village et dit à sa mère :

— Mes amis sont de véritables amis ! Tu aurais dû voir dans quelle tristesse les avait plongés le récit de mon faux malheur. Chacun s'est mis à m'offrir de l'argent, des habits et des chevaux. Je refusais en disant que je n'avais besoin de rien, mais ils ne voulurent point m'écouter. Vois plutôt toi-même !

La mère regarda par la fenêtre et vit des étrangers qui arrivaient de tous les côtés au village. Certains d'entre eux conduisaient un troupeau, d'autres portaient du pain, de la volaille, d'autres enfin des vêtements et de la vaisselle.

Ils s'approchèrent tous de leur maison et dirent :

— Prenez, prenez tout ! Ne nous faites pas l'injure de refuser.

La mère et le fils remercièrent leurs nombreux amis et les prièrent de remporter tous ces biens car ils n'en avaient point besoin.

— Nous ne sommes pas dans le malheur, dirent-ils. Nous avons voulu seulement éprouver le degré de votre amitié.

Cet aveu ne fâcha point leurs nouveaux amis. Ils leur laissèrent les cadeaux qu'ils venaient d'apporter et s'en allèrent après leur avoir souhaité longue et heureuse vie.

— Tu avais raison, dit la mère à son fils. Ce sont tes véritables amis. Tu peux te considérer comme un homme heureux.

Elle lui raconta alors comment les brigands avaient volé les cent juments de son ami d'enfance.

Le jeune homme n'eut pas un instant d'hésitation. Il donna à son infortuné ami tout ce que ses autres quatre-vingt-dix-neuf amis avaient apporté.

— Ne t'afflige point, lui dit-il, et rappelle-toi bien : quand un homme a un ami, il ne peut pas rester dans le malheur.

— C'est vrai, répondit l'autre. Je vois à présent moi-même qu'il vaut mieux avoir un ami que cent juments et que le bien le plus précieux n'est pas la richesse mais l'amitié. Tu viens de me le prouver par ton exemple !



Le vieux chasseur

conte tcherkesse



Le Caucase est célèbre par ses chasseurs. Il y eut pourtant un chasseur du nom de Kotchou dont la renommée avait surpassé celle de tous les autres. Des rives du Baksan aux bords du Terek, des crêtes de Piatigorsk aux cimes lointaines de Svansk on en parle toujours, car personne, dans aucun village, n'a pu égaler jusqu'à présent son habileté à chasser le cerf, le léopard des montagnes ou le loup-cervier. Kotchou connaissait toutes les tanières des ours, les repères des loups et les nids des aigles. Son œil de lynx ne dédaignait que les lièvres poltrons et les biches sans défense.

Le vieux chasseur escaladait les plus hauts sommets du Caucase, ceux de l'Elbrouz et du Kazbek, qu'un casque blanc recouvre d'une neige éternelle ; il se procurait les fourrures précieuses sur les versants du Machouk et du Bechtaou, au fond des forêts épaisses et des sombres ravins ; les cols les plus abrupts lui étaient familiers, comme les marches de l'escalier dans sa maison natale.

Tel était Kotchou au cœur intrépide et à l'œil perçant.

Mais la vie est ainsi faite : pendant que le vieil homme suivait la bête à la trace, la mort le suivait déjà, pas à pas, prête à l'arrêter sur son chemin.

Les jeunes chasseurs remarquèrent que les pieds du vieux Kotchou s'avançaient avec plus de lenteur et que sa respiration devenait de plus en plus haletante. Ils vinrent donc, un jour, le trouver et lui dirent avec respect :

— Cher Kotchou, tu sais ce que nous ne savons pas. Tu as été là où nous n'avons jamais été. Ton expérience n'a point d'égale. Choisis les plus hardis et les plus forts parmi nous et enseigne-leur tout ce que tu sais !

Alors le vieux Kotchou, comprenant qu'il était temps que la jeune génération héritât de sa longue expérience de chasseur, se choisit une vingtaine d'élèves parmi les plus braves et les plus astucieux. Ils montèrent aussitôt sur de fougueux chevaux et se mirent en route.

Kotchou enseigna à ses jeunes compagnons l'art de guetter les bêtes sauvages, de prédire le temps qu'il fera d'après l'odeur des plantes et le langage des rivières, d'escalader des rochers inabordables et de traverser des gouffres sans fond.

Une fois, à la tombée du jour, lorsque le soleil avait déjà disparu derrière la muraille bleuâtre, hérissée de pics, il leur donna une leçon de tir.

— Regardez cette montagne. Qu'y voyez-vous ?

— Nous ne voyons rien, répondirent les jeunes gens.

— J'y vois trois cerfs, dit Kotchou. Celui de droite nous servira pour le dîner de ce soir. Rappelez-vous bien : je vais viser son œil gauche.

Le vieux chasseur épaula son fusil. Un coup de feu retentit dans les montagnes et se répéta dans le lointain par des échos de plus en plus faibles. Deux cavaliers se lancèrent vers l'endroit indiqué et rapportèrent bientôt la proie. Tout s'était passé comme l'avait prédit Kotchou : le cerf avait été atteint à l'œil gauche.

Chaque jour il leur apprenait quelque chose de nouveau et les conduisait dans des endroits qu'ils n'avaient jamais fréquentés.

— Rappelez-vous bien – leur répétait-il inlassablement – que lorsque la force est impuissante, c'est l'intelligence qui peut nous aider à parvenir à nos fins. Ne l'oubliez jamais : il n'y a rien sur terre qui soit plus fort que l'intelligence.

Les bêtes sauvages fuyaient devant l'intrépide chasseur ; les torrents, les abîmes et les forêts aux arbres entrelacés n'arrivaient pas à l'arrêter ; les foudres du ciel cherchaient en vain à l'intimider. Mais il arriva un jour où le fameux Kotchou, que rien ne pouvait plus étonner s'arrêta surpris embarrassé, presque craintif.

Les cavaliers virent devant eux une étrange colline. Une épaisse fumée noire s'échappait de sa cime comme d'une cheminée, tandis qu'une grotte aux contours édentés semblait s'ouvrir à sa base comme la gueule d'une bête fantastique.

— Je n'ai jamais vu une colline aussi bizarre, balbutia le vieux chasseur. On dirait qu'elle est habitée !

Il s'approcha alors de l'entrée de la caverne et cria :

— Y a-t-il quelqu'un ici ?

— Mais oui, mais oui, il y a quelqu'un. Soyez les bienvenus, chers

hôtes. On vous attendait !

Ces paroles furent prononcées par un énorme éméguène, c'est-à-dire un monstre à dix têtes, dix bras et dix jambes, moitié homme et moitié bête. Une foule d'autres éméguènes, aussi affreux et répugnants que le premier, sortirent à sa suite de la caverne et entourèrent les cavaliers.

Les jeunes gens portèrent aussitôt la main à leurs poignards, prêts à défendre chèrement leur vie, mais le vieux Kotchou les arrêta d'un geste.

— Non, leur dit-il, rengainez vos poignards. Toute résistance est inutile, les forces ne sont pas égales. Voyons d'abord ce qu'ils nous veulent.

Les cavaliers mirent pied à terre et suivirent les éméguènes à l'intérieur de la grande caverne.

Ils virent alors que la colline était creuse et ressemblait à une gigantesque tente conique aux parois rocheuses. Un grand feu était allumé au centre. Au-dessus du feu une chaudière de la taille d'une cabane était suspendue à l'aide de deux énormes poteaux. Des bœufs, des cerfs, des moutons et toutes sortes de gibier cuisaient dans cette immense chaudière.

Le chef des éméguènes invita les chasseurs à table où ils durent prendre place à côté des monstres à dix têtes. L'appétit de ces derniers était cent fois plus grand que celui d'un tigre affamé depuis sept jours. Les éméguènes dévoraient les bœufs et les moutons en entier aussi facilement que nous mangerions une brioche.

Ils employaient des fourches à la place des fourchettes, des épées à la place des couteaux et des barils leur tenaient lieu de verres pour boire leur vin.

Le lendemain le chef des éméguènes dit à Kotchou :

— Nous vous avons régelés hier soir, c'est votre tour aujourd'hui de nous offrir un festin. Si les tables sont vides, c'est vous qui allez cuire dans la chaudière.

Les jeunes chasseurs baissèrent tristement la tête. Où trouver le gibier pour nourrir tant de bouches voraces ?

— Mes enfants, leur dit le vieux Kotchou, nous n'aurons jamais le temps de chasser le gibier qu'ils exigent. Donnons-leur aujourd'hui nos chevaux. Demain, c'est leur tour de nous régaler. Peut-être qu'en deux jours nous trouverons un moyen de nous débarrasser de ces monstres.

Le festin fut très bruyant. Les éméguènes dévorèrent rapidement les vingt-et-un chevaux, ne laissant que leurs queues. Les monstres étaient tellement excités qu'ils sortirent de la caverne dans la plaine pour s'amuser. Leur façon de s'amuser était aussi effrayante que leur façon de manger.

Les éméguènes saisissaient des blocs énormes de rochers et les projetaient en l'air comme un ballon ; arrachaient des chênes avec

leurs racines ; se couchaient au travers d'une rivière pour en dévier le cours. Pendant ces amusements sauvages, la terre tremblait et la bourrasque secouait les arbres.

Les jeunes chasseurs comprirent que Kotchou avait raison : on ne pouvait pas vaincre les émégouènes par la force.

Le jour suivant, ce furent les émégouènes qui préparèrent le repas. De nouveau les tables plièrent sous le poids des bœufs, des cerfs, des moutons et du gibier de toutes sortes. Les chasseurs mangèrent en silence en pensant le cœur serré au lendemain, car le lendemain c'était leur tour de nourrir les monstres et il ne leur restait même pas un poulain à offrir.

Le festin fut suivi, comme la veille, par des amusements féroces devant l'entrée de la caverne. Rochers et arbres arrachés voltigeaient dans l'air, la terre tremblait, un vent impétueux émanait des monstres en délire et chassait les nuages. Même un cœur altier aurait frémi à la vue de ce spectacle.

— Ne perdez pas espoir, dit Kotchou à ses compagnons. S'ils ont la force, nous avons l'intelligence. Je vais m'éloigner maintenant et ne rentrerai que demain matin. Vous leur direz que je suis allé à la chasse.

Le soir tomba, la nuit passa, un jour nouveau commença sa carrière, mais Kotchou n'était pas encore rentré.

— Où est le déjeuner ? demandèrent les émégouènes aux jeunes chasseurs.

— Kotchou est allé à la chasse, répondirent ces derniers. Il vous rapportera bientôt une grande quantité de cerfs. Attendez un peu.

« Si le vieux tarde, nous allons tous périr », pensèrent-ils alors.

Peu de temps après les émégouènes revinrent à la charge.

— Nous avons faim, grondèrent-ils. Où est donc votre fameux chasseur ?

— Patience, il sera bientôt là ! répondirent les jeunes gens, de plus en plus anxieux.

Kotchou ne venait toujours pas. Chassait-il ? Cherchait-il un expédient pour se débarrasser des émégouènes ? Imaginait-il quelque chose ? Ou était-il parti en les abandonnant à leur triste sort ?

Ces pensées rongeaient les malheureux chasseurs qui voyaient grandir l'impatience des monstres.

— Eh bien, dirent enfin ces derniers, le vieux Kotchou s'est moqué de vous. C'est un grand malin. Il a pris la fuite. Nous avons faim et notre patience est à bout. Si vous n'avez rien à nous offrir, c'est vous qui allez cuire dans la chaudière. Pour commencer, nous nous contenterons de six d'entre vous.

Les jeunes gens ne savaient comment se tirer d'embarras. Ils avaient beaucoup de courage mais manquaient d'expérience. Ils tirèrent alors

leurs poignards et voulurent se jeter sur les monstres. Mais un vent si violent se leva que les braves tombèrent à la renverse et roulèrent par terre comme des feuilles d'automne. Ce vent était simplement provoqué par le rire énorme des géants à dix têtes.

— Cessez la plaisanterie, cria le chef des éméguènes. Choisissez vite une demi-douzaine d'entre vous, sinon on vous jette tous ensemble dans la chaudière.

Alors six des meilleurs et des plus braves chasseurs firent un pas en avant.

— Pourquoi périr tous ensemble ? dirent-ils à leurs compagnons. — Qu'ils nous mangent d'abord, vous gagnerez ainsi du temps et Kotchou vous sauvera. Il ne doit plus tarder maintenant.

Les éméguènes ficelèrent aussitôt les généreux chasseurs et s'apprêtèrent à les jeter dans la chaudière. Mais à cet instant précis une voix s'éleva à l'entrée de la caverne :

— Arrêtez, arrêtez ! On n'a pas le droit de toucher aux ambassadeurs.

C'était Kotchou. Il s'approcha et dit aux monstres :

— Loin, très loin d'ici, une terrible discussion met aux prises depuis plus de trois ans les habitants d'un grand village. Les gens se disputent et en viennent jusqu'aux coups. Il y a déjà plusieurs blessés et quelques morts. Les anciens du village, perdant tout espoir de réconcilier les villageois, ont déclaré : « Si cette discussion ne prend pas fin, notre village cessera bientôt d'exister car les familles finiront par s'entr'égorger. Il faut envoyer immédiatement une ambassade au grand peuple des éméguènes, connu pour sa sagesse, afin qu'il tranche cette discussion et nous dise qui a tort et qui a raison ». C'est pour cela que nous sommes venus vous trouver.

— Eh bien, parle, raconte ! Quel est le sujet de cette discussion ? s'écrièrent les éméguènes très flattés par le compliment.

— Détachez d'abord mes compagnons, répondit le rusé vieillard, ils font aussi partie de l'ambassade, déléguée par notre village auprès du sage peuple des éméguènes.

Les six chasseurs furent aussitôt libérés de leurs liens et les éméguènes s'assirent en cercle autour de Kotchou pour écouter son histoire.

— Dans un village vivaient trois frères. Ils avaient un bœuf qu'ils attelaient tantôt à une charrette pour transporter du bois, tantôt à une charrue pour labourer la terre. Non loin du village se trouvait un lac. Dans ce lac vivait un énorme poisson. Il était tellement grand que pendant que sa queue s'appuyait contre un bord du lac, sa tête atteignait l'autre bord.

» Les trois frères conduisaient chaque jour leur bœuf à l'abreuvoir. Fort assoiffé après son travail, le bœuf buvait toute l'eau du lac et le

malheureux poisson se débattait sur le fond presque sec en attendant que le lac se remplisse de nouveau. La vie devint bientôt insupportable pour le poisson qui décida d'en finir avec cet état de choses.

» Un jour, lorsque le bœuf commença à vider le lac, l'eau s'agita, de grandes vagues déferlèrent sur le rivage et le poisson irrité réussit à sauter hors du lac. Il avala alors en un clin d'œil le bœuf et ses trois maîtres ».

— Que nous racontes-tu là, vieillard ? s'écria un des émégüènes. Est-il possible que le poisson ait pu avaler un bœuf qui était capable de boire toute l'eau du lac où ce même poisson vivait ?

— Ne m'interromps pas, répondit Kotchou, je n'ai pas terminé mon récit. Tu vas entendre des choses plus étonnantes encore. Le poisson se débattait donc sur le rivage, mécontent d'avoir avalé le bœuf avec les trois frères car ils lui faisaient mal à l'estomac. Tout à coup une terrible bourrasque s'abattit sur la contrée. Les arbres furent arrachés, les rochers mis en miettes, les maisons des villages emportées par le vent. Deux énormes nuages cachèrent le ciel d'un bout à l'autre de l'horizon. En regardant plus attentivement, les gens s'aperçurent que ce n'étaient pas des nuages mais les deux ailes d'un aigle géant. L'aigle fonça sur le poisson et se mit à le dépecer avec son bec d'acier. Il finit par manger le poisson, le bœuf et les trois frères. Il ne resta que l'omoplate du bœuf, mais l'aigle la saisit dans ses serres et l'emporta avec lui.

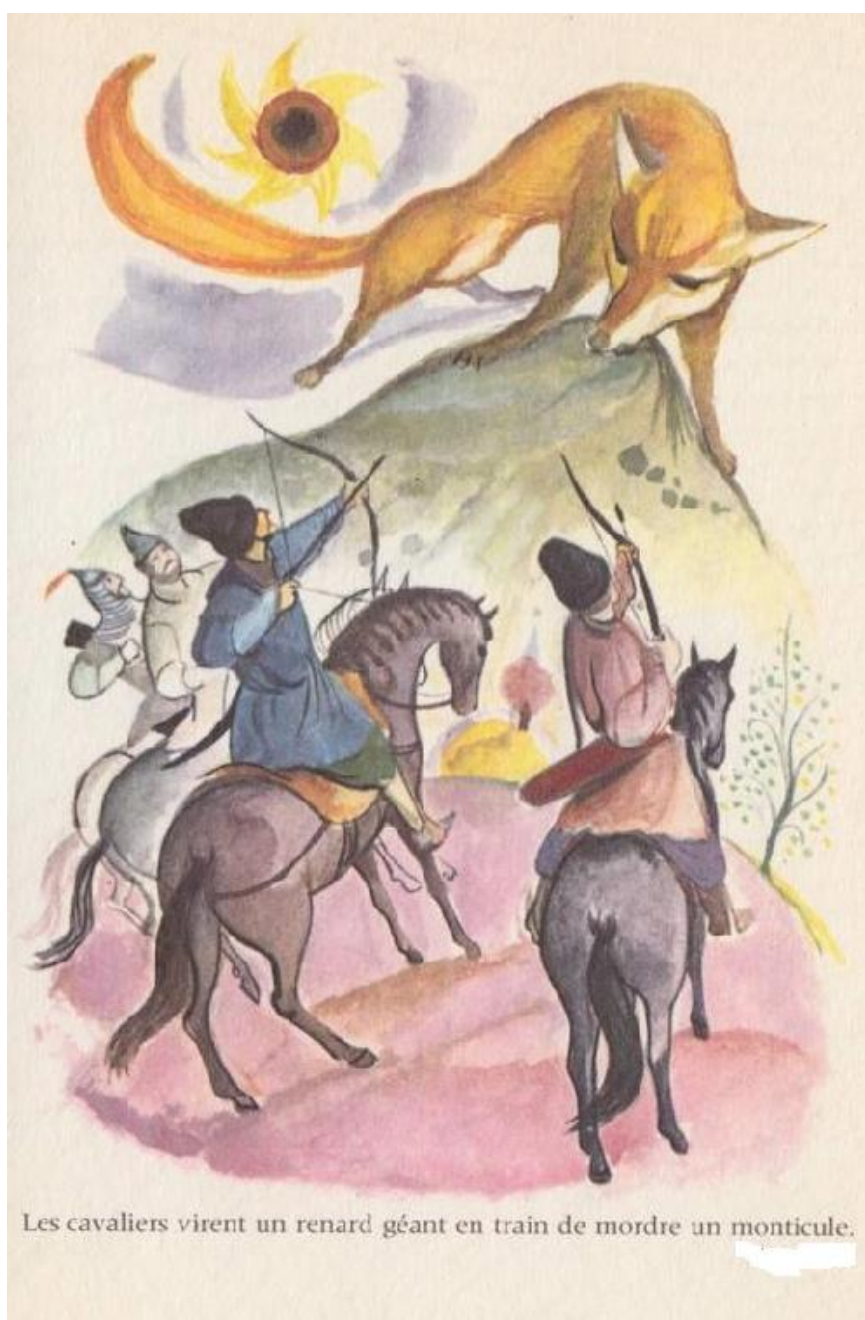
» Voulant se reposer, il avisa une montagne avec deux cimes pointues et alla se percher sur l'une de ces cimes. Comme la montagne bougeait, il se rendit soudain compte que ce n'était pas une montagne mais un bouc géant et les deux cimes – ses deux cornes. Un berger se cachait sous la barbe du bouc à cause du mauvais temps. Quand la pluie cessa, le berger se leva et regarda le ciel. L'aigle eut peur et s'envola en laissant tomber l'omoplate du bœuf, qu'il tenait dans ses serres. Alors le berger sentit qu'un grain de poussière lui était entré dans l'œil. Il frotta son œil mais ne put l'enlever.

» Le soir, il dit à sa sœur : « J'ai quelque chose dans l'œil qui me gêne. Veux-tu voir ce que c'est ? » La sœur du berger examina son œil et ne remarqua rien. – « Il faut appeler les voisins, ils trouveront peut-être ce qui te gêne ». Les voisins – une trentaine de solides paysans – se glissèrent avec des torches sous la paupière du berger et se mirent à chercher. Leurs recherches durèrent assez longtemps. Enfin ils découvrirent que le grain de poussière qui incommodait le berger était une énorme omoplate de bœuf. Mais pour extraire cette dernière de l'œil, il fallut y attacher un câble en acier. Trente paires de chevaux attelés à ce câble parvinrent avec peine à retirer l'omoplate. Le berger l'examina avec surprise et la jeta dans la rivière où elle fut emportée par le courant. Elle échoua bientôt sur un banc de sable et se recouvrit

peu à peu de limon, de gravier et de terre. L'herbe poussa dessus et l'omoplate de bœuf devint ainsi une belle plaine verdoyante. Des années passèrent, un village y fut bâti avec ses rues, ses jardins et ses potagers. Les gens y vécurent heureux et contents de leur sort.

» Un jour, cependant, les habitants de ce village furent très alarmés par un événement qui dépassait leur entendement. Il leur sembla que le soleil ne se levait plus du même côté. Soucieux d'apprendre la cause de ce miracle, ils envoyèrent une troupe de cavaliers armés dans la direction de l'Est où le soleil a l'habitude de se lever. Ils galopèrent douze jours et douze nuits sans remarquer quelque chose d'insolite sur leur chemin, mais le treizième jour une surprise les attendait.

» Les cavaliers virent au bord de la plaine un renard géant en train de mordre un monticule. Le renard, qui est renommé pour sa ruse, avait découvert l'existence de l'omoplate de bœuf enfouie sous la terre. En voulant déterrer l'omoplate pour la ronger, le renard géant l'avait bougée, de sorte que la plaine et le village qui se trouvaient dessus tournèrent enfin du côté opposé, ce qui fit croire aux villageois que le soleil ne se levait plus du même côté ! Comprenant alors la raison de leur malheur, les cavaliers bandèrent leurs arcs et décochèrent une centaine de flèches au renard qui fut alors abattu sur place.



Les cavaliers virent un renard géant en train de mordre un monticule.

» Cent hommes travaillèrent durant trois jours et trois nuits pour enlever la fourrure du renard géant et ne parvinrent qu'à dépouiller un côté de l'animal. Lorsqu'ils essayèrent d'enlever la fourrure de l'autre côté du renard, ils ne réussirent pas à le retourner. Se contentant de la moitié de la fourrure, ils rentrèrent triomphalement au village où ils furent accueillis comme des héros. Avec la fourrure du renard on fit des bonnets pour tous les hommes du village. Il n'y eut qu'un nouveau-né qui n'eut pas sa part.

» La mère du nouveau-né, fort mécontente d'avoir été frustrée de la fourrure, décida sur-le-champ de se la procurer elle-même. Elle prit son bébé et le fuseau avec lequel elle filait sa laine et se dirigea vers l'endroit où gisait le renard.

« Tiens, tiens, – s'étonna-t-elle – cent hommes n'ont pas réussi à le retourner ! »

Sans lâcher le nouveau-né, elle plaça son fuseau sous le corps de l'animal et le retourna d'une seule main. Puis elle dépouilla le renard du reste de la fourrure et revint au village. Elle essaya alors la fourrure sur la tête du bébé et constata qu'il n'y en avait pas assez pour lui faire un bonnet. Cela l'affecta beaucoup mais que pouvait-elle faire : son enfant avait une tête trop grande !

» Eh bien, conclut le vieux Kotchou en regardant les émégüènes, depuis trois ans on discute dans notre village pour savoir qui est le plus fort et le plus grand ? Les uns disent que c'est le poisson car il a avalé le bœuf géant, les autres que c'est l'aigle, ou le bouc, ou le berger ! On discute jour et nuit sans parvenir à un accord. On crie, on se dispute, on en vient jusqu'aux coups. Jugez et soyez nos arbitres : qui est le plus fort et le plus grand ? »

— C'est le bœuf, bien entendu, dit un émégüène. Un grand village a poussé sur l'une de ses omoplates, un village où est né un garçon géant car la moitié de la fourrure du renard n'a pu suffire pour lui faire un bonnet.

— Non, c'est le bouc, s'écria un autre émégüène, car l'aigle qui avait dévoré le poisson avec le bœuf et les frères se posa sur l'une de ses cornes.

— Mais non ! hurla un troisième monstre à dix têtes, c'est le berger qui est le plus grand et le plus fort, puisque l'omoplate du bœuf lui parut être un grain de poussière !

— Ce n'est pas le berger mais le bébé !

— Non, la mère du bébé !

— Le berger, le berger !

— Non, le bouc, le bouc, le bouc !

Les émégüènes criaient de plus en plus fort. Le vieux Kotchou souriait dans sa barbe car ce qu'il attendait ne tarda pas à se produire : les monstres s'empoignèrent avec rage et se mirent à se

battre.

La terre trembla, la poussière monta comme une colonne de fumée noire jusqu'au ciel et éclipsa le soleil. On n'entendait que des cris, des hurlements et des plaintes. Les émégouènes se massacrèrent les uns les autres jusqu'au dernier. Il n'en resta pas un seul en vie.

C'est depuis cette époque qu'il n'existe plus au Caucase de monstres à dix têtes.

Le sage Kotchou et ses vingt compagnons revinrent sains et saufs à leur village natal.

Répondez à présent : qui a été le plus fort ? Qui a vaincu ?



Qui aura le cafetan ?

légende abkhaze



ROIS frères avaient une sœur, une sœur si belle, si belle qu'il était difficile d'en imaginer une pareille.

Craignant qu'on ne l'enlève, les trois frères quittèrent Soukhoun, la capitale de l'Abkhazie où la famille avait habité jusqu'alors, et installèrent leur sœur dans une tour solitaire, élevée sur une haute colline, fort loin de la ville.

Un jour, ils allèrent à la chasse, mais avant de partir ils dirent à leur mère :

— Veille bien sur notre sœur !

— Ne craignez rien, répondit la mère. Personne ne viendra nous la prendre dans cette tour.

Peu de temps après, la mère se rendit à la tour pour nourrir sa fille. En entrant elle oublia de refermer la porte à clé.

Tout à coup un dragon, venu on ne sait d'où, fit irruption dans la tour par la porte entrouverte, saisit la jeune fille dans ses griffes et l'emporta aussi rapidement qu'il était apparu.

La malheureuse mère pleura toutes les larmes de son corps, mais – hélas ! – ce n'est pas avec des larmes qu'on peut arracher une belle jeune fille des griffes d'un méchant dragon. Lorsque ses fils revinrent de la chasse, elle leur dit :

— Mes enfants ! Je sais que vous êtes courageux. Personne dans cette région ne peut vous égaler en bravoure. Dites-moi : que peut faire chacun de vous en cas de malheur ?

— Il n'existe pas au monde de chose que je ne puisse découvrir, dit

l'aîné. Si on cache une aiguille dans un coffre sous sept sceaux au tréfonds de la mer, je la retrouverai et la reprendrai avec tant d'adresse que personne ne pourrait s'en apercevoir !

Le second frère dit :

— Avec mon fusil je peux tuer du premier coup n'importe quel animal qui court et n'importe quel oiseau qui vole !

— Et moi, dit le cadet, je suis si fort et si agile que je suis capable de saisir au vol tout ce qui tombe du ciel, aussi grand et aussi lourd que soit cet objet !

— Bon, je vois que je puis vous raconter notre malheur, dit la mère. Quand j'étais entrée dans la tour pour nourrir votre sœur, un dragon est venu à ma suite et l'a emportée dans ses griffes !

Les trois frères furent très affectés d'apprendre la nouvelle, mais résolurent de se mettre aussitôt à la recherche de leur sœur bien-aimée sans perdre une seconde.

Ils marchèrent longtemps, regardant partout, cherchant de tous côtés. Ils descendirent dans des vallées profondes, ils montèrent sur de hautes montagnes, ils traversèrent des torrents impétueux. Enfin ils arrivèrent jusqu'à une grande forêt. Les faîtes des arbres se perdaient dans les nuages, leurs branches s'entrelaçaient si étroitement qu'il était presque impossible d'entrer dans la forêt.

Le frère aîné – celui qui se vantait de découvrir une aiguille cachée dans un coffre sous sept sceaux au tréfonds de la mer – dit :

— Je sens que le dragon se cache dans cette forêt. Cherchons !

Ils entrèrent dans la forêt et s'avancèrent hardiment. Les arbres se penchaient vers eux et leur griffaient le visage de leurs branches crochues comme les serres d'un oiseau de proie ; les ronces leur écorchaient les mains ; les buissons sauvages s'agrippaient à leurs vêtements ; des herbes rampantes les saisissaient par les pieds. Tout semblait vouloir les arrêter dans cette forêt maudite.

— Le dragon est quelque part par là ! dit l'aîné.

— Comment le sais-tu ? demandèrent ses frères.

— Regardez sous vos pieds. Ne voyez-vous pas les traces de ses griffes ?

Ils suivirent les traces et débouchèrent bientôt sur une clairière. Le spectacle qui s'offrit à leurs yeux leur arracha des larmes.

Un énorme dragon était étendu dans la clairière. Sa queue s'enroulait comme un anneau et au milieu de cet anneau était assise leur sœur. Elle avait la tête penchée et sanglotait, sanglotait, sanglotait... Ses sanglots étaient si tristes qu'ils auraient pu faire fondre le cœur d'une montagne rocheuse, mais ils n'attendrissaient point le méchant dragon. Le méchant dragon se léchait les pattes et faisait sa toilette comme un chat. Il semblait en très bonne humeur et s'étirait agréablement sous le soleil (comment les rayons du soleil

osaient-ils caresser un monstre pareil ?).

Il était vraiment très difficile de s'en approcher pour libérer la malheureuse captive. Le frère aîné imagina alors un stratagème. Il s'approcha du dragon par-derrière et jeta une pierre dans les buissons. Le dragon détourna aussitôt la tête pour comprendre d'où venait le bruit. Le frère aîné n'attendait que ce mouvement. Avec une rapidité surprenante, il sauta par-dessus la queue enroulée du dragon, saisit sa sœur dans ses bras et revint vers ses frères. Ils s'enfuirent alors en se cachant dans la forêt.

L'enlèvement avait été si rapide que le dragon ne s'aperçut pas tout de suite de la disparition de sa prisonnière. Il finit pourtant par la remarquer. Sa surprise fit place à une violente colère. Il poussa des rugissements terribles. Comme il lui était impossible de se déplacer rapidement dans la forêt à cause de sa grande taille et de sa longue queue, il ne se mit pas à la poursuite des fuyards mais déploya ses ailes et s'éleva dans l'air. Il survola la forêt et attendit les trois frères à la sortie. Dès qu'il les eut aperçus, il fonça comme un vautour sur l'aîné, lui arracha sa sœur et s'éleva très haut dans le ciel en tenant sa proie.

— Il n'ira pas loin, dit le second frère, celui qui se vantait d'être le meilleur chasseur de la contrée. Il épaula son fusil, visa le dragon et tira. La balle atteignit le monstre entre les deux yeux. Il poussa un cri de douleur qu'on entendit même au bord de la mer Noire, desserra ses griffes et lâcha sa proie. La jeune fille tomba comme une pierre.

Ce fut le tour du frère cadet de montrer son adresse, lui qui se vantait de pouvoir saisir au vol tout ce qui tombait du ciel. Il sauta en l'air avec l'agilité d'un singe, saisit sa sœur avant qu'elle n'eût touché le sol et la remit sur ses pieds.

Alors les trois frères et leur sœur bien-aimée revinrent tout joyeux à la maison.

Leur mère avait pendant ce temps cousu un magnifique cafetan qu'elle se proposait d'offrir à celui de ses trois fils qui aurait montré le plus d'adresse et de courage dans la lutte contre le dragon.

— Mes enfants, leur dit-elle après avoir embrassé sa fille retrouvée, à qui de vous trois dois-je offrir ce magnifique cafetan ?

— À moi ! s'écria l'aîné. Sans moi mes deux frères n'auraient jamais découvert le repère du dragon. Et si même ils l'avaient trouvé par hasard, ils n'auraient pas pu enlever notre sœur sans que le monstre s'en aperçoive.

— Il est vrai, dit le second frère, que je n'aurais pas pu lutter avec le dragon quand il se trouvait dans la clairière, mais n'est-ce pas moi qui l'ai tué quand il avait emporté notre sœur dans les airs ? Sans moi notre sœur serait encore sa prisonnière. C'est donc à moi que revient ce cafetan.

— Non, dit le cadet, c'est moi qui mérite plus que mes deux frères de recevoir cette récompense, car c'est moi qui ai sauvé notre sœur d'une mort certaine. Elle se serait tuée en tombant du ciel si je ne l'avais pas saisie au vol !

La mère les écouta attentivement et dit :

— Sans toi, mon fils aîné, personne n'aurait découvert le repère du dragon et si même il l'avait trouvé tu étais le seul à pouvoir enlever ma fille sans que le monstre s'en aperçoive. Si tu ne l'avais pas tué, mon second fils, avec ton fusil pendant qu'il emportait ma fille, elle serait encore sa prisonnière. Enfin, mon fils cadet, sans toi elle aurait péri en tombant du ciel. Vous n'avez pu sauver votre sœur que parce que vous avez lutté ensemble. C'est l'union qui fait la force. Il est dommage de couper ce magnifique cafetan en trois morceaux. Je vois qu'il me faudra coudre encore deux cafetans aussi beaux que le premier !



L'ingrat

conte koumyk



Le Daghestan est un petit pays au nord du Caucase. Tout petit qu'il soit, il est habité par plusieurs nationalités. L'une d'entre elles, celle des Koumyks, occupe le nord-est du Daghestan. Les Koumyks vivent surtout dans des villages accrochés aux versants des montagnes, nichés parfois sur des sommets, au milieu des roches escarpées.

Dans l'un de ces villages vivait autrefois le marchand Ismaïl. Fort riche et avare, orgueilleux parce qu'il était très riche, Ismaïl n'aimait personne et personne ne l'aimait, mais beaucoup de gens lui prodiguaient des marques extérieures de respect parce qu'il avait beaucoup d'argent. Et plus on le respectait, plus il témoignait de mépris pour les autres.

Un soir, ce riche marchand eut une aventure étrange. Comme il revenait seul d'un festin, où il avait bu plus de vin que de coutume, il s'égara dans la forêt et tomba de son cheval. S'il était tout simplement tombé par terre, il s'en serait tiré avec une entorse ou une légère blessure, ce qui ne l'aurait pas empêché d'être orgueilleux et de mépriser les autres. Mais Ismaïl tomba dans une fosse profonde, creusée par les chasseurs pour attraper les bêtes féroces.

Il faisait si noir dans cette fosse qu'Ismaïl eut l'impression d'être tombé dans un encrier. Cependant, s'il ne voyait rien, il entendait quelque chose et ce quelque chose – un mélange de grondements et de sifflements – lui fit peur. Oubliant pour quelque temps la dignité qui

sied au plus riche marchand de son village, Ismaïl se hasarda à appeler au secours.

— Au secours ! cria-t-il d'une voix mal assurée, au secours ! Tirez-moi de là ! Je suis tombé dans un trou obscur où il ne fait pas bon rester. Quelqu'un gronde et siffle à côté de moi et cela ne me fait pas plaisir... Tout au contraire !... Au secours, braves gens ! Je vous assure que je ne me plais pas du tout dans cette maudite fosse ! Holà ! quelqu'un !... Mon Dieu, on m'a marché sur le pied ! J'entends un grincement de dents tout prêt de mon oreille ! Va-t-on me manger ?... Au secours, au secours !

À cet instant un paysan traversait le bois pour rentrer au village. Il entendit les cris et les gémissements du marchand mais eut quelque peine à comprendre d'où venaient ces cris, d'autant plus qu'il faisait déjà nuit. Il regardait autour de lui et ne voyait personne. Enfin il faillit tomber lui-même dans la fosse et comprit d'où provenaient ces cris. Il coupa alors la branche d'un arbre, en fit une perche et la plongea dans le trou :

— Holà ! Sors d'ici, toi qui appelle au secours !

Le paysan pensait voir un Koumyk et fut très surpris de voir surgir un renard qui agita sa queue et s'enfuit dans la forêt.

— Je savais que le renard était rusé, se dit-il. J'ignorais pourtant qu'il fût assez malin pour parler le langage des hommes.

Il voulut partir quand il entendit de nouveau les appels désespérés d'Ismaïl.

— Au secours ! Au secours ! Sors-moi de là ! Je suis riche, je te récompenserai pour ta peine !

Le paysan tendit de nouveau la perche et faillit être entraîné dans la fosse par quelqu'un de très lourd qui s'accrochait à la perche et grimpait pesamment vers le bord.

Quels ne furent son effroi et sa surprise lorsqu'il se trouva nez à nez avec un ours. Il voulut s'enfuir lorsque les cris du marchand redoublèrent :

— Au secours ! J'habite dans le village voisin. Je suis un riche marchand et je donnerai beaucoup d'argent à celui qui me tirera de là !

Le paysan se rappela qu'il avait besoin d'argent pour la dot de sa fille et revint vers le bord de la fosse où il plongea la perche pour la troisième fois. Soudain il recula, frappé de terreur. Un énorme serpent venait de monter vers lui. Le serpent secoua la tête et disparut dans l'herbe en un clin d'œil.

— La plaisanterie a assez duré ! s'écria le paysan. On me parle avec une voix humaine et puis c'est toute une ménagerie qui sort de ce trou de l'enfer ! C'est le diable qui s'amuse à mes dépens.

Il voulut s'en aller pour de bon, mais le marchand vociféra de plus

belle :

— Je ne suis pas le diable, je suis Ismaïl, le plus riche marchand du village voisin ! Tire-moi de là et je te récompenserai. Tous les animaux sont partis. Je suis seul dans la fosse.

Le paysan reconnut enfin la voix d'Ismaïl. Tout le monde au village connaissait le riche marchand. Il lui tendit alors la perche et Ismaïl sortit à son tour de la fosse.

Sans regarder son sauveur, le marchand éternua, épousseta ses habits, marmonna des injures incohérentes, puis monta sur son cheval et partit au galop.

Le paysan resta sidéré, abasourdi par l'étrange conduite du marchand. Il revint enfin à la maison et essaya de dormir, mais le sommeil le fuyait. Il pensait à l'ingratitude du riche Ismaïl et à la dot qu'aurait pu avoir sa fille.

Cependant le lendemain fut riche en surprises diverses.

À peine fut-il sorti dans la cour qu'il vit un nombre incalculable de poules, de dindons et d'oies. Le renard, qui les avait attrapés, l'attendait devant la porte.

— Ils sont à toi, dit le renard. C'est pour m'avoir retiré hier de la fosse.

Le paysan tourna la tête et vit dans un autre coin de la cour un grand tas de bois. C'était l'ours qui avait apporté tout ce bois de la forêt.

— C'est pour m'avoir fait sortir de la fosse, dit l'ours en apparaissant à son tour.

Le paysan vit enfin le serpent qui lui tendit un gros diamant.

— Prends-le ! dit le serpent. C'est pour m'avoir sauvé hier soir.

Le paysan prit la pierre précieuse et se mit à la contempler. Elle était si belle, qu'il ne pouvait en détacher les yeux. Quand il leva enfin la tête pour remercier le renard, l'ours et le serpent, tous les trois avaient déjà disparu.

« À présent j'ai de la nourriture et du bois pour toute l'année. Quant au diamant, j'irai le vendre au bazar et avec l'argent qu'il m'aura rapporté je marierai ma fille en lui donnant une dot de princesse ! » pensa le pauvre paysan au comble de la joie.

Il décida de se rendre sur-le-champ chez le plus riche joaillier du bazar.

Le joaillier tomba dans l'extase devant le diamant. Il n'avait jamais vu un diamant d'une telle valeur.

— Misérable ! s'écria-t-il enfin, où as-tu volé cette pierre précieuse ? Avoue ! Aurais-tu assassiné quelqu'un ?

Aux cris poussés par le joaillier des gens accoururent de tous côtés. Personne ne voulut croire que le diamant fut la propriété du paysan. On lui lia les mains derrière le dos et on l'amena par-devant le cadí,

c'est-à-dire le juge du village.

— Dis-nous la vérité ! Comment se fait-il qu'un diamant de cette valeur soit tombé entre tes mains ? lui demanda le cadi. L'aurais-tu volé ? Aurais-tu assassiné quelqu'un pour l'avoir ?

— Je ne l'ai pas volé et je n'ai tué personne, répondit le paysan. Il m'a été donné par le serpent qui se trouvait hier dans la même fosse que le marchand Ismaïl. Faites venir Ismaïl, il vous confirmera la véracité de mes paroles.

Pendant que le paysan racontait en détail tout ce qui lui était arrivé depuis le moment où il avait entendu les premiers appels au secours du marchand, on alla chercher ce dernier.

— T'es-tu trouvé hier soir dans une fosse de la forêt voisine en compagnie d'un renard, d'un ours et d'un serpent et ce paysan vous a-t-il tous sortis de cette fosse à l'aide d'une longue perche ? demanda le cadi au marchand lorsqu'il comparut devant lui.

— C'est un vil menteur, dit Ismaïl. Je n'ai jamais été dans une fosse en compagnie d'animaux. Cette assertion est ridicule et blessante pour un homme de ma condition. Je n'ai, d'ailleurs, jamais vu ce paysan de ma vie.

— N'est-ce pas toi qui appelais au secours ? N'est-ce pas toi qui promettais de me récompenser si je te retirais de cette fosse ? s'étonna le paysan.

— Tu divagues, ivrogne ! répondit l'ingrat avec un sourire de mépris. Comment aurais-je pu pénétrer dans cette fosse ?

Alors le cadi s'attaqua au paysan :

— Avoue ton crime et n'essaie pas de calomnier un homme riche et connu de tout le monde tel que l'honorable marchand Ismaïl. Il est clair que tu mens. Avoue la vérité !

— J'ai dit la vérité ! protesta le paysan.

— Qu'on le jette en prison ! s'écria le cadi furieux. Si avant demain matin il n'a pas avoué son crime, son châtement sera terrible ! On le traitera comme un voleur et un assassin.

Le malheureux paysan, malgré ses protestations, fut jeté dans un sombre cachot. La nouvelle se répandit aussitôt dans le village. Elle parvint jusqu'aux oreilles du renard, de l'ours et du serpent qui furent très affectés d'apprendre que leur sauveur se trouvait en prison.

L'ours proposa d'aller chez le marchand Ismaïl et de lui casser la tête, mais le renard et le serpent, qui étaient plus intelligents que l'ours, remarquèrent que cela n'arrangerait pas les choses pour le pauvre paysan.

Le renard proposa alors de faire évader le paysan de prison en limant les barreaux de son cachot, mais le serpent, qui était plus sage que le renard, remarqua que l'évasion n'était pas la meilleure solution puisqu'elle ne ferait que confirmer les présomptions qui pesaient déjà

sur le paysan et l'empêcherait de rentrer chez lui, à la maison.

Après mûres réflexions, le renard, l'ours et le serpent imaginèrent tout un plan de bataille. Ce plan réussit-il ? Vous le saurez en lisant la suite de cette histoire.

Dans la soirée du même jour, après avoir fermé sa boutique, le marchand Ismaïl monta à cheval et alla faire une petite promenade en dehors du village. C'était une habitude. Il avait un faible pour les couchers du soleil. Or on ne voyait pas le coucher du soleil de son village qui se trouvait du côté du levant. Il fallait contourner la montagne pour l'apercevoir. Il arriva donc à l'endroit d'où l'on pouvait voir l'astre du jour sombrer derrière les crêtes enneigées du Caucase et se plongea dans la contemplation.

Ce soir-là sa contemplation fut brève. Tout à coup son cheval poussa un hennissement effrayé et marcha à reculons. Ismaïl détacha ses yeux du coucher du soleil et vit avec stupeur un grand serpent au milieu du chemin. Il voulut alors tourner bride et revenir au village, mais le cheval recula de nouveau, plus effrayé encore. Un énorme ours lui barrait la route. Il ne restait qu'une chose à faire : quitter précipitamment le chemin et s'engager dans les champs pour contourner l'obstacle. Ce que le marchand fit aussitôt. Mais le serpent et l'ours se mirent à le poursuivre, chacun de son côté.

Ismaïl fut obligé de pousser son cheval jusqu'à la forêt et d'y pénétrer. Chaque fois qu'il essayait de changer brusquement de direction, il se trouvait en face de l'ours ou du serpent. Imperceptiblement le marchand arriva jusqu'au bord de la fosse d'où l'avait retiré le paysan. Dès qu'il la vit, il voulut s'en éloigner, mais il était déjà trop tard : le serpent et l'ours s'approchaient rapidement de son cheval. Ce dernier effrayé, se cabra et Ismaïl fut désarçonné et projeté à l'intérieur de la fosse.

Il n'était pas encore au bout de ses malheurs. Le serpent et l'ours se laissèrent alors tomber dans la fosse à sa suite. Il y faisait, comme la veille, très sombre. Ismaïl ne voyait rien, mais il entendait le grondement de l'ours et le sifflement du serpent, ce qui le jetait dans l'épouvante. Mais sa terreur fut à son comble lorsque l'ours se mit à lui marcher sur les pieds et le serpent à lui frôler le visage avec la queue.

— Au secours ! Au secours ! hurla le marchand. Faites-moi sortir de ce trou ! Au secours ! Ils vont me manger !

Pendant que l'ours et le serpent traquaient Ismaïl et l'acculaient vers la fosse, le renard ne perdait pas son temps. Il avait suivi le cadi du tribunal jusqu'à sa maison, cherchant le moment propice pour l'approcher.

Le cadi s'assit près de la fenêtre de sa chambre et se mit à boire du thé. Le renard se glissa alors dans un buisson de roses qui se trouvait

justement sous la fenêtre du cadi.

— Fosse, fosse, fosse ! murmura le renard assez fort pour que le cadi puisse l'entendre.

— Qu'est-ce que c'est ? s'étonna le cadi en regardant dans le jardin.

— Fosse, fosse, fosse ! murmura le renard tout en agitant le buisson de roses.

— Le vent souffle aujourd'hui d'une manière assez curieuse – se dit le cadi. – Au lieu de faire : « fsss ! fsss ! » il fait : « fosse ! fosse ! ». Cependant ce mot me rappelle quelque chose... Mais quoi ?

— Fosse, fosse, fosse ! murmura encore le renard.

— Ah, oui ! J'y suis ! continua à réfléchir le cadi. Ce paysan prétendait avoir repêché le marchand Ismaïl dans une fosse creusée par nos chasseurs dans la forêt.

— Il faut la voir, la voir, la fosse, fosse, fosse ! murmura le renard.

— La voir ? Pourquoi ?... Mais !... Est-ce une hallucination ? Il m'avait semblé que quelqu'un avait dit qu'il fallait voir cette fosse ! C'est le vent, sans doute. Il siffle aujourd'hui d'une manière assez étrange. La voir ? Mais pourquoi ? Au fond c'est, peut-être, une idée que je viens d'avoir. Il y a, sans doute, quelque chose dans cette fosse. Si le marchand Ismaïl s'y trouvait, comme le prétend ce paysan, il aurait pu laisser tomber un objet d'après lequel il serait facile d'établir s'il a menti ou non. Mais si le paysan a vraiment assassiné quelqu'un pour lui dérober le diamant il a, peut-être, jeté le cadavre dans une fosse de la forêt ? Décidément l'histoire de cette fosse me paraît assez louche...

— Vite, vite, vite ! Fosse, fosse, fosse ! souffla le renard en agitant le buisson de roses comme si c'était le vent.

— Oui, il faut que j'aille vite voir cette fosse ! s'écria le cadi en se levant. J'y trouverai, peut-être, la solution du mystère. Pourquoi condamner ce pauvre paysan sans avoir aucune preuve en mains !

Le cadi monta à cheval, prit avec lui son fidèle chien de chasse et lui dit de le guider vers toutes les fosses de la forêt creusées par les chasseurs pour attraper les bêtes féroces.

À peine s'étaient-ils engagés dans la forêt que le chien de chasse aperçut un renard qui semblait le fuir. D'instinct le chien suivit le renard et le cadi suivit le chien. Tout à coup le cadi entendit des cris dans le lointain. Les cris devenaient de plus en plus forts. C'était Ismaïl qui appelait au secours. Le renard conduisait le chien vers la fosse par le plus court chemin.

— Au secours ! Au secours ! Tirez-moi de cette fosse ! criait le marchand.

— J'arrive, j'arrive ! lui cria le juge en mettant son cheval au galop.

— Au secours ! hurla le marchand au paroxysme de la terreur, car le serpent venait de s'enrouler autour de sa poitrine – Je suis très riche,

je suis Ismaïl le marchand ! Je payerai n'importe quoi pour que l'on me tire de ce trou ! Tendez-moi une perche, vite, vite !

Le cadi n'en croyait pas ses oreilles.

— Une perche comme celle que t'avait tendue hier soir le paysan ? demanda-t-il alors en se penchant vers le bord de la fosse.

— Oui, oui, la même ou une autre ! Peu importe, pourvu que je sorte de là !

— C'était donc vrai ce qu'avait raconté le paysan au tribunal ?

— Oui, oui, mais sortez-moi de là ! Je n'en peux plus !

— Il t'avait tiré de cette fosse à l'aide d'une perche ?

— Oui...

— Tu lui avais aussi promis de le récompenser et tu es parti sans même le regarder ?

— Oui, oui, mais je vous payerai, vous ! Sortez-moi seulement d'ici le plus vite possible !

— Tu avoues donc m'avoir menti ce matin au tribunal, à moi, le cadi !

— Tu es le cadi ? s'écria le marchand. Eh bien, vois-tu... j'ai plaisanté. Je ne connais pas ce paysan. C'est la première fois que je me trouve dans cette fosse.

— Alors je t'abandonne et je m'en vais, dit le cadi en se fâchant.

— Oh non, non ! Reste ! Sauve-moi, tire-moi de cette fosse !

— Avoue !

— J'avoue tout ! C'est vrai, le paysan m'a sauvé hier et je t'ai menti ce matin.

— Bon, je vais te tirer de là, mais je te préviens que tu iras en prison pour faux témoignage. Et avant d'entrer en prison, tu donneras la récompense que tu avais promise au paysan.

Le marchand, qui était aussi avare qu'il était ingrat, essaya de se libérer de cette dernière condition :

— Je ne me souviens pas lui avoir promis grand-chose... — commença-t-il à dire, mais l'ours lui donna à cet instant un coup de pied si fort qu'il hurla de douleur et ajouta avec empressement : — Si, si, je lui ai promis beaucoup d'argent ! Je promets de le lui donner, mais tirez-moi donc de ce trou, je n'en peux plus !

Le cadi tendit alors une perche et eut la surprise, comme le paysan la veille, de voir sortir un ours et un serpent avant le marchand.

Le paysan fut immédiatement libéré. Le cadi lui rendit le diamant et ordonna au joaillier, qui fut le premier à accuser le paysan de vol, de l'acheter. Toute la fortune du joaillier y passa et il dut partir en voyage à travers les pays du Caucase pour trouver un acheteur qui voudrait acquérir un diamant de cette valeur.

Quant au marchand Ismaïl, après avoir donné au paysan la récompense promise, il alla passer trois mois en prison pour faux

témoignage. Mais sa véritable punition ne commença que lorsqu'il fut sorti de prison. Lui qui méprisait toujours les autres fut méprisé à son tour par tout le monde. Les gens ne voulurent plus acheter quoi que ce soit dans sa boutique. Ses affaires se gâtèrent rapidement et il cessa d'être le plus riche marchand du village. Humilié et méprisé, il quitta bientôt son village natal et alla s'installer dans une autre région où on ne le connaissait pas encore. En parlant de lui les gens disaient : « Les hommes sont parfois beaucoup plus ingrats que les bêtes ! »



La fin d'une horrible coutume

légende kabarde



ADIS, à l'époque fort reculée où les Kabardes croyaient aux divinités, telles que Tlèpche – le dieu-forgeron, Tkhagoledj – le dieu de la fertilité, Mazitkha – le dieu des cavaliers, des coutumes étranges et barbares étaient encore observées en Kabardie.

L'une de ces coutumes, qui, aujourd'hui, paraîtrait inconcevable, concernait les vieillards.

Lorsqu'un homme devenait si vieux qu'il ne pouvait plus tirer aux trois quarts une épée du fourreau ; se mettre en selle sans l'aide de personne ; bander un arc pour lancer des flèches ; tenir des fourches pour mettre le foin en tas ; ou n'était plus capable de surveiller un troupeau sans s'endormir, on plaçait le malheureux dans un panier et on le transportait au sommet de la Montagne des Vieillards. Là, des roues étaient ajustées au panier afin que ce dernier puisse rouler le long de la pente vers le précipice. Et – cruauté suprême – c'était le fils de la victime qui devait lui-même pousser le panier vers le gouffre de la mort.

Il est fort difficile de changer les habitudes d'un peuple. Cependant, cette coutume, si injuste envers les vieillards, fut un beau jour remplacée par une autre, beaucoup plus humaine... Si vous voulez savoir comment, lisez l'histoire que voici.

Dans les légendes concernant les Kabardes, on parle souvent des héros ayant accompli des exploits extraordinaires ; on parle de

Sosrouko, de Achamezé, de Batarazé, de Ouazyrmès... On parle aussi de Badynoko.

Badynoko a vaincu les Tchintes, qui étaient sur le point d'envahir la Kabardie, il a abattu le géant borgne qui semait la désolation dans le pays, mais il a aussi introduit une nouvelle coutume, et c'est pour cette bonne action qu'on respecte sa mémoire, plus que pour ses faits d'armes.

Badynoko avait un père. Quand les tempes de Badynoko commencèrent à blanchir, son père atteignit une vieillesse fort avancée. Badynoko aimait son père et l'idée de le pousser de ses propres mains vers l'abîme le faisait beaucoup souffrir. Mais faillir à son devoir ou manquer à un usage établi par les aïeux est un grand déshonneur pour un Kabarde. Un Kabarde préfère mourir que de vivre dans l'opprobre. Badynoko fut donc forcé de tresser un panier, d'y placer son père et de le transporter au sommet de la Montagne des Vieillards. Là, il ajusta au panier deux grandes roues en pierre et dit, les larmes aux yeux :

— Père, tu vas mourir ! Ne me blâme pas, blâme l'implacable coutume des Kabardes. Adieu !

Son père garda le silence et ce mutisme augmenta le chagrin de Badynoko. Il détourna les yeux et d'un geste sec poussa le panier qui roula vers le bord du précipice. Le panier roulait de plus en plus vite et le cœur de Badynoko battait de plus en plus fort. Tout à coup, au bord de l'abîme, le panier s'arrêta en s'accrochant à une souche. Le vent l'agitait au-dessus du gouffre et la barbe du vieillard flottait dans l'air. Le vieillard se mit alors à rire.

— Père, pourquoi ris-tu ? demanda Badynoko en s'approchant de lui.

— Je ris en pensant que lorsque tu vieilliras à ton tour, le panier que poussera ton fils s'accrochera peut-être à cette même souche.

Le rire du brave vieillard sur le seuil de la mort bouleversa Badynoko et il prit la résolution de le sauver malgré tout.

— Père ! s'écria-t-il. Que les Kabardes fassent de moi ce qu'ils veulent, mais je me refuse à te jeter dans le gouffre de la mort !

— Si tu veux connaître mon opinion, répondit le père, je n'ai nulle envie d'aller dans l'autre monde pour n'y rien faire. Il est vrai aussi qu'une vie inutile est pire que la mort, mais est-ce que je ne puis pas rendre service aux hommes ? Si je n'ai plus la force de travailler, je suis encore capable de réfléchir.

Après avoir sorti son père, d'un coup de pied Badynoko fit rouler le panier vide dans le précipice. Puis il emmena le vieillard vers une grotte de la montagne.

— Tu vas à présent habiter dans cette grotte, lui dit-il alors. Je vais t'apporter des vivres chaque semaine. Ne te montre surtout pas pour

que les Kabardes ne m'accusent point d'avoir dérogé à la coutume.

Ainsi le père de Badynoko vécut en ermite dans la grotte en se cachant de tout le monde. Badynoko le visitait chaque semaine, comme il l'avait promis.

Quelque temps après, par suite des intempéries ou d'autres raisons que les paysans sont seuls à connaître, les pommiers et les poiriers ne produisirent plus de fruits. Les branches de ces arbres pendaient tristement et ne pouvaient rien offrir aux Kabardes qui sont si friands de pommes et de poires. Or la saison suivante ne fut pas plus abondante : les arbres s'entêtaient à ne point produire de fruits.

Un jour, en allant visiter son père, Badynoko aperçut trois pommes qui nageaient dans une rivière. Il se précipita pour les prendre... Hélas ! Elles disparurent dans l'eau quand il fut sur le point de les saisir. Lorsqu'il entra dans la grotte de son père, on pouvait encore lire le dépôt sur son visage.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? lui demanda le vieillard.

— Les pommiers et les poiriers ne donnent plus de fruits. Je viens d'apercevoir trois pommes dans la rivière. Quand j'ai voulu les prendre pour te les apporter, elles disparurent dans l'eau.

— Ne t'afflige point, mon fils, dit le vieillard, mais ne cherche plus de pommes dans la rivière. Promène-toi la tête haute et regarde en l'air, tu finiras par voir des pommes ou des poires.

Badynoko suivit le conseil de son père. Il suivit le cours de la rivière en regardant en l'air. Il marcha longtemps, fort longtemps, et tout à coup il aperçut un pommier et un poirier qui se penchaient vers l'eau. Sur chacun de ces arbres il n'y avait plus qu'un seul fruit. Badynoko arracha avec précaution la pomme et la poire et les apporta aux Kabardes de son village. Les Kabardes semèrent alors les pépins de ces fruits et de nouveaux pommiers et poiriers fleurirent en Kabardie.

Mais, plus tard, un autre malheur, plus grave, frappa le peuple kabarde. Un été, il fit une chaleur étouffante et accablante que les Kabardes, peuple montagnard, n'avaient jamais éprouvée. La sécheresse, fléau de la végétation et du bétail, dérégla la vie du pays. Le soleil, de plus en plus ardent et avide, pompait l'eau des lacs et des rivières, buvait jusqu'à la dernière goutte l'eau des puits. Les bêtes des troupeaux, brûlant de soif, mouraient chaque jour au bord des cours d'eau desséchés. Les champs, les vergers, les potagers, faute d'irrigation, se couvraient de plantes aux feuilles recroquevillées, agonisantes, tordues par la chaleur. L'eau manquait aux hommes et les mères ne savaient plus comment désaltérer leurs enfants qui, les lèvres sèches et les yeux hagards, murmuraient à chaque instant : « Maman, j'ai soif ! Maman, donne-moi à boire ! » Plusieurs semaines déjà que pas une goutte de pluie n'était tombée du ciel, que les nuages semblaient avoir complètement déserté.

Badynoko raconta un jour à son père ce qui se passait en Kabardie. Le vieillard, qui aimait sa patrie, fut très affecté par ce qu'il venait d'apprendre et se plongea dans une profonde méditation.

— Écoute-moi bien ! dit-il enfin à son fils. Si vous n'entreprenez rien contre la sécheresse, le pays sera bientôt ravagé par cette chaleur torride. Il faut, coûte que coûte, écarter la calamité. Il sera trop tard après pour sauver le pays.

— Mais que pouvons-nous faire ? s'écria Badynoko. Ce n'est pas le courage qui manque aux Kabardes, tu le sais. J'ai vaincu les Tchintes, qui menaçaient notre pays, j'ai abattu le géant borgne, qui semait la désolation dans les villages, mais je suis impuissant devant la sécheresse ! Avec quelle arme peut-on la combattre ?

— Avec de l'eau, mon fils.

— Mais nous en manquons !

— Il faut la trouver.

— Où la trouverons-nous, puisque les rivières et les puits sont déjà desséchés ?

— Tu sais que là-haut, dans les montagnes, se trouve un grand lac. Ce lac ne peut pas se dessécher parce qu'il est à proximité des neiges éternelles.

— Mais il se trouve à une grande altitude, père. Les troupeaux, d'ailleurs affaiblis par la soif, ne pourront jamais escalader ces rochers. Ni les femmes, ni les enfants, ni les vieillards ne sont en mesure d'effectuer cette ascension dangereuse. Et ceux qui monteront, non sans peine, jusqu'au lac ne pourront ramener dans leur village qu'un seau ou qu'une outre d'eau, tandis qu'il nous faudrait le contenu d'une rivière pour abreuver les terres desséchées et le bétail qui meurt de soif !

— Vous pouvez avoir le contenu d'une rivière et même le contenu de tout le lac.

— Je ne comprends pas ! s'écria Badynoko avec étonnement.

— Prends avec toi une centaine de jeunes gens parmi les plus forts et les plus durs à la fatigue. Que chacun s'arme d'une pelle et d'une pioche. Montez jusqu'au lac. Cherchez le précipice le plus profond et le plus proche du lac. Creusez un canal entre le lac et le précipice. Essayez de contourner les rochers, car ils sont difficiles à abattre, mais s'il est impossible de faire autrement, creusez, creusez la roche, percez un grand trou. Si vous réussissez, l'eau du lac coulera jusqu'au précipice, tombera dans le gouffre et formera un grand torrent qui descendra jusqu'à la vallée. Là, l'eau trouvera elle-même son chemin. Ou bien elle se précipitera vers le lit d'une des rivières desséchées ou bien elle créera de nouveaux cours d'eau. Le lac est grand, il possède assez d'eau pour satisfaire tout le monde !

Pendant que son père parlait, Badynoko buvait avidement ses

paroles.

— Merci, merci, mon père ! hurla-t-il de joie. Tu as, peut-être, sauvé la Kabardie d'un grand malheur. Je cours exécuter ton plan tant qu'il n'est pas encore trop tard. Je ferai l'impossible pour qu'il réussisse !

Badynoko s'empressa alors de trouver les Kabardes pour leur expliquer ce qu'il fallait faire. Il choisit cent jeunes gens, parmi les plus vigoureux, leur dit de s'armer chacun d'une pelle et d'une pioche et, à leur tête, monta vers le lac, au voisinage des plus hauts sommets du Caucase.

Le travail était dur, il fallait creuser la terre et percer la roche ; le travail dura plusieurs jours et tout le monde se fatigua à la tâche. Mais le travail ne fut pas vain et, un beau matin, l'eau du lac prit le chemin du précipice. Alors une cascade plongea dans l'abîme ; un torrent impétueux, dévalant les montagnes, sautant par-dessus les obstacles, descendit vers la vallée, s'ouvrit en éventail et se répandit dans les champs en formant plusieurs cours d'eau.

Il était temps que l'eau vienne. Les mères n'avaient plus rien à donner aux enfants pour apaiser leur soif ; des hommes luttaient déjà, le poignard à la main, pour avoir un verre d'eau.

Mais quand l'eau coula à portée de la main, tout le monde se précipita pour boire, boire, boire !... Hommes et bêtes n'avaient plus qu'une pensée : se désaltérer.

L'eau venait toujours en abondance et la végétation desséchée se réveilla, renaissante et florissante comme jadis.

Les Kabardes étaient tellement heureux qu'ils décidèrent d'organiser une fête en l'honneur de Badynoko.

— Badynoko est notre sauveur ! proclamèrent-ils alors. Quand il ne restait plus une seule pomme ni une seule poire sur nos arbres, il trouva un moyen de faire refleurir les pommiers et les poiriers. Mais c'est surtout en cette dernière circonstance, quand la Kabardie se mourait de soif, que Badynoko nous a miraculeusement sauvés de la sécheresse !

— Braves gens de Kabardie, se récria alors Badynoko, ce n'est pas à moi que revient l'honneur d'avoir accompli tous ces exploits et ce n'est pas moi qui mérite toutes ces louanges !

— Si ce n'est toi, qui donc faut-il remercier pour ces bienfaits extraordinaires ? demandèrent les Kabardes en se regardant avec surprise.

— Me promettez-vous de ne point vous fâcher, de ne point tirer vos épées du fourreau, si je vous raconte la vérité ? demanda Badynoko.

— Nous le promettons ! répondirent-ils en chœur.

— J'aime mon père, je l'aime tant que je n'ai pu me résoudre à le jeter dans le gouffre du sommet de la Montagne des Vieillards. Aussi l'ai-je caché dans une grotte où je le visite chaque semaine en lui

apportant des vivres. Si vos pommiers et vos poiriers ont refleurì, si l'eau coule maintenant sur vos terres arides, c'est bien à lui que vous le devez, car je n'ai fait que suivre ses sages conseils, car c'est lui qui m'a expliqué ce qu'il fallait faire pour retrouver une pomme et une poire fraîches, ce qu'il fallait faire pour amener l'eau du lac des montagnes dans vos plaines desséchées. Mon seul mérite est de n'avoir pas respecté la cruelle coutume de notre peuple. Si j'avais poussé mon père dans le précipice, il ne m'aurait pas conseillé et vous seriez en ce moment à vous entr'égorgèr les uns les autres pour une goutte d'eau !

— Gloire à ton père et à toi, Badynoko, héros au cœur tendre et vaillant ! s'écrièrent les Kabardes. Tu nous as prouvé que notre vieille coutume était mauvaise et inhumaine. À partir de maintenant nous allons la remplacer par une autre. Non seulement nous n'allons plus emmener nos vieux pères sur la Montagne des Vieillards et les précipiter dans le gouffre de la mort, mais nous allons désormais les choyer, les vénérer et écouter leurs sages conseils, car si l'âge leur ôte la force, il ne fait qu'augmenter leur expérience et aiguïser leur esprit.

Ainsi, grâce à Badynoko, une coutume atroce et barbare fut supprimée à jamais en Kabardie. Aujourd'hui, il est difficile de trouver une contrée où les vieillards soient plus à l'honneur que dans ce petit pays du Caucase septentrional.

Psabyda et Adiukh

légende kabarde



Sur un grand rocher, escarpé et solitaire, surplombant l'impétueuse rivière Indjije, s'élevait autrefois un château fort. Aux temps épiques où les héros légendaires de la Kabardie se couvraient de gloire en accomplissant des tâches surhumaines, ce château était habité par Psabyda et sa femme Adiukh. « Psabyda » veut dire « Heureux dans la vie ». On l'appelait ainsi parce que tout lui réussissait. Mais tout lui réussissait parce qu'il était aidé par sa femme, la très belle Adiukh. Adiukh veut dire : « celle qui a des bras lumineux ». En effet, quand les ténèbres de la nuit étaient si épaisses que les yeux les plus perçants devenaient aveugles, quand le brouillard enveloppait la terre et que le jour n'était plus qu'un jumeau de la nuit, Adiukh n'avait qu'à étendre ses bras par la fenêtre de la tour pour qu'une lumière mystérieuse glissât, coulât, se répandît du bout de ses doigts, déchirant les ténèbres ou chassant le brouillard.



Adiukh n'avait qu'à étendre ses bras par la fenêtre.

Lorsque Psabyda revenait au château fort la nuit, chargé de butin ou conduisant un troupeau de chevaux enlevé à ses ennemis, il était souvent poursuivi par ces derniers. (Enlever quelque chose à un ennemi n'était pas considéré autrefois comme un vol en Kabardie mais comme la conquête d'un trophée dont on pouvait s'enorgueillir.) Adiukh abaissait alors le pont-levis au-dessus de l'impétueuse rivière Indjije et étendait ses bras par la fenêtre de la tour : de la lumière s'en dégageait pour éclairer le chemin de son mari. Dès que Psabyda pénétrait dans le château, elle levait le pont-levis et cachait ses bras lumineux. Le sombre manteau de la nuit retombait sur la terre comme le couvercle d'une boîte entrouverte et les poursuivants n'y voyaient plus goutte. Furieux, ils rôdaient le long de la rivière, ne sachant plus où aller, et revenaient bredouilles chez eux.

Les succès continus de Psabyda dans ses diverses entreprises finirent par l'enorgueillir outre mesure. Il se vantait à sa femme en des termes de plus en plus élogieux :

— Que je suis heureux en tout ce que je fais ! Le succès est mon esclave ! Je reviens du pays des Géants Borgnes avec un riche butin sans me tromper de chemin. Quant aux terribles Tchintes, nos ennemis de toujours, ils ne sont jamais arrivés à m'attraper et à m'arracher mes trophées. Je passe le pont-levis par-dessus l'impétueuse Indjije si vite qu'ils restent tous de l'autre côté à me chercher dans les ténèbres. Les sages de notre tribu ont raison de dire que le courage peut faire des miracles ! Je me demande même s'il existe actuellement en Kabardie un preux plus brave que moi.

Psabyda se vantait sans répit et Adiukh, qui l'écoutait d'abord avec lassitude, finit par s'indigner.

— Vantard ! s'écria-t-elle un jour. Est-ce qu'un véritable preux passe son temps à se glorifier ? Ne peux-tu donc avoir la délicatesse de mentionner dans tes dithyrambes le nom de celle qui t'aide et partage avec toi tes soucis ?

Mais Psabyda, enivré par ses propres louanges, ne pouvait plus se dédire :

— J'agis toujours seul, dit-il avec fierté. Personne ne m'assiste dans mes entreprises. Je vais seul là où je veux aller et seul j'accomplis mes exploits !

Adiukh secoua tristement la tête.

— Il n'est pas étonnant, murmura-t-elle, que les gens disent : « celui-là vante son courage qui ne l'a jamais éprouvé sérieusement ». Je ne pense pas que les preux kabardes ayant déjà accompli des actions mémorables se mettent à chanter leur propre courage. Ils laissent ce soin aux autres. Il faut, sans doute, de l'adresse et du courage pour enlever un troupeau de chevaux, mais le courage qui est demandé pour accomplir un exploit vraiment héroïque est d'une autre essence.

Un héros se tait, parce qu'il lui suffit de parler par ses actes. Toi, tu t'arroses de louanges chaque jour et j'en rougis jusqu'à la racine de mes cheveux !

Les reproches d'Adiukh s'enfoncèrent comme un dard dans le cœur de Psabyda. Il ne répondit rien, pris ses armes, monta à cheval et sortit du château. Mais en traversant le pont-levis il ne put se retenir de crier avec arrogance :

— Je peux me passer de ton aide et je te prouverai que mon courage vaut celui des plus illustres héros de la Kabardie !

Ainsi Psabyda se mit en route à la recherche d'exploits mémorables en faisant retomber sa colère sur son pauvre cheval. Chose singulière, au croisement des chemins, le cheval, qui devinait toujours d'avance les intentions de son maître, s'arrêta court, cloué sur place. Psabyda le frappa alors trois fois avec sa cravache tressée de fils d'acier et le cheval repartit à contrecœur, mettant une semaine pour couvrir une distance qu'il parcourait d'habitude en un jour. La lenteur du cheval augmentait la fureur de Psabyda et pas un instant l'idée que le cheval avait eu toujours une part dans le succès de ses entreprises ne vint effleurer son esprit. Il rongait son frein et se disait que s'il rencontrait maintenant dix géants sur la route il les exterminerait tous. Mais les géants ne se montraient pas et Psabyda se contentait de fouetter son fidèle coursier.

Il arriva enfin au pays des Géants Borgnes. Un brouillard si épais enveloppait cette contrée que le cavalier ne voyait plus les oreilles de son cheval. Et soudain une pluie torrentielle s'abattit sur sa tête. Il s'empressa alors de se couvrir de son manteau de feutre. Ce manteau avait été fait par les mains merveilleuses d'Adiukh. Il était imperméable et pas une goutte d'eau n'arrivait jamais à se glisser à travers ses mailles. Chose extraordinaire, le manteau perdit tout à coup ses vertus et laissa passer la pluie comme un tamis. Si Psabyda n'avait pas outragé Adiukh le manteau l'aurait protégé comme autrefois.

Soudain les hennissements de plusieurs chevaux se firent entendre dans le voisinage. Psabyda comprit qu'il s'agissait d'un grand troupeau. Il ne voulut pas perdre une occasion pareille et attendit jusqu'au soir que la pluie ait cessé de tomber. Alors il conduisit le troupeau vers son château mais la nuit était si sombre qu'il ne put en trouver le chemin. Quelque chose manquait, c'était la lumière conductrice projetée par les bras lumineux d'Adiukh. Le troupeau se dispersa dans l'obscurité et Psabyda se retrouva dans le pays des Géants Borgnes.

Il erra longtemps, cherchant des aventures, rencontrant souvent des troupes de chevaux sauvages qu'il avait envie d'emmener vers son château, mais un tel brouillard entourait le pays que toutes ses

tentatives se soldaient par des échecs. Il décida enfin de quitter cette contrée brumeuse et de passer dans le pays des Tchintes.

Or le pays des Tchintes était le contraire du pays des Géants Borgnes. Il y faisait une chaleur si torride que les pierres craquaient et la terre semblait fondre. Le vent brûlant du désert recouvrait tout de sable comme d'un linceul ; il arrachait les buissons et les rares arbres qui se mouraient d'ailleurs faute d'eau.

Exténué par son long voyage, Psabyda attacha son cheval à un arbuste desséché, le seul qu'il put trouver, et se coucha à l'ombre du cheval pour se soustraire aux rayons du soleil. Mais le vent du désert arracha aussitôt ce dernier arbuste et l'emporta, entraînant en même temps le malheureux cheval.

Psabyda se mit alors à courir derrière l'arbuste pour libérer son cheval. Le cheval était son dernier salut ; sans cheval, comment aurait-il pu sortir de ce désert ? Il courut longtemps. Ses pieds s'enfonçaient sans cesse dans le sable, il tombait, se relevait, tombait encore. Le vent le frappait au visage et lui brûlait la gorge. Enfin, harassé, hors d'haleine, il parvint à s'accrocher à l'arbuste, qui fuyait devant lui, et à détacher son cheval.

Après une course pareille, Psabyda avait plus soif encore. Ses lèvres gercèrent à l'air sec, le sable croustillait sur ses dents. Il aperçut enfin un petit marécage aux eaux troubles, plein de grenouilles et de mouches, lamentable vestige d'une source d'où avait coulé jadis une onde fraîche et limpide. Il s'en dégageait maintenant une odeur nauséabonde que même le vent du désert ne parvenait pas à dissiper. Mais que pouvait faire un homme qui se mourait de soif ? Psabyda se traîna jusqu'au marécage et plongea ses lèvres dans cette eau fétide et vaseuse.

Soudain des chevaux sauvages s'approchèrent du marécage. Ils humèrent la surface verdâtre de l'eau et, refusant de la boire, s'éloignèrent en hennissant avec dégoût.

— Qu'ils sont capricieux, ces chevaux ! se fâcha Psabyda. Il leur répugne de boire une eau que boit un héros kabarde !

Il voulut les attraper pour les punir, mais son propre cheval était déjà si affaibli qu'il n'avait plus la force de les poursuivre au galop.

Vers le soir le vent s'apaisa mais, par contre, la chaleur devint insupportable : l'air et le sable, le ciel et la terre, devinrent de plus en plus brûlants.

Psabyda se couvrit de son manteau de feutre, fait par les mains délicates d'Adiukh. D'habitude, ce manteau le préservait de la chaleur, mais ce jour-là les mailles se desserrèrent, comme ils l'avaient fait dans le pays des Géants Borgnes sous la pluie torrentielle, et les rayons brûlants du soleil passèrent à travers. Si Psabyda n'avait pas offensé Adiukh en lui disant que personne ne l'aidait dans ses entreprises et

qu'il pouvait se passer de tout le monde, le manteau, fait par les mains d'Adiukh, ne lui aurait pas refusé ses services.

Psabyda faillit mourir de chaleur, de soif et de faim et ce n'est qu'après minuit, lorsque la chaleur fut tombée, qu'il parvint enfin à sortir du pays inhospitalier des Tchintes. Il devait se considérer comme heureux de n'avoir pas rencontré ces derniers, car il était tout à fait incapable de se mesurer avec quelqu'un.

Le cheval et son cavalier se traînèrent encore longtemps avant d'arriver dans un nouveau pays, celui des Ispes. Les Ispes étaient des nains. Leur pays n'était pas éloigné du château de Psabyda. – « Mon Dieu, pensait ce dernier, ne vaut-il pas mieux mourir que de rentrer à la maison à demi mort, sans avoir accompli un seul exploit ! Que dira Adiukh en me voyant dans l'état où je suis ? Quelle honte, il faut que je fasse quelque chose pour prouver mon courage !

Le pays des Ispes était très fertile. On y voyait beaucoup de végétation et de pâturages. Le temps n'était ni chaud ni froid. Psabyda commença à reprendre force et courage. Mais son cheval n'en pouvait plus : il avait transporté son maître jusqu'à la limite de son endurance. Il s'écroula donc comme une masse, incapable de bouger. Alors Psabyda le mit sur ses épaules et le transporta à son tour.

« Est-il juste – pensait-il – que les Ispes, ces nains, ces demi-hommes, aient un pays si fertile ! Quelle richesse, quelle prospérité, quelle abondance ! Je ne dois pas retourner les mains vides, sans trophées ! S'il n'y a pas d'héroïsme à se mesurer avec des nains, je peux, quand même, pour me consoler, leur arracher un grand troupeau. J'en vois plusieurs paître autour de moi. »

Il remit son cheval sur ses pieds et monta dessus. Mais le cheval, toujours fatigué, ne voulut pas bouger.

— Maudit cheval ! s'écria Psabyda, tu refuses de marcher comme un âne le jour où je puis m'emparer du plus grand butin de ma vie !

Le cheval restait cloué sur place comme une statue.

Psabyda le fouetta alors avec sa cravache tressée de fils d'acier, mais le cheval, rétif, ne broncha pas.

Il ne restait plus qu'une chose à faire : le battre avec la poignée de l'épée. Ce qu'il fit. Le cheval ne bougea pas et l'épée se brisa sur son dos ! Désespéré, Psabyda recourut à la prière :

— Mon fidèle cheval, pourquoi t'obstines-tu à t'enraciner sur cette terre étrangère quand Adiukh, ma femme, nous attend avec impatience !

À peine les lèvres de Psabyda eurent-elles proféré le nom d'Adiukh que le brave cheval tressaillit, se secoua, fit entendre un hennissement prolongé et partit comme un trait en levant la queue. Il lui avait semblé entendre dans les paroles de son maître un sentiment d'amour pour sa femme. Hélas ! c'était l'avidité seule qui avait dicté ces

exhortations perfides. Psabyda ne pensait en ce moment qu'au plus grand butin de sa vie. Il n'avait jamais vu tant de troupeaux rassemblés sur le même plateau. Il y avait de beaux chevaux, des bœufs forts et du bétail de toutes sortes qui paissaient tranquillement sans bergers ni chiens.

Avec son adresse coutumière, Psabyda se mit à les rassembler en tas, en criant, en hululant, en tournant autour en cercles de plus en plus étroits, en cravachant au besoin les chevaux rétifs. Puis il les poussa tous devant lui. Il connaissait le chemin, son château n'était pas très éloigné du pays des Ispes. Mais il avait perdu trop de temps à rassembler le plus de bétail possible, afin de former le plus grand butin de sa vie, et le crépuscule commença à étendre son voile sur la terre.

Tout à coup, lorsqu'il était déjà sur la frontière du pays des Ispes, Psabyda entendit le bruit de sabots derrière lui. Il tourna la tête et vit beaucoup de chevaux qui le poursuivaient. On ne distinguait pas de cavaliers sur ces chevaux, mais on entendait leurs cris de guerre. C'était les Ispes. Les nains voulaient rattraper le voleur de leur troupeau.

Psabyda savait que les Ispes étaient de bons et courageux guerriers. Il aurait pu tenir tête à une ou deux dizaines d'entre eux, mais il lui était impossible de résister à cent nains à la fois. Il comprit qu'ils allaient le massacrer sans pitié et éperonna plus fort encore son cheval qui, sentant l'approche du château, allait à fond de train, touchant à peine le sol de ses pieds. Cependant il faisait de plus en plus sombre et la pâle clarté des étoiles éclairait mal la route.

Soudain une lumière éclatante jaillit devant eux et il fit clair comme en plein jour. Psabyda regarda la tour du château et aperçut Adiukh qui allongeait ses bras lumineux par la fenêtre. Psabyda triompha :

— « Elle a compris – se dit-il – que je suis le plus courageux des preux kabardes ! »

Mais Psabyda se trompait. Adiukh n'avait allongé ses bras par la fenêtre que par habitude en entendant le bruit familier des sabots du cheval. Elle se souvint aussitôt de la vantardise de son mari et de l'offense qu'il lui avait faite. Puisque Psabyda prétendait qu'il était toujours seul à accomplir ses entreprises et n'avait besoin de personne pour l'assister, elle retira ses bras lumineux et n'abaisa pas le pont-levis. Que Psabyda se débrouille tout seul puisqu'il croit pouvoir se passer des autres.

Le voile de la nuit retomba alors sur la terre plus sombre que jamais. Effrayés, les chevaux hennissaient, les vaches mugissaient, les moutons bêlaient. Psabyda chercha vainement le pont-levis pour passer la rivière. Il n'entendait que le bruit des eaux bouillonnantes de l'impétueuse Indjije.

À cet instant les cris guerriers des Ipses devinrent plus forts, plus proches. Psabyda comprit que s'il restait sur place, une centaine de nains allait l'attaquer dans quelques instants. Il chassa le troupeau le long du rivage pour s'éloigner de ses ennemis mais il savait qu'il n'y avait point de gué à travers l'Indjije et tout à coup, ne voulant pas abandonner son butin, il se résolut à une chose folle et qu'il n'avait jamais essayé de faire : traverser la rivière à la nage avec tout le troupeau. Les nains n'oseraient pas le suivre car les courants de l'impétueuse Indjije les emporteraient immédiatement. Mais il avait surestimé ses propres forces et la résistance du bétail.

À peine avait-il poussé le troupeau dans la rivière que les chevaux et les bœufs, au lieu de nager sagement vers la rive opposée, que l'on ne voyait, d'ailleurs, pas à cause de l'obscurité, se heurtèrent, se mêlèrent dans un désordre indescriptible. Ils furent une proie facile pour les eaux sauvages de l'Indjije qui les emportèrent aussitôt, noyant les uns, lançant les autres sur des roches aiguës qui se dressaient comme des crocs le long du rivage.

Psabyda lui-même, malgré tous ses efforts, ne put résister à la violence des vagues. Parvenu jusqu'au milieu de l'Indjije, il fut pris dans un tourbillon, arraché à la selle de son cheval et emporté par le courant. Il n'était plus qu'un jouet de la capricieuse rivière qui ballottait ses victimes avant de leur porter le coup de grâce.

Adiukh entendit les hennissements des chevaux et les mugissements plaintifs des bœufs. Elle comprit tout de suite que Psabyda s'entêtait à soustraire le troupeau à ses poursuivants et courait probablement un danger mortel. Comme elle aimait son mari, malgré sa vantardise insupportable, elle se jeta vers la fenêtre, tendit ses bras lumineux et éclaira la scène tragique qui se jouait dans l'Indjije. Elle vit le troupeau qui se noyait, elle vit Psabyda emporté par le courant.

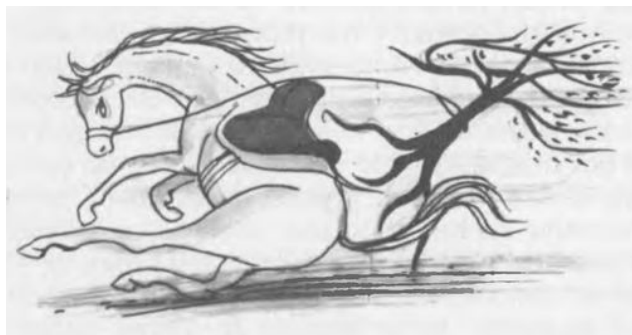
Adiukh se précipita alors hors du château et courut le long du rivage en tendant ses bras devant elle. Les faisceaux lumineux qui s'en dégageaient fouillaient dans les eaux noires de la rivière, cherchaient impatiemment une trace de Psabyda. Se serait-il déjà noyé ? Adiukh courait en trébuchant sur les cailloux et regrettait amèrement d'avoir cédé à un moment de dépit : si elle avait éclairé la route de son mari et abaissé le pont-levis il serait déjà dans le château fort avec tout le troupeau.

Soudain, dans un endroit où la rivière s'élargissait et où le courant devenait moins rapide, elle vit une tache noire au pied de la falaise. En s'approchant plus près elle reconnut les habits de Psabyda. Elle descendit rapidement jusqu'au bord de l'eau et aperçut son mari inanimé, le visage et les mains en sang, étendu sur une roche plate. Ses jambes pendaient dans l'eau qui essayait perfidement de l'arracher du rocher et de le rejeter dans la rivière.

Adiukh arriva juste à temps pour empêcher le corps meurtri de Psabyda de glisser de nouveau dans l'eau. Elle le prit sous les aisselles et le tira non sans peine, car il était lourd, jusqu'à la berge. Puis elle écouta les battements de son cœur et laissa échapper un soupir de soulagement : le cœur battait encore. Elle apporta alors de l'eau et lui lava le visage et les mains. Enfin Psabyda cilla, ouvrit les yeux et regarda d'un air étonné autour de lui. Il se souvint vite de tout ce qui s'était passé et des larmes jaillirent de ses paupières.

— Adiukh, Adiukh ! murmura-t-il, en baissant les yeux. Tu avais raison, tu avais eu toujours raison ! Je te demande pardon... Quelle punition ! Quelle leçon !... Je sais : je suis un faux héros, je ne suis bon qu'à enlever des troupeaux. Cela demande, certes, du courage, mais le courage d'un preux accomplissant un acte d'héroïsme est beaucoup plus noble ! Oui, risquer sa vie pour une noble cause – c'est grand ! Mais ne chercher qu'à prendre des trophées de guerre à l'ennemi – c'est mesquin... Je me vantais de n'avoir besoin de personne pour réussir dans mes entreprises. J'ai compris maintenant que même mon cheval ou mon manteau de feutre m'avaient toujours été d'un grand secours. Quant à toi, tu m'as sans cesse aidé ! Sans la lumière de tes bras qui m'éclairait la route, sans le pont-levis que tu abaissais toujours à temps, je n'aurais jamais réussi à échapper à mes ennemis. Pardonne-moi, Adiukh, et oublie mes égarements passés !

— Je t'ai déjà pardonné, Psabyda ! répondit Adiukh en pleurant de joie. – Ne te torture plus et sache qu'il vaut mieux être un homme juste et heureux que d'être un héros toujours en quête de gloire. Qu'est-ce que la gloire ? Une jolie fumée qui monte bien haut pour que tout le monde puisse la voir. Mais à quoi sert une fumée ?



Le loup stupide

conte lak



N soir, un loup affamé traversait la forêt en regardant avidement autour de lui dans l'espoir de trouver une proie facile. Soudain il aperçut un âne.

— Âne, dit le loup, je suis très affamé et je dois te manger !

— Que tu es stupide, répondit l'âne. Ignores-tu, par hasard, que la viande des ânes mangée après le coucher du soleil est un vrai poison pour l'estomac ? Si tu as envie de mourir dans d'atroces souffrances, mange-moi, mais si tu veux avoir un festin de fin gourmet, laisse-moi t'apporter un lit. Tu dormiras ici et le matin, aux premiers rayons du soleil, tu me mangeras. Le jour ma chair est délicieuse, un vrai régal pour les connaisseurs !

Ces paroles firent monter l'eau à la bouche du loup.

— Voilà qui est bien parler, s'écria-t-il. Apporte-moi vite le lit. Je dormirai jusqu'au matin et puis je te mangerai !

— Je reviens de suite, dit l'âne. Ma maison est à quelques pas d'ici.

L'âne partit au galop. Il est inutile d'ajouter qu'il ne revint jamais.

Le loup l'attendit longtemps. Enfin il comprit que l'âne s'était moqué de lui. Il erra toute la nuit, de plus en plus affamé, de plus en plus féroce.

— Je mangerai vivant le premier qui me tombera sous la dent, murmurait-il en lançant autour de lui des regards sanguinaires.

Tout à coup, au lever du jour, il se trouva nez à nez avec un chevreau.

— Tiens, tiens, un chevreau ! dit-il en se pouléchant les lèvres. Eh

bien, mon cher ami, je suis dans l'obligation de te dévorer car j'ai une faim de loup !

— Je suis en ton pouvoir, compère loup, répondit le chevreau avec humilité. Il n'y a pas de doute que tu me mangeras, mais il y a manger et manger ! Si tu me manges avec de l'ail et assaisonné comme cela se doit, tu éprouveras beaucoup plus de plaisir. Je propose même de t'apporter l'ail et l'assaisonnement nécessaires. Néanmoins, si tu tiens à me dévorer brutalement sans condiments, mange ! Mais tu le regretteras. Il y a manger en connaisseur et manger comme un goinfre, c'est-à-dire comme le dernier des cochons.

— Je ne suis pas un cochon ! se récria le loup. Tu fais bien de me rappeler qu'un chevreau se mange avec de l'ail et un assaisonnement spécial. Cours vite m'apporter de l'ail avec tous les condiments. Mais ne te fais pas attendre, car je meurs de faim !

— J'y vais, j'y vais ! dit le chevreau en détalant.

Il disparut en un instant et le loup ne le revit jamais.

Le loup mit, cependant, du temps à comprendre qu'il avait été dupé pour la seconde fois. Il entra dans une colère bleue. Il admettait, à la rigueur, qu'un âne avait pu le tromper car un âne c'est, quand même, quelqu'un, mais se voir dupé par un vulgaire chevreau ! Quelle humiliation !... L'affront était intolérable.

Tout en rongeant son frein, le loup arriva jusqu'au bord d'un étang et aperçut un buffle qui se vautrait dans une flaque de boue avec délectation.

— Buffle ! Prépare-toi à mourir ! Ta dernière heure a sonné. Je te mange tel que tu es, sans ail ni assaisonnement.

— Tu as raison, répondit le buffle. L'ail et l'assaisonnement ne sont point nécessaires pour la viande de buffle, on peut la manger sans préparation spéciale. Je croyais, pourtant, que tu étais moins stupide ! Il est clair que je ne puis échapper à tes dents, aussi m'attendais-je à des paroles plus intelligentes, telles que celles-ci : « Fi ! buffle ! Que tu es sale ! Cela me dégoûte d'avaler toute cette boue. Va vite te baigner dans l'étang et reviens ici propre ! »

— En effet, cela m'étonne de te voir éprouver du plaisir à te rouler dans cette flaque de boue, dit le loup. Va dans l'étang, lave-toi et reviens propre ! Mais fais vite, car je meurs de faim !

— J'y vais, dit le buffle en s'avançant dans l'eau.

Le loup se morfondait sur le rivage tandis que le buffle s'éloignait de plus en plus de lui.

— Ça suffit comme ça ! s'écria enfin le loup en perdant patience. Tu es déjà propre, reviens vite car je meurs de faim.

— Attends, attends encore, attends-moi jusqu'à la fin de tes jours ! lui cria le buffle d'un ton goguenard. Ce n'est pas un imbécile comme toi qui pourra me manger.

— J'espère que tu plaisantes, dit le loup en sautillant sur le rivage pour échapper aux vagues qui venaient lui mouiller les pattes.

Tout à coup il s'aperçut que le buffle venait d'atteindre la rive opposée de l'étang où il sortit d'un pas nonchalant. Il vit aussi que le buffle y avait découvert une autre flaque de boue et s'y roulait déjà avec délices. Il fallait se rendre à l'évidence : on venait de le duper pour la troisième fois.

Écumant de rage et le ventre creux, le loup s'en alla, tête baissée. Il traînait ses jambes fatiguées et n'avait plus de force pour courir.

Soudain, il vit un cheval qui broutait l'herbe dans un champ. Il s'en approcha à pas feutrés et hurla :

— Je n'en puis plus ! Je vais te manger car je meurs de faim !

— Loup ! implora le cheval. Loup, tu es le plus fort, tu es le plus puissant ! Mange-moi et rassasie-toi ! Mais avant de me dévorer, donne-moi la possibilité d'accomplir la dernière volonté de mon père défunt.

— Quelle dernière volonté ? J'ai faim, je ne puis plus attendre. Parle vite et finissons-en !

— D'après la dernière volonté de mon père, je ne dois pas mourir sans connaître mon âge.

— Tu l'ignores ?

— Je l'ignore, mais tu pourrais m'aider à le connaître.

— Comment cela ?

— La date de ma naissance est gravée sur les fers de mes jambes de derrière.

— Eh bien ?

— Eh bien, si tu prenais la peine de me la lire, car je ne puis le faire moi-même, je connaîtrais mon âge exact et la dernière volonté de mon père serait accomplie.

— Ce n'est que cela ? dit le loup avec un soupir de soulagement.

— Ce n'est que cela, répondit le cheval. Dis-moi mon âge et mange-moi après.

— Eh bien, la dernière volonté d'un père est, sans doute, une chose sacrée et je ne voudrais pas que tu meures sans avoir la conscience tranquille. Montre-moi vite les fers où est gravée la date de ta naissance.

Le loup pencha sa tête stupide et le cheval rua alors de toutes ses forces... Le loup reçut le coup en pleine figure et perdit connaissance. Il ne revint à lui que beaucoup plus tard. La mâchoire lui faisait horriblement mal. Il s'aperçut alors que le cheval lui avait cassé toutes ses dents et qu'il n'était plus capable de mordre ou de dévorer qui que ce soit.

— Que vais-je donc faire maintenant ? gémit-il en se léchant les gencives couvertes de sang. — J'ai faim, je meurs de faim, et je ne suis

plus en état de dévorer les autres !

— Pourquoi faut-il dévorer les autres ? lui demanda alors un chien qui gardait un troupeau à quelques pas de lui.

— Mais pour manger ! dit le loup.

— As-tu réussi à les dévorer ? Est-ce qu'ils ont tous envie d'être mangés par toi ?

— Mais que faire alors ?

— Faire comme tout le monde, travailler, répondit le chien. Moi, par exemple, je travaille : je garde ce troupeau et mon maître me nourrit bien ! Tu avais essayé de manger l'âne, le chevreau, le buffle et le cheval. Ils ne sont pas comme toi, ils ne cherchent pas à dévorer les autres. Ils travaillent et chacun d'eux est utile à sa façon. C'est pour cela qu'ils sont toujours bien nourris. Travaille !

Mais le loup était trop stupide pour comprendre. Incapable désormais de dévorer les autres, il se laissa mourir de faim.



Le vrai jour de naissance

légende daghestanienne



E petit Ali était très excité. Cette nuit, un poulain, un joli poulain, tout ce qu'il y a de plus mignon, était venu au monde dans l'étable ! Ali avait déjà vu un petit veau, un petit agneau, une petite chèvre, nouveau-nés, mais le poulain lui parut être le plus beau et en même temps le plus drôle de tous.

— Grand-père, grand-père, disait Ali en tournant autour de son aïeul, qu'il est gentil, qu'il est amusant, ce tout petit poulain avec ses pieds si longs et si maladroits !

— Eh bien, dit le grand-père en souriant, fais pour ce poulain ce que tu as déjà fait pour le petit veau, le petit agneau et la petite chèvre. Prends le registre des naissances et marque la date à laquelle ce poulain est né.

— Tu as raison, grand-père ! s'écria Ali en courant vers l'armoire dont il tira un grand livre à la reliure passablement défraîchie par le temps.

Il tourna les pages d'une main fébrile et s'arrêta à celle qui portait la dernière inscription. Puis il prit une plume et écrivit, en traçant les lettres avec application, le nom du nouveau-né et sa date de naissance.

Ce travail accompli, le petit Ali laissa échapper un soupir de soulagement et contempla le registre d'un air rêveur.

— Grand-père, dit-il tout à coup, comment se fait-il que ce livre contienne le jour de naissance de tous les animaux de notre troupeau et que le mien n'y soit pas marqué ? Suis-je donc inférieur à ces bêtes

pour qu'on ne me fasse point cet honneur ?

— Au contraire. Ali, au contraire ! Tu es un homme ! Or pour un homme, le jour de naissance est une chose beaucoup plus importante que pour un veau ou un poulain. D'après une très vieille coutume de notre peuple, il est d'usage de considérer qu'un homme est vraiment né lorsqu'il a fait preuve de certaines qualités qu'il est permis d'exiger d'un homme. Vois-tu, cela dépend un peu des traditions établies dans chaque région de notre beau pays. Il y a, par exemple, des villages où on considère qu'un garçon ou un jeune homme est né, c'est-à-dire est devenu un véritable homme, lorsqu'il est déjà capable de labourer un champ tout seul. Dans d'autres villages, on dit que le jour de naissance coïncide avec le jour où un jeune homme a suffisamment de force pour abattre un gros chêne avec une cognée, sans l'aide de personne.

— Et chez nous, grand-père, chez nous, que faut-il faire pour marquer le jour de naissance d'un homme ?

— Dans la région du Daghestan où nous habitons, les conditions requises sont les plus difficiles à satisfaire. Nous sommes un peuple de djiguites. Tu le sais, peut-être, déjà : un vrai djiguite n'est pas seulement un cavalier d'élite mais un homme hardi, capable d'héroïsme. Aussi, chez nous, le jour de naissance d'un homme véritable est-il celui où il devient un djiguite !

— Que faut-il faire pour devenir djiguite ? demanda le petit Ali.

— Il faut accomplir une action d'éclat, un exploit mémorable, un acte d'héroïsme.

— Je comprends maintenant pourquoi ma date de naissance n'est pas inscrite dans ce registre. C'est beau la naissance d'un véritable homme qui doit prouver qu'il est déjà un homme. Mais pourquoi la région où nous habitons est-elle celle des djiguites ?

— Une des plus vieilles légendes de notre peuple est à l'origine de cette tradition, répondit le grand-père. Je peux te la raconter, si tu le veux.

— Raconte, grand-père, raconte ! s'écria Ali en s'installant confortablement sur le tapis, entre les genoux de son grand-père. J'aime beaucoup quand tu me racontes des légendes ou des contes !

— Il y a longtemps, bien longtemps de cela, commença le vieillard, dans un petit village situé sur les bords de la rivière Samour, vivaient deux frères, deux orphelins.

» L'aîné était fort laborieux. Chaque jour, à l'aube, il partait avec son troupeau dans les montagnes et ne revenait qu'à la tombée de la nuit. Tout le monde le louait pour sa probité, son caractère calme et surtout son âpreté à la besogne. Il s'appelait Riza.

» Le frère cadet, un petit jeune homme, était, par contre, paresseux et ne pensait qu'à s'amuser. Il s'appelait Galip.

» Riza et Galip s'aimaient bien, malgré la différence de leurs

caractères, et comme ils étaient orphelins, c'était Riza, l'aîné, qui prenait soin de son frère.

» Un beau matin, pendant que Galip dormait encore, Riza partit dans les montagnes à la tête de son fidèle troupeau. Mais ce jour-là ne fut pas comme les autres. »

— Pourquoi ce jour-là ne fut-il pas comme les autres ? demanda le petit Ali.

— Écoute sans m'interrompre, dit le grand-père. J'allais te le dire. À cette époque, dans les montagnes qui dominent notre village vivait Achdakhane, l'esprit des montagnes. Achdakhane était méchant et cruel. Il n'aimait pas les gens qui s'aventuraient dans les montagnes. Ces dernières, pensait-il, n'appartenaient qu'à lui, puisqu'il était l'esprit des montagnes. Tu comprends bien que le brave Riza, qui y venait chaque matin faire paître ses moutons, lui était particulièrement désagréable.

» Le jour dont je te parle, Achdakhane voulut chasser Riza des montagnes avec tout son troupeau. Il gâta le beau temps de la façon la plus perfide. Il voila le visage radieux du soleil en lançant dans le ciel des nuages plus noirs que l'encre ; il fit tomber une pluie torrentielle qui mouilla tout de suite le troupeau de Riza ; il s'amusa même à provoquer le tonnerre dont les échos assourdissants se répercutaient dans les montagnes et semaient la terreur parmi les moutons.

» Mais quelle ne fut la colère d'Achdakhane lorsqu'il vit que Riza, au lieu de reprendre précipitamment le chemin du village, se dirigea avec tout son troupeau vers une grande caverne pour y attendre le retour du beau temps. Le méchant Achdakhane fit alors une chose horrible. Il précipita du sommet d'une montagne un énorme rocher qui tomba devant la caverne et en ferma la sortie. Riza et son troupeau devinrent prisonniers de la montagne. Mais Achdakhane ne se contenta pas de cette méchanceté. Il savait qu'un cours d'eau souterrain passait tout près de la caverne. Il perça la roche entre ce cours d'eau et la caverne et l'eau se mit à couler à l'intérieur sous forme d'un petit torrent. L'entrée de la caverne étant bloquée par l'énorme rocher, l'eau qui y pénétrait n'avait plus d'issue. Ainsi la caverne commença à se remplir lentement et le niveau de l'eau montait, montait, en menaçant de noyer Riza avec tout son troupeau. L'horrible Achdakhane était au comble de la joie. Il entendait les bêlements des malheureuses brebis qui couraient dans tous les sens et se cognaient contre les parois de la caverne sans pouvoir trouver une sortie ; il entendait les cris de Riza qui appelait au secours en disant qu'ils allaient bientôt tous périr, noyés dans l'eau qui remplissait la caverne ; il entendait tous ces cris de détresse et s'en délectait, croyant qu'il serait enfin débarrassé de Riza et de son troupeau.

» En effet, personne n'entendit les bêlements des brebis et les appels

de leur berger. Les gens du village restèrent sagement à la maison, attendant la réapparition du soleil, et même si quelqu'un s'était aventuré dans la montagne par un temps pareil, il n'aurait rien entendu à cause du tonnerre qui tonnait, du vent qui sifflait, de la pluie diluvienne qui martelait tout, piétinait tout avec acharnement.

» Il y eut cependant quelqu'un qui entendit tous ces cris de détresse, un petit témoin qui échappa à la surveillance d'Achdakhane. C'était un rossignol. Surpris par l'orage, il avait suivi le troupeau de Riza dans la caverne. Quand le rossignol vit le danger couru par le troupeau dans cette caverne, il en sortit par une petite fissure – assez large pour laisser passer un rossignol – et vola à tire-d'aile vers le village.

» Il fallut beaucoup de courage au petit rossignol pour effectuer ce trajet. Le vent s'amusait à lui arracher des plumes, la pluie le trempait jusqu'aux os. Il parvint néanmoins jusqu'au village et s'empressa de pénétrer par la fenêtre entrebâillée dans la maisonnette de Riza et de Galip. Ce dernier était toujours au lit et ronflait sans se douter que son frère aîné allait périr englouti par les eaux avec tout son troupeau.

— Réveille-toi, paresseux, réveille-toi ! gazouilla le rossignol en voletant au-dessus du lit. Riza, Riza ton frère, court un danger mortel !

» Mais il n'était pas facile de réveiller Galip. Le tonnerre lui-même, qu'on entendait par la fenêtre entrebâillée, ne parvenait pas à l'arracher à ses rêves. Il rêvait de pommes, de poires, de fraises et de toutes sortes de fruits juteux. Il n'avait qu'à ouvrir la bouche, cligner de l'œil et le fruit convoité, s'arrachant à la branche, venait miraculeusement se poser sur ses lèvres. Quel délice ! Galip s'en léchait les lèvres dans son sommeil. Mais tout à coup il hurla de douleur. Le rossignol, qui n'avait jamais fait de mal à personne, désespéré de ne pouvoir réveiller ce ronfleur, venait de lui donner un coup de bec dans la joue.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit Galip en ouvrant les yeux.

— Réveille-toi, paresseux, réveille-toi ! Ton frère est en danger ! gazouilla le rossignol en voletant au-dessus du lit.

— Pourquoi est-il en danger ?

» Le rossignol s'empressa de le mettre au courant de la situation désespérée de Riza.

» Galip était un jeune homme insouciant qui ne pensait qu'à son plaisir, pourtant il aimait tendrement son frère Riza. La nouvelle l'affecta beaucoup et il pria le rossignol de le conduire immédiatement à la caverne.

» Pendant ce temps l'eau, qui se déversait dans la caverne, montait, montait, montait toujours. Riza, entouré de ses moutons, s'était juché sur les pierres qui se trouvaient au milieu de la caverne. Mais il comprenait bien que tôt ou tard l'eau grimperait sur ces pierres, les recouvrirait et le noierait avec tout son troupeau. Soudain, il lui

sembla entendre les cris de son frère Galip.

— Riza, Riza, es-tu là ? criait Galip.

— Je suis là, mais je ne puis sortir de la caverne à cause du rocher qui bouche la sortie, répondit Riza.

— Ce rocher est trop lourd et trop grand pour que des hommes puissent le bouger, s'écria Galip, les larmes aux yeux.

— Adieu, frère ! Ne pleure pas. On ne peut pas lutter contre l'impossible ! Je saurai mourir avec dignité. Je te souhaite d'être heureux, mais avant de mourir dans cette caverne, permets-moi de te donner un conseil : sois moins insouciant, essaie de travailler, car après ma mort il n'y aura plus personne pour t'aider !

— Non, non, je ne veux pas que tu meures. Je veux te sortir de là ! hurla Galip en tapant du pied. Qui a pu jeter ce maudit rocher devant l'entrée de la caverne ?

— C'est le méchant Achdakhan, l'esprit des montagnes, lui chuchota le rossignol à l'oreille. C'est aussi lui qui a percé la paroi de la caverne pour que le cours d'eau souterrain déverse ses eaux à l'intérieur.

— Ah, le misérable ! Je voudrais trouver cet Achdakhan et lui demander de retirer immédiatement son rocher de l'entrée de la caverne !

— Tu risques ta propre vie en voulant le voir, remarqua le rossignol. Il est très méchant.

— Que m'importe ! Ma vie est moins utile que celle de mon frère. S'il y a une chance de le sauver, je veux la tenter !

— Viens alors ! Ne perdons pas de temps. Je vais te conduire d'abord au vieux cerf.

— Pourquoi ?

— Le vieux cerf est plein de sagesse. Il connaît mieux que moi Achdakhan et il ne manquera pas de te donner un bon conseil.

» Le rossignol mena Galip jusqu'à l'endroit où le vieux cerf se reposait à l'ombre d'un grand sapin. Il lui raconta aussitôt tout ce qui s'était passé.

— Tu n'auras jamais le temps de monter jusqu'à l'autre d'Achdakhan et de redescendre, dit le vieux cerf à Galip. Achdakhan habite au sommet de cette montagne. Monte sur mon dos et j'essaierai de te transporter le plus vite possible.

» Galip monta sur le cerf, le rossignol se posa sur l'épaule de Galip et on se mit en route. Le cerf sautait de rocher en rocher et escaladait la montagne avec beaucoup d'agilité. Il monta très haut et s'arrêta enfin devant un large précipice.

— Je ne puis pas sauter par-dessus ce précipice, dit le cerf en soupirant. Tu dois à présent continuer ta route toi-même. L'autre d'Achdakhan est derrière le précipice. Sache, d'autre part, qu'Achdakhan porte une bague magique sertie de deux pierres

précieuses. Dans l'une de ces pierres est renfermée la force d'Achdakhan et dans l'autre sa vie. Si tu parviens à t'emparer de cette bague ou de ces pierres magiques, Achdakhan ne pourra plus faire du mal à personne et tu posséderas la force capable d'écarter le rocher de l'entrée de la caverne dont est prisonnier ton frère.

» Galip avisa à quelques pas de lui le tronc d'un pin brisé par la foudre. Avec l'aide du cerf, il le posa en travers du précipice. Puis, malgré la peur qu'il éprouvait à regarder dans le fond de l'abîme, il marcha courageusement sur le tronc de l'arbre, au-dessus du vide, risquant à chaque pas de perdre l'équilibre. Le petit rossignol volait devant lui et l'encourageait de son mieux :

— Encore un peu !... Encore un peu !... Tu as déjà traversé la moitié du précipice !... Mais ne regarde pas en bas, sinon tu vas tomber !... Ne te presse pas... Doucement, doucement !... Encore cinq pas !... Encore deux pas !... Ça y est ! Bravo ! Tu as traversé le précipice !

» Galip poussa un profond soupir de soulagement et fit un geste amical de la main au cerf qui le regardait anxieusement de l'autre côté du précipice.

— Où est l'ancre d'Achdakhan ? demanda Galip.

— C'est tout près d'ici, chuchota le rossignol. Parlons bas, il pourrait nous entendre. Ne te presse pas. Sais-tu ce que tu vas faire maintenant ?

— C'est vrai, je ne sais pas encore ce que je vais faire... Le vieux cerf a parlé de la bague magique d'Achdakhan. Mais comment la lui arracher du doigt ?... Et si je me jetais à ses pieds et l'implorais de libérer mon frère bien-aimé ?

— Que tu es naïf, mon garçon, dit le rossignol avec tristesse. Achdakhan n'a jamais eu pitié de personne. Pour les méchants, la pitié n'est que de la sottise.

— Que faire alors ? Je suis prêt à me battre avec n'importe qui pour la vie de mon frère, mais je ne suis pas, hélas, de taille à me mesurer avec Achdakhan !

— Il faut le vaincre par la ruse. Voici ce que je te propose de faire. Tu entreras dans l'ancre d'Achdakhan, si tu en as le courage. Tu lui demanderas de libérer ton frère, comme tu te proposais de le faire. Il rira, sans doute, de toi. À ce moment je me mettrai à chanter ma plus belle chanson à l'entrée de la caverne. Achdakhan aime la belle musique. Je le sais parce qu'il me fait depuis longtemps la chasse. Tu lui proposeras de m'attraper en échange de la vie de ton frère.

— Ton plan ne me plaît pas, dit Galip. Tu es trop gentil pour que je t'offre au vilain Achdakhan.

— Écoute, je n'ai pas fini ! Pour m'avoir tu proposeras à Achdakhan le stratagème suivant : il faudra semer des graines depuis l'entrée de la grotte jusqu'au lit où sera couché Achdakhan. Ce dernier fermera les

yeux et fera semblant de dormir. Sa main pendra hors du lit et les dernières graines aboutiront à cette main. En becquetant les graines, j'arriverai jusqu'à lui et il n'aura plus qu'à refermer la main pour m'avoir.

— Et si Achdakhan ne tient pas parole et au lieu de libérer mon frère s'empare de toi et de moi ?

— Il est certain qu'il ne voudra pas tenir parole. Mais là n'est pas la question. Pendant qu'il fera semblant de dormir et fermera les yeux pour m'avoir, tu devras lui arracher rapidement la bague sertie des deux pierres magiques du doigt et t'enfuir. Tout cela est extrêmement dangereux, mais il n'y a pas d'autre moyen. As-tu le courage de le faire ?

— Je te l'ai déjà dit, je suis prêt à tout pour sauver mon frère, répondit Galip. Allons-y, ne perdons pas de temps. L'eau continue à monter dans la caverne de mon frère et je crains qu'il ne soit trop tard pour le sauver !

» Ils s'approchèrent de l'ancre d'Achdakhan.

— Qui est là ? demanda ce dernier.

— C'est moi, Galip, répondit le jeune homme en entrant courageusement dans la grotte.

» L'ancre de l'esprit des montagnes était orné de très belles stalactites et stalagmites qui, en se réunissant, formaient d'imposants piliers. Au milieu de la grotte se trouvait le trône d'Achdakhan : une dalle de marbre rose posée sur quatre stalagmites. Achdakhan était assis sur ce trône et, tout en caressant sa barbe, regardait avec étonnement le nouveau venu. Il n'avait pas l'habitude d'avoir des visites.

— Le célèbre Achdakhan me fera-t-il l'honneur de me recevoir dans sa somptueuse demeure ? demanda cérémonieusement Galip en accompagnant ses paroles d'un profond salut.

— Que mon hôte soit le bienvenu, répondit Achdakhan. Je suis comme toi Daghestanien et l'hospitalité est pour moi un devoir sacré. Qu'est-ce qui me vaut l'honneur de ta visite ?

— Je suis Galip, le frère de Riza le berger.

— Quelle joie de faire ta connaissance ! s'écria Achdakhan en se léchant les lèvres.

» Il songeait déjà au moment où il aurait le plaisir de dévorer ce jeune étourdi.

— Mon frère est en danger et je te prie de m'aider à le sauver.

— Que lui est-il donc arrivé ? demanda hypocritement Achdakhan, comme s'il ne savait rien.

» Galip lui décrivit alors la situation tragique dans laquelle se trouvait Riza avec tout son troupeau.

» Achdakhan l'écoutait en souriant. Il pensait au moyen de

s'emparer de lui.

— J'ai très soif, dit-il. Pourrais-tu avoir l'amabilité de remplir cette cruche à la source qui coule devant l'entrée de ma grotte ? Tu boiras avec moi de cette eau claire et limpide que l'on ne trouve que sur les cimes du Caucase.

— Très volontiers, répondit Galip en prenant la cruche.

» Il se dirigea alors vers la sortie de la grotte. Il n'était plus qu'à quelques pas de cette sortie lorsqu'il entendit le coassement d'une grenouille cachée dans une anfractuosité du rocher.

— Garde-toi de sortir de la grotte, coassait la grenouille. Tant que tu es dans la demeure d'Achdakhan tu es son hôte et l'hospitalité étant pour lui, comme pour chaque Daghestanien, un devoir sacré, il n'osera pas te toucher. Mais dès que tu auras passé le seuil de son antre, il te mettra en pièces comme une bête féroce ! Ce n'est pas de l'eau qu'il veut, mais te voir en dehors de sa demeure.

» Galip eut alors la présence d'esprit de laisser tomber la cruche, qui se brisa en mille morceaux.

— Je suis infiniment désolé, dit-il en revenant vers Achdakhan. Je suis très maladroit et ta cruche m'a glissé des mains.

» Achdakhan grinça des dents.

— Je te demande encore une fois de m'aider à sauver mon frère, reprit Galip.

— Comment pourrais-tu me récompenser pour ce service ? demanda Achdakhan.

» À ce moment le rossignol se mit à chanter devant l'entrée de la grotte.

» Le chant du rossignol était si beau, si mélodieux, que des larmes de plaisir coulèrent des yeux d'Achdakhan, qui, pourtant, n'avait pas l'habitude de pleurer. Le chant du rossignol était tantôt gai, tantôt triste. On croyait entendre le joyeux murmure des eaux printanières et le chuchotement mélancolique des feuilles à l'approche de l'automne.

» Et soudain le rossignol cessa de chanter.

— Comme il chante bien, ce petit oiseau ! soupira Achdakhan. J'ai essayé à plusieurs reprises de l'attraper, mais il vole si vite et il est si petit, qu'il arrive toujours à se cacher dans le creux d'un arbre ou un trou quelconque.

— Eh bien, dit Galip, si tu me promets de sauver mon frère Riza, je t'indiquerai un moyen infaillible pour attraper ce rossignol.

— Je te le promets, mentit Achdakhan, qui n'avait jamais tenu une promesse. Que faut-il faire ?

« J'attraperai le jeune homme, pensait-il après avoir attrapé l'oiseau ».

— Couche-toi sur ton lit, ferme les yeux et fais semblant de dormir en prenant soin de faire pendre ta main droite hors du lit. Je vais

semer des graines sur le sol depuis l'entrée de la grotte jusqu'à ton lit ou plus exactement jusqu'à ta main. Le rossignol becquetera les graines, l'une après l'autre, croyant que tu dors. Et lorsqu'il sera à portée de ta main, tu n'auras plus qu'à la refermer : le rossignol sera ton prisonnier et tu pourras l'obliger à chanter du matin jusqu'au soir !

— Ton stratagème est génial ! exulta Achdakhan. Je me couche tout de suite dans mon lit et je fais semblant de dormir. Sème vite tes graines.

» Aussitôt dit, aussitôt fait. Galip sema des graines de l'entrée de la grotte jusqu'au lit d'Achdakhan et ce dernier ferma les yeux en feignant de dormir.

» Le rossignol pénétra dans la grotte et commença à becqueter les graines en chantonnant pour faire croire à Achdakhan que tout se déroulait d'après le plan de Galip. Achdakhan entendait l'approche du rossignol qui chantait et tressaillait de joie.

» Galip, de son côté, ne perdit pas de temps. Il s'approcha d'Achdakhan sur la pointe des pieds, se baissa vers la main qui, d'après son conseil, pendait hors du lit et soudain, d'un geste rapide, arracha la bague du doigt, la fameuse bague sertie des deux pierres magiques, l'une renfermant la force extraordinaire d'Achdakhan et la seconde sa vie. Puis il se précipita en courant vers la sortie de la grotte. Au même instant le rossignol s'empessa de fuir à tire-d'aile.

» Tout s'était passé si rapidement et d'une façon si inattendue pour Achdakhan, qu'il eut, d'abord, quelque peine à comprendre la gravité de sa situation. Il jeta un coup d'œil sur le doigt qui lui faisait mal et s'aperçut alors que la bague avait disparu. Il poussa un terrible hurlement et voulut se lancer à la poursuite du ravisseur. Mais ses jambes n'étaient plus capables de courir, ses bras avaient perdu leur vigueur ; privé de la bague magique, Achdakhan se sentit aussi faible qu'un vieillard octogénaire.

» Il se traîna néanmoins jusqu'à l'entrée de la grotte et vit Galip qui marchait sur le tronc d'arbre posé au-dessus du précipice. Galip s'avavançait en titubant, risquant à chaque instant de perdre l'équilibre. Rugissant comme un fauve blessé, Achdakhan essaya de le rattraper. Il s'engagea aussi sur le tronc d'arbre pour traverser le précipice au moment où Galip posait déjà le pied sur l'autre bord.

» Le vieux cerf, qui était toujours là et attendait le retour de Galip, baissa alors la tête, appuya ses bois contre le tronc d'arbre et le poussa vers l'abîme. L'arbre tomba dans le précipice en entraînant dans sa chute le méchant Achdakhan. Aussitôt le cerf arracha de la bague, que tenait Galip, la pierre qui renfermait la vie d'Achdakhan et l'écrasa sous son sabot. Au même instant Achdakhan s'écrasait sur les rochers au fond du gouffre.

— Achdakhan n'est plus qu'un désagréable souvenir, dit le cerf à

Galip. Il ne fera plus de mal à personne ! À présent, monte sur mon dos pour que je te transporte le plus vite possible jusqu'à la caverne où est enfermé ton frère Riza.

» Galip monta sur le cerf et celui-ci descendit en trombe du sommet de la montagne. Le rossignol avait beaucoup de peine à le suivre.

» Arrivé devant la caverne, Galip saisit la bague, ornée de la pierre magique qui renfermait la force d'Achdakhan, et la lança contre l'énorme rocher. Le miracle se produisit : le rocher s'écarta aussitôt de l'entrée de la caverne comme une feuille chassée par le vent.

» Il était temps. Riza se trouvait déjà enfoncé dans l'eau jusqu'à la poitrine. Il essayait encore de sauver courageusement deux de ses brebis, qu'il avait hissées sur ses épaules. Tous les autres moutons étaient noyés.

» Quand l'énorme rocher se fut écarté, l'eau enfermée dans la caverne se rua comme un torrent à l'extérieur. Galip et le vieux cerf eurent à peine le temps de se protéger derrière un monticule.

» Faut-il décrire la joie des deux frères ? Il est si facile de l'imaginer.

» Les prouesses du jeune Galip furent bientôt racontées dans tout le pays. Quant aux gens qui l'avaient connu comme étant un garçon insouciant et paresseux, qui ne pensait toujours qu'à s'amuser, ils furent très surpris et déclarèrent qu'un nouveau Galip venait de naître.

» C'est depuis cette époque qu'on considère au Daghestan que le vrai jour de naissance d'un homme est celui où il devient un « djiguite », c'est-à-dire lorsqu'il fait preuve de courage et d'adresse en accomplissant une tâche difficile et dangereuse. »

1 Soyez les bienvenus !

2 Dieu !